

CHARLES - LOUIS DUMAS

(1765 - 1794 - 1813)

THESE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le vendredi 6 novembre 1942

par

Louis DULIEU

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire
Diplômé d'Education Physique et de Médecine Scolaire
Diplômé d'Hygiène
Licencié ès Lettres

né à Montpellier (Hérault), le 24 avril 1917

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs

de la Thèse

DELMAS (P), prof. *présid.*

PAGES, professeur.

THOMAS, prof. Fac. des Lettres

HARANT, agrégé.

} *Assesseurs*

IMPRIMERIE
CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, RUE DOM-VAISSETTE, 7
MONTPELLIER

1942

CHARLES-LOUIS DUMAS

(1765 - 1794 - 1813)

CHARLES-LOUIS DUMAS

(1765 - 1794 - 1813)

THESE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le vendredi 6 novembre 1942

par

Louis DULIEU

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire
Diplômé d'Education Physique et de Médecine Scolaire
Diplômé d'Hygiène
Licencié ès Lettres

né à Montpellier (Hérault), le 24 avril 1917

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	DELMAS (P), prof. <i>présid.</i>	}	<i>Assesseurs</i>
		PAGES, professeur.		
		THOMAS, prof. Fac. des Lettres		
		HARANT, agrégé.		

IMPRIMERIE
CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, RUE DOM-VAISSETTE, 7
MONTPELLIER

1942

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Professeurs

Chaires:

Anatomie.	MM. J. DELMAS.
Histologie.	TURCHINI.
Physiologie.	HEDON.
Chimie biologique médicale et toxicologie	CRISTOL.
Physique médicale	PECH
Anatomie pathologique et médecine expérimentale.	BAUMEL.
Microbiologie.	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales	PAGES.
Thérapeutique et matière médicale.	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	PUECH.
Hygiène.	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale	VIDAL.
Pathologie médicale et clinique propédeutique . . .	BOULET.
Clinique médicale	L. RIMBAUD.
Clinique chirurgicale	GIRAUD, <i>doyen</i> .
	MASSABAU, <i>assesseur</i> .
	RICHE.
	P. DELMAS.
	EUZIERE, <i>doyen honor.</i>
	BOUDET.
	MARGAROT.
	ETIENNE.
	JEANBRAU.
	LAPEYRE.
	DEJEAN.
	TERRACOL.
	LAUX.
	GRANEL.
	LAMARQUE.
	AIMES.

Professeurs honoraires

MM. TEDENAT, FORGUE, ESTOR, BERTIN-SANS, CABANNES,
GALAVIELLE, VIRES, BOSC, VILLARD, GRYNFELTT

Chargés d'enseignements complémentaires

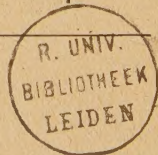
MM.	MM.
Chimie. MONNIER, <i>agrégé</i> .	Clinique de la tu-
Microbiologie. CARRERE, <i>agrégé</i> .	berculose. VIDAL, <i>professeur</i> .
Histoire nat. méd. HARANT, <i>agrégé</i> .	Pathologie chirurg. MOURGUE-
Pharmacologie. HARANT, <i>agrégé</i> .	MOLINES, <i>agr.</i>
Pathologie médic. BOUCOMONT, <i>agr.</i>	— TRUC, <i>agrégé</i> .
— BERT, <i>agrégé</i> .	Chirurgie expérim. GUIBAL, <i>agrégé</i> .
Propédeutique méd. P. RIMBAUD, <i>agr.</i>	Médecine opératoire ROUX, <i>agrégé</i> .
Clinique interne PUECH, <i>profess.</i>	Accouchements. CADERAS
Clinique des mala-	de KERLEAU, <i>agr.</i>
diés contagieuses. JANBON, <i>profess.</i>	Stomatologie. N...

Agrégés en exercice

MM.	MM.
Médecine. P. RIMBAUD.	Chirurgie. MOURGUE-
— BOUCOMONT.	MOLINES
— BERT.	— GUIBAL.
— LAFON, <i>ch. d'agr.</i>	— ROUX.
Chimie. MONNIER.	Urologie. TRUC.
Bactériologie. CARRERE.	Accouchements CADERAS
Histoire nat. méd. HARANT.	de KERLEAU.

Examineurs de la thèse

DELMAS (Paul), <i>prof.</i> , <i>prés.</i>	THOMAS, <i>prof. Fac. des Lettres</i> .
PAGES, <i>professeur</i> .	HARANT, <i>agrégé</i> .



A LA MEMOIRE DE MA GRAND'MERE

A MA MERE

A MON PERE

A MA SŒUR ET A MON BEAU-FRERE

A MA FEMME

A MES CAMARADES
DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTE MILITAIRE
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

À MON PRÉSIDENT DE THESE
MONSIEUR LE DOCTEUR PAUL DELMAS

PROFESSEUR DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER
MÉDECIN-CHEF DE LA MATERNITÉ
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Dont la double culture médi-
cale et littéraire honore notre
Ecole.

A MON JURY DE THESE

Hommage de ma respectueuse
reconnaissance.

A MONSIEUR LE MEDECIN-GENERAL

LAMBERT DES CILLEULS

DIRECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ DE LA 16^e DIVISION MILITAIRE

A MES MAITRES

DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTE MILITAIRE

A MES MAITRES

DE LA FACULTE DE MEDECINE DE MONTPELLIER

CHARLES - LOUIS DUMAS

(1765 - 1794 - 1813)

AVANT-PROPOS

Une biographie peut sembler au premier abord un sujet de thèse bien éloigné de la Médecine. Cela vient de ce que, depuis ces derniers temps, celle-ci s'est orientée vers des parties plus objectives ayant pour but une application thérapeutique, négligeant d'une manière radicale tout lien avec le passé pourtant si proche, où l'art médical, à peine éveillé de son grand sommeil médiéval, faisait ses premiers pas sur le chemin qui devait le conduire vers une brillante destinée.

L'abondance des matières a fait supprimer l'enseignement de l'histoire de la Médecine, où tout au moins les Facultés qui l'ont conservé n'en font en général qu'un cours « d'agrément », souvent public et qu'aucun examen ne sanctionne.

La Faculté de Médecine de Montpellier a depuis longtemps déjà cessé le sien, et pourtant il n'est pas une faculté en France qui aurait autant de souvenirs glorieux à évoquer. Souvent en butte aux attaques de gens qui n'ont jamais étudié à fond son histoire, notre Faculté trouve rarement parmi ceux qu'elle a initiés, des défenseurs capables de plaider sa cause avec succès.

*
**

En choisissant pour sujet de thèse un point d'histoire de la Médecine montpelliéraine, nous avons voulu tenter de soulever un léger coin du voile qui recouvre encore l'histoire de notre Faculté. Cette biographie nous plonge dans une période de son passé qui s'étend sur trois règnes: la Royauté, la Révolution et l'Empire.

Etudiant, professeur, puis doyen de cette Faculté, Charles-Louis Dumas nous amènera à étudier l'enseignement qui y était professé, quelques-uns des hommes qui ont contribué à sa réputation à ces époques, les doctrines qui y étaient à l'honneur, les coutumes, etc... Enfin, son poste de recteur nous amènera, à l'occasion, vers les établissements relevant de son académie.

*
**

Nous sommes heureux de remercier M. le docteur Guiart, professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Lyon, à qui, lors de notre court séjour en cette ville à l'Ecole du Service de Santé militaire, nous avons demandé un sujet de thèse sur l'histoire de la Médecine montpelliéraine.

La biographie qu'il nous a proposée établit un lien entre Lyon et Montpellier en passant par le Service de Santé militaire. En effet, Charles-Louis Dumas, Lyonnais de naissance, fit dans cette ville ses études humanitaires et plus tard il y séjourna encore un instant; sa vie d'étudiant et de professeur nous ramène à Montpellier; enfin, par sa vie aux Armées et la création de l'Ecole de Santé de Montpellier, nous aurons à parler un peu du Service de Santé militaire.

Qu'il nous soit permis de témoigner ici au professeur Guiart nos plus vifs remerciements pour l'accueil bienveillant qu'il nous a toujours réservé et de lui affirmer combien nous avons éprouvé de réelles satisfactions en écrivant cette thèse.

*
**

Notre gratitude va ensuite à M. le docteur Paul Delmas, professeur de Clinique obstétricale à la Faculté de Médecine de Montpellier, qui a bien voulu nous faire le très grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse. Il nous a largement facilité notre travail et nous n'aurions garde d'oublier les accueils si chaleureux que nous avons trouvé auprès de lui à maintes occasions. Qu'il veuille trouver ici une bien faible expression de notre reconnaissance pour sa grande bonté à notre égard.

*
**

Nous remercions également nos Maîtres de la Faculté de Médecine de Montpellier, qui ont bien voulu accepter de faire partie de notre jury:

M. le docteur Paul Pagès, professeur de Pathologie et de Thérapeutique générale, dont le cours sur les doctrines vitalistes fut pour nous plein d'enseignements et dont les conseils nous ont été si précieux.

M. le docteur Hervé Harant, professeur agrégé d'Histoire naturelle médicale et de Parasitologie, pour les encouragements qu'il nous a toujours prodigués en diverses circonstances.

Nous remercions enfin M. Louis Thomas, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Montpellier, de

l'honneur qu'il nous a fait en voulant bien sortir un instant de sa retraite pour venir siéger dans notre jury et de la sollicitude paternelle qu'il nous a toujours témoignée au cours de nos recherches historiques.



Notre pensée va également vers tous ceux qui nous ont aidés dans nos recherches et dans notre travail; nous en garderons un souvenir toujours fidèle.

Notre gratitude va aussi vers nos Maîtres de l'Ecole du Service de Santé militaire, chez qui nous avons toujours trouvé une si grande bienveillance à notre égard.

Nous voulons enfin dire ici à tous nos Maîtres de la Faculté de Médecine de Montpellier, combien nous avons été heureux de pouvoir suivre leur enseignement qui n'a pas peu contribué à nous faire aimer un peu plus notre vieille Ecole de Médecine.



Le professeur Charles-Louis DUMAS
moyen de la Faculté de Médecine
et recteur de l'Université de Montpellier

PREMIERE PARTIE

MONTPELLIER

A LA FIN DU XVIII^{me} SIECLE

DESCRIPTION GENERALE

Si la fin du XVIII^e siècle fut marquée dans l'histoire de la France par de considérables remaniements politiques qui, hier encore, étaient à la base de notre vie moderne, la physionomie de Montpellier y gagna fort peu de changements car sa « révolution », d'un ordre purement artistique, s'était déjà opérée à l'ombre du Grand Siècle et au début du suivant. En effet, si l'on met à part les transformations d'urbanisme et quelques édifices secondaires, le visiteur du temps de Louis XVI pouvait contempler sensiblement les points de vues, les édifices, les hôtels, que nous admirons aujourd'hui.

La magnifique promenade du Peyrou, son château d'eau et son aqueduc, se dressaient déjà fièrement devant l'Arc de Triomphe de Daviler; et le Jardin des Plantes, un peu différent de ce qu'il est aujourd'hui, couvrait ses pentes est. Par contre, l'ancien Champ de Mars, aujourd'hui jardin de l'Esplanade, n'était qu'un terrain vague au-dessus duquel veillait la Citadelle.

Les églises étaient sensiblement les mêmes exceptée la flèche nordique de Sainte-Anne; et si la façade de

la Cathédrale était amputée d'une de ses tours, Saint-Denis, Sainte-Eulalie, la chapelle de l'Hôpital général, étaient encore blanches de jeunesse.

L'Hôpital lui-même existait déjà, tandis que son aîné, Saint-Eloi, occupait, dans le voisinage, le palais actuel de l'Université.

L'hôtel Saint-Côme, édifié sous les ordres de Lapeyronie pour servir d'abri à l'Ecole de Chirurgie, connaissait encore sa destination primitive. Quant à la Faculté de Médecine actuelle, elle était alors le siège de l'Evêché qui venait d'être, une fois encore, aménagé et remanié, tel que nous le voyons aujourd'hui.

Les statues que les visiteurs rencontrent dans Montpellier se dressaient déjà ça et là bien que plusieurs d'entre elles aient été depuis changées de place. Mais si les Trois Grâces étaient ce qu'elles sont de nos jours, la place de la Comédie n'avait pas encore l'aspect que nous lui connaissons. Le Théâtre existait, mais différent de celui d'aujourd'hui. Construit par Mareschal dans le plus pur style Louis XV, ses moindres dimensions, loin d'amoinrir sa beauté, ne faisaient qu'en accentuer la grâce.

Enfin, dans les rues tortueuses et étroites de la ville se trouvaient les splendides hôtels que nous admirons tous.

SON ADMINISTRATION

C'est qu'il y avait alors à Montpellier des personnages forts remarquables et tous cherchaient à posséder une maison en rapport avec la dignité de leurs fonctions.

Cette ville était en effet depuis longtemps la capitale effective de la province de Languedoc. Si sa rivale, Toulouse, était le siège du Parlement qui n'était autre qu'une cour judiciaire, Montpellier possédait toutes les administrations nécessaires au gouvernement d'une province. Il suffit de dire que les Etats de Languedoc, gouvernement incontesté et obéi de la province, s'étaient fixés à Montpellier après quelques pérégrinations, et le trésorier de la Bourse des Etats y avait fait construire son hôtel (hôtel de Rodez-Bénavent).

Le roi, représenté par son gouverneur, occupait l'hôtel du Gouvernement; et l'intendant, administrateur réel, habitait à la Nouvelle Intendance, devenue depuis l'hôtel de la Préfecture (façade place Chabaneau).

Enfin, les Finances étaient représentées par le trésorier de France (hôtel du même nom); la réunion de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aides formait la Cour des Comptes, Aides et Finances de Languedoc qui s'abritait dans le palais qui succéda à celui des Guilhems et sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le Palais de Justice.

Ainsi donc tout ce qui se faisait dans le Languedoc ne l'était que par ordre de Montpellier. Et lorsque le Roi de France voulait obtenir quelque impôt supplémentaire ou quelques soldats, c'était à l'Assemblée des Etats de Languedoc, siégeant à Montpellier, que son délégué venait présenter sa requête. Et les Etats acceptaient ou refusaient les demandes du Roi, au besoin même se permettaient quelques doléances.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le Languedoc fut donc, sous l'Ancien Régime, une véritable « république » ayant son gouvernement, ses administra-

tions, son droit même, le droit écrit et qui n'acceptait du Roi qu'un rôle de protection et de police. Et si la Révolution française prétendait marquer l'avènement de la liberté, ce fut la fin de celle du Languedoc.

SON UNIVERSITE DE MEDECINE

Cependant, ce n'est pas en tant que capitale que Montpellier avait vu sa renommée dépasser les frontières du Languedoc et celles de la France.

Si son commerce de drap l'avait certes fait connaître en Orient, c'est surtout par son prestige universitaire qu'elle était devenue l'un des pôles d'attraction le plus puissant de toute l'Europe.

La Faculté des Arts, fondée en 1242, n'avait jamais eu un éclat particulier; mais sa sœur, la Faculté de Droit, n'avait cessé de fournir depuis le ^{xii}^e siècle des papes, des archevêques, des évêques, des juristes célèbres et tant d'autres. Mais au premier plan, l'Université de Médecine, la plus ancienne du monde, dictait au monde les secrets de l'art de guérir. Et sans parler ici de tout ce que nous lui devons, il n'est pas mauvais de rappeler que c'est parmi ses maîtres que les rois de France choisirent la plupart de leurs médecins.

Sa renommée ne fut d'ailleurs pas le résultat d'une absence de concurrence. Outre Paris et Strasbourg, bien éloignées pour l'époque, Montpellier, dans un simple rayon de 200 kilomètres avait eu ou avait à lutter contre les universités de Valence, d'Orange, d'Avignon, d'Aix-en-Provence, de Perpignan et de Toulouse, sans compter les « studia » d'Alès, de Nîmes, de Narbonne, de Gaillac, d'Albi et de Pamiers.

Sa célébrité était le résultat d'un enseignement de premier ordre assuré par une succession ininterrompue de savants qui laissèrent leurs noms attachés à l'histoire même de la Médecine.

Sans faire état de Rabelais (1494-1553), de Nostradamus (1503-1566), de Théophraste Renaudot (1586-1653) connus pour bien d'autres raisons, il convient de nommer Arnaud de Villeneuve (1235-1313), Guy de Chauliac (deuxième moitié du xiv^e siècle), Honoré Piquet (mort en 1529), Sylvius (1478-1553), Rondelet (1507-1556), Vésale (1514-1564), Richer de Belleval (1564-1632), Ranchin (1565-1641), Lazare Rivière (1589-1655), Pecquet (1622-1674), Worm (1633-1704), Magnol (1638-1713), Vieussens (1641-1716), Chirac (1650-1732), Astruc (1684-1766), Boissier de Sauvages (1706-1767), Bordeu (1722-1776), sans compter les Saporita, Griffi, Bocaud, les Dortoman, les Miron, Adam, Fumée, Plater, Wolph, etc., etc.... pour ne citer que les plus connus.

SES LOCAUX

A la fin du règne de Louis XVI nous nous trouvons donc en face d'une Ecole de Médecine ayant à soutenir la lourde réputation de plus d'un demi millénaire de gloire.

Et pourtant, tout comme autrefois, ses locaux étaient de bien maigre apparence.

L'Ecole de Médecine ou « Ludovicée » (nom que lui avait permis de porter Louis XV) était située tout en haut de la rue du Bout-du-Monde et de la rue des Dominicains (aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Pharmacie, du nom de l'école qui prit possession des bâtiments après la Révolution).

Les descriptions de l'époque nous la dépeignent ainsi : « Rien ne contraste mieux avec la célébrité de cette Société que l'insuffisance et l'état de dégradation des bâtiments où elle se rassemble. Les bâtiments consistent en deux salles humides et mal aérées où se font tous les cours, tous les examens, tous les actes publics ; en une tour qu'environne un vaste creux fait dans la terre qui sert d'amphithéâtre pour les leçons d'anatomie et de chimie ; en une pièce carrée où sont placés parmi de vieux tonneaux et autres ustensiles quelques vases de pharmacie sans usage et qu'on est convenu d'appeler le laboratoire de Chimie » (1).

SES PROFESSEURS

Le fonctionnement de l'Université d'alors différait un peu de celui d'aujourd'hui. Elle était composée de « professeurs royaux », c'est-à-dire possédant les chaires fondées par les libéralités de nos monarques ; ces professeurs, nommés « à la dispute », formaient le Conseil de la Faculté.

A la tête de l'Université se trouvait le chancelier. Le doyen n'était autre que le plus âgé des professeurs.

A l'époque qui nous occupe, quelques noms encore connus venaient de s'effacer de l'Université : Boissier de Sauvages, Venel, etc...

Barthez, qui avait professé souvent en une même année toutes les parties de la Médecine avec un égal

(1) « La Vie universitaire au XVIII^e siècle à Montpellier ». Conférences de 1913 (extrait de *l'Association des Amis de l'Université de Montpellier*, Imprimerie Roumégous et Déhan), 1914, par le professeur Louis-J. Thomas.



*L'ancienne Ecole de Médecine de Montpellier
(actuelle Faculté de Pharmacie)*



*Sceau
de la Faculté de Médecine
de Montpellier*

succès, était retenu à Paris par ses fonctions de premier médecin du duc d'Orléans et par les nécessités d'une vaste clientèle.

En son absence les leçons de Botanique qu'il avait faites avec un éclat jusqu'alors inconnu, demeuraient confiées à Gouan. Et il avait passé sa chaire de Physiologie à Jean-Charles de Grimaud, ces deux chaires entrant par tradition dans ses attributions de chancelier.

Quant à l'Anatomie, les usages anciens de l'Université en confiaient l'enseignement à un démonstrateur; l'instruction à cet égard demeurerait toujours incomplète malgré les efforts de Lamure et de son disciple Brun.

La Chimie était alors enseignée comme au temps de Matte la Faveur, lorsque cette science ne se composait encore que d'un petit nombre d'expériences qu'aucune théorie ne liait. Mais les Etats généraux de Languedoc établissaient dans une chaire nouvelle un professeur dont le nom est encore un orgueil de cette Ecole : Jean-Antoine Chaptal.

SON VITALISME

A côté de l'enseignement objectif de la Médecine, l'Ecole de Montpellier eut toujours pour principe de placer un enseignement spirituel qui n'est autre que la doctrine même d'Hippocrate. Les idées du Père de la Médecine y étaient à l'honneur; mais loin de rester cristallisé dans sa pensée première, l'Hippocratisme montpelliérain (1) sut s'adapter au cours des siècles aux

(1) Paul Delmas: *L'Hippocratisme montpelliérain*. Montpellier, Imprimerie Roumégous et Déhan, 1923.

découvertes médicales nouvelles, à tel point qu'aujourd'hui encore l'orgueilleuse devise de la Faculté de Médecine reste toujours vraie: « *Olim cōs nunc Monspeliensis Hippocrates* ».

A l'époque qui nous occupe, deux hommes soutenaient l'antique réputation de cette Ecole. « Le premier, doué d'un génie supérieur avait renouvelé le corps entier de la doctrine médicale et s'était livré en Médecine à ce degré de connaissances analytiques jusqu'alors inégalé. Tel était Paul-Joseph Barthez. Le second, jeune encore, mais plein de la lecture des grands maîtres se montrait capable de marcher sur leurs traces et possédait surtout ce don si rare d'exciter l'émulation par le zèle dont il était animé lui-même, et de faire aimer la science par les beautés qu'il savait y découvrir. Tel était Jean-Charles de Grimaud. »

Ces grands hommes donnèrent aux théories médicales d'alors une allure caractéristique par l'impulsion que reçut le « vitalisme » sous leur conduite; à tel point que qui pense à Barthez pense aussitôt à son « principe vital ».

Il est difficile de donner de cette trop fameuse expression une définition concrète. Les phrases compliquées qui l'expliquent n'ont plus pour nous la saveur qu'on y trouvait en ce siècle de la philosophie. « Le principe vital, écrit Prunelle, n'est autre chose qu'un terme abstrait destiné à retracer d'une manière plus courte les rapports généraux qui existent entre les phénomènes de l'économie animale; et c'est ainsi qu'on réveille par un seul mot toutes les images d'un immense tableau... » (1).

(1) Cette question du vitalisme sera développée un peu plus longuement dans la cinquième partie.

Mais il ne faudrait pas conclure d'une définition aussi philosophique, d'aucuns penseront aussi vague, que les maîtres de cette époque localisaient leur enseignement dans les domaines de la spéculation pure; ils savaient aborder avec fruit les données classiquement admises et qui constituaient la base solide des études médicales.

L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

Cet enseignement, sous l'Ancien Régime et plus particulièrement à Montpellier s'échelonnait sur trois années. Mais à l'inverse du système actuel qui sanctionne annuellement les études par un examen, l'étudiant d'alors ne paraissait devant ses juges qu'au terme presque de ses études.

Avant de suivre les cours médicaux, il devait être pourvu du grade de maître es Arts. Alors, comme de nos jours, il devait prendre des inscriptions et ce n'est qu'après la dixième qu'il pouvait conquérir son premier diplôme: le baccalauréat.

Celui-ci comprenait deux épreuves: la première était un examen privé devant les procureurs de l'Université, à savoir l'un des plus anciens professeurs royaux et l'un des plus jeunes agrégés. Le président, désigné par tour, donnait alors la question qui devait être traitée de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, en public, dans la grande salle du Collège de Médecine; c'était la deuxième épreuve.

Ayant alors prêté le serment d'usage, l'étudiant recevait le grade de bachelier.

Cette étape franchie, il devait faire une sorte de stage appelé « les cours » et assez analogue aux confé-

rences d'externat actuelles. La déclaration de 1240 dit en effet: « Le bachelier ira avant sa présentation à la licence dans les écoles de tous les maîtres ou au moins de la plupart d'entre eux, se mêler aux disputes scolaires pour y donner la mesure de sa science ». Et celle de 1689 ajoute: « Les bacheliers faute de temps, les autres jours de la semaine, liront tous les mercredis, pendant une heure (le mercredi étant considéré comme le jour d'Hippocrate et donc chômé) et le cours de trois mois qui leur incombe sera de douze leçons conséquemment. »

Cette épreuve de trois mois était relativement bénigne à côté de la suivante dite: « le point rigoureux ». C'est l'examen capital assez comparable au concours d'internat de l'époque actuelle. Il comprend trois séries d'épreuves: les quatre examens « *per intentionnem* » soit quatre thèses à soutenir de deux jours en deux jours sur un sujet fixé la veille qui devait être traité dans un temps minimum d'une heure; les six examens des « *triduanes* » qui ont lieu trois jours durant, matin et soir, pendant une heure au moins, à 8 heures et à 2 heures, avec un professeur différent chaque fois; enfin, les deux examens du « point rigoureux » proprement dit, huit jours plus tard.

Suivant l'article 6 de 1732, le bachelier devait se présenter à 8 heures du matin chez M. le Chancelier qui lui donnait une maladie tirée au sort. De là, il allait chez M. le Doyen où il « piquait dans un livre les aphorismes d'Hippocrate » et écrivait celui que le sort lui avait désigné. Le lendemain, à 8 heures, l'examen commençait et durait jusqu'à midi. A ce moment, les professeurs s'assemblaient en conclave de l'Université pour « opiner par scrutin sur la capacité ou l'incapacité du présenté ».

Désormais, le bachelier ayant terminé ses épreuves, il ne lui restait plus qu'à conquérir deux grades purement honorifiques.

Le premier était la licence. Comme de nos jours en Lettres, Sciences et Droit, elle était le résultat d'une suite d'examens. Mais la cérémonie, à cette époque, était protocolaire. Devant l'Assemblée des Professeurs, le candidat recevait de l'autorité épiscopale, un imposant parchemin qui lui donnait le pouvoir d'interpréter la science médicale, d'en expliquer fidèlement les auteurs, d'enseigner et de faire « *urbi et orbi terrarum* » tout ce qui est vraiment de la nature d'un licencié en Médecine.

Il était alors invité à prêter le serment d'usage qui lui « donnait licence de prétendre à la dignité doctorale ».

Ce dernier grade n'était pas obtenu tout de suite. Un espace de deux ans était nécessaire afin de permettre au licencié de se perfectionner dans son art. Purement honorifique, il n'était pas obligatoire pour l'exercice de la Médecine. Par contre, il donnait à son possesseur le droit d'enseigner à son tour aux côtés de ses anciens maîtres.

Véritable couronnement des études médicales, la cérémonie était empreinte d'une solennité aussi imposante que coûteuse. Le matin, on venait chercher le futur docteur à son domicile. Un cortège se formait ayant à sa tête le bedeau en robe noire, portant la masse d'argent sur l'épaule. Derrière lui, venaient les étudiants (habit, veste et culotte d'une ségovie uni pourpre royal), puis les bacheliers, les licenciés, enfin les docteurs en robe et les professeurs en grande robe rouge d'apparat, recouvertes du camail à double rang d'hermine.

Enfin, suivi du président de thèse, le seigneur licencié, en robe de drap rouge. Le cortège se rendait ainsi en la salle des Actes au son de la cloche qu'on peut encore voir aujourd'hui (1).

La cérémonie débutait par le fameux serment d'Hippocrate prononcé sur les sacro-saints Evangiles. Le président de thèse faisait une allocution au cours de laquelle il remettait au candidat le bonnet carré orné d'un flot de soie rouge, la ceinture d'or, l'anneau d'or, signe de ses épousailles avec la Médecine, et les ouvrages d'Hippocrate. Il lui donnait enfin le baiser de paix et sa bénédiction. Le nouveau docteur remerciait en quelques mots avant de clôturer la séance.

Ainsi donc, les études médicales étaient en ce temps là des plus sérieuses. Les épreuves demandaient au candidat un ensemble très vaste de connaissances. Songeons qu'elles comportaient :

- deux épreuves pour le baccalauréat;
- quatre épreuves pour les *per intentionem*;
- six épreuves pour les *triduanes*;
- deux épreuves pour les points rigoureux;

soit au total quatorze épreuves, sans compter les cours ni les formalités de la licence et du doctorat.

Ses divers examens n'allaient d'ailleurs pas sans formalités financières. On se rendra compte par les quelques chiffres ci-dessous de la diversité et de l'importance relative des frais attachés à chacune des étapes des études médicales.

(1) Sur le toit de la Faculté de Pharmacie.

TARIF DES DROITS QUI SE PRENNENT
A L'UNIVERSITE DE MEDECINE DE MONTPELLIER
POUR L'OBTENTION DES DEGRES

Droits des professeurs:

Pour la matricule	3 liv. 17 s. 6 d.
le baccalauréat	22 liv.
la signature des lettres de cours	16 s.
les examens	50 liv.
le point rigoureux	21 liv.
la licence	13 liv. 12 s.
les triduanes	50 liv.
le doctorat	46 liv. 2 s.
	207 liv. 7 s. 6 d.

Droits du grand vicaire:

Pour la licence	5 liv. 14 s.
le valet	15 s.
la signature des lettres de licence	5 liv. 14 s.
	12 liv. 3 s.

Droits du bedeau:

Pour la matricule	5 s.
le baccalauréat et les billets de toutes les convocations	3 liv. 15 s.
les cours	2 liv. 12 s.
les examens	5 liv.
le point rigoureux	1 liv.
la licence	4 liv. 16 s.
les triduanes	3 liv.
le doctorat, les robes, les colets, pour tous les actes, la chaîne et les gants	7 liv.
	29 liv. 8 s.

*Droits des officiers, com-
pris les gants qui leur reviennent*

	10 liv. 2 s.
Montant du tarif	259 liv. 6 d.

Soit dix fois environ les débours actuels.

A LA REVOLUTION

La Révolution allait perturber tout cela. Le décret du 19 août 1792 supprimait tous les corps enseignants en tant qu'associations. Mais l'Université de Médecine ne voulut pas fermer ses portes, car les professeurs continuèrent à y enseigner devant leurs élèves et ceci sans aucune rétribution officielle, hormis les droits d'examen.

Mais si la vie civile est, paraît-il, possible sans médecin, il n'en est pas de même de la vie militaire. Les armées de la République allaient vite s'en rendre compte. Aussi le décret du 14 frimaire, an III institua-t-il trois Ecoles de Santé destinées à former des médecins militaires. Paris, Strasbourg et Montpellier furent choisies. La bâtisse de la vieille Université de Médecine de Montpellier fut alors abandonnée pour les somptueux locaux de l'ancien évêché; son dernier occupant, Mgr de Malide s'était, en effet, réfugié en Angleterre devant la persécution révolutionnaire.

Plus tard, les civils furent autorisés à suivre les cours et à prendre leurs grades dans la nouvelle Ecole de Médecine.

Enfin, Napoléon I^{er} ayant réorganisé l'enseignement en France, sur de nouvelles bases, l'Ecole de Médecine prit alors le nom de Faculté et forma, avec les Facultés des Lettres et des Sciences, récemment créées, l'Académie de Montpellier, dans la nouvelle Université de France.

DEUXIEME PARTIE

BIOGRAPHIE DE CHARLES-LOUIS DUMAS

SON ENFANCE

Charles-Louis Dumas nâquit à Lyon le 8 février 1765. Son père, chirurgien distingué de cette ville, mourut jeune, laissant un nom justement honoré, mais une fortune médiocre en raison du nombre d'enfants dont se composait sa famille. L'aîné fit une belle carrière dans les Lettres; un autre fut secrétaire du Garde des Sceaux (1).

Le jeune Dumas reçut le meilleur enseignement qui pouvait se trouver dans le Lyonnais. Il débuta dans une école de village, à Chonas, en Dauphiné, école qui jouissait alors d'une grande réputation.

Puis il s'en fut à Lyon au Grand Collège, dirigé en ce temps-là par la célèbre congrégation de « L'Ora-toire » « qui a tant fait pour le progrès des lumières et pour le maintien des bonnes mœurs » (2).

(1) L'aîné fut ensuite professeur à l'Ecole Centrale des Quatre Nations où il avait donné avec une grande distinction plusieurs cours de belles lettres, puis censeur au Lycée Henri IV, et après l'Empire, proviseur au Collège royal de Charlemagne.

(2) Prunelle. Eloge funèbre de C.-L. Dumas, prononcé dans l'assemblée publique de la Faculté de Médecine de Montpellier, le 14 décembre 1813. Paris, Gabon et Cie, 1823.

Cet enseignement fut doublé par les leçons particulières d'un homme instruit (Allier) cultivant à la fois « les belles lettres qui développent l'imagination et les sciences exactes qui la rectifient ». Ce fut auprès de lui que Dumas prit goût aux études scientifiques. Aussi, étant allé au Séminaire de Saint-Irénée pour y faire ce qu'on appelait les études philosophiques, y passa-t-il deux nouvelles années entièrement consacrées à l'étude des mathématiques.

Ces études lui permirent d'acquérir le grade de maître es Arts, couronnement de ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement secondaire. Ayant ainsi achevé ses humanités, il descendit la vallée du Rhône pour se rendre à la cité médicale qui rayonnait alors dans toute la France. Il était à peine âgé de 17 ans.

SES ETUDES MEDICALES

Il serait intéressant de suivre en détail le jeune étudiant au cours de ses études médicales. Malheureusement, les documents précis le concernant sont très rares. Nous allons cependant essayer de revivre avec lui ses premières années à Montpellier, grâce à des documents plus généraux et à ses diplômes que la Faculté de Médecine de Montpellier conserve au complet, seul exemple de toutes ses archives de l'Ancien Régime (1).

Nous avons dit que l'enseignement médical s'échelonnait sur trois années. C'est ainsi que le jeune C.-L. Du-

(1) Professeur Paul Delmas. Diplômes de l'ancienne Faculté de Médecine de Montpellier. V^e Congrès international d'Histoire de la Médecine, tenu à Genève du 20 au 25 juillet 1923, série H, n^o 59.

mas que nous venons de voir arriver en 1782, ne recevra son premier diplôme qu'en 1785. Mais, alors, tout se passe assez rapidement puisque le 1^{er} juillet de la même année, l'Ecole de Médecine de Montpellier comptait un docteur de plus.

Son séjour à Lyon lui avait donné la maîtrise es Arts sans laquelle il n'aurait pu continuer ses études. Il prit alors des inscriptions de Médecine tout comme de nos jours. Mais ce n'est qu'après la dixième qu'il conquerra le grade du baccalauréat qu'il obtint le 14 janvier 1785. Il avait eu à traiter le sujet suivant: « *Positiones quaedam circa naturales vitae facultates quas proponebat Carolus Ludovicus Dumas, Lugdunens, Magister Artium et in Universitate Monspelliensi alumnus, pro Baccalaureatus gradu* » (1).

(1) « Ce diplôme est sur parchemin, nous dit le professeur Paul Delmas, imprimé dans un encadrement uniforme à trois filets cantonnés d'une fleur de lys, en caractères romains, constituant une formule passe-partout où les blancs sont réservés pour les mentions manuscrites individuelles. Le tout écrit sur le diamètre transversal.

» De format 37/47 cm., les mentions manuscrites y sont tracées en lettres d'or saillantes, d'une élégante écriture bâtarde. »

« Pour le grade du Baccalauréat.

» A tous et à chacun de ceux qui les présentes lettres verront et
» entendront. Nous François de Lamure (en l'absence du Noble Seigneur
» Paul-Joseph de Barthéz Chancelier), conseiller du roi et médecin,
» ainsi que professeur royal de la vénérable Université de Médecine
» de Montpellier, et doyen, salut en le Seigneur qui est le vrai salut
» de tous. Fidèlement attaché aux respectables usages de nos anciens,
» nous avons jugé convenable que ceux là soient élevés aux honneurs
» et en soient embellis que pare la dignité de leur vie et recommande
» leur connaissance des sciences. Car tandis que les hommes distin-
» gués reçoivent la récompense de leurs mérites, les autres s'efforcent
» avec plus de zèle d'arriver au désir de la vertu et se consacrent avec
» passion à l'étude des arts libéraux, si profitable au genre humain;
» et parce que cela doit être très longuement souhaité, ils s'appliquent
» avec plus de zèle à obtenir ce résultat et donnent volontier tout leur
» soin à acquérir les honneurs inépuisables et les poursuivent d'une
» cause qui ne connaît point d'obstacles. Convaincus de ces raisons,
» nous voulons que vous soyez informés, par la teneur des présentes

Plutôt philosophique que médical, il comportait l'étude des propriétés des phénomènes vitaux, ce qui n'est pas pour nous surprendre à une époque où Barthéz professait ses idées vitalistes.

L'auteur ne s'est d'ailleurs pas contenté des seize pages consacrées à cette épreuve. Il a édité, en même temps, à Montpellier, à l'Imprimerie Jean-François Picot, un « Essai sur la vie » ou « Analyse raisonnée des facultés vitales » « pour servir d'explication aux thèses sur le même sujet, le 14 janvier 1885 ».

Cette thèse, en français cette fois, signée de C.-L. Dumas, étudiant en Médecine, est dédiée, comme la précédente, à Willermotz (1). Dans sa dédicace, il résume maintenant ce qu'il va traiter fort longuement cette fois :

» lettres, que Maître Charles-Louis Dumas de Lyon, maître es arts,
» déjà si recommandable et si illustre par la pureté de ses mœurs,
» la variété de ses connaissances et la dignité de sa vie, a fourni la
» preuve de sa science de l'art médical dans un examen public en
» présence de ces personnages distingués par leur doctrine, que sont
» les Nobles Seigneurs Gaspard-Jean René, Antoine Gouan, François
» Broussonet, François Vigarous, Jean Sabatier, Jean-Charles de Gri-
» maud, le Noble Seigneur de Barthéz coadjuteur, Henri-Louis Brun,
» le Noble Seigneur de Lamure, coadjuteur, conseillers médecins
» et professeurs royaux sous la présidence du très illustre Noble
» Seigneur Jean-Charles de Grimaud, professeur royal, et devant
» les autres docteurs et licenciés poursuivant dans notre faculté
» les dits examens et épreuves probatoires, ainsi qu'en présence
» des bacheliers et étudiants qui les ont souvent affrontés en vue
» d'obtenir le grade de Baccalauréat dans cette Faculté de Méde-
» cine après ces épreuves probatoires; et de l'assentiment de ces
» mêmes docteurs régents, personne ne s'élevant contre, il a été
» approuvé par tous comme Bachelier, selon les privilèges lois et
» statuts de cette faculté de Médecine. C'est pourquoi, nous, doyen,
» poussé par ces raisons, nous attestons que Charles-Louis Dumas de
» Lyon, a mérité la dignité du Baccalauréat, et nous déclarons, par la
» teneur des présentes qu'il a obtenu le titre de Bachelier. »

(1) Willermotz était un de ses compatriotes. Après avoir fait ses études à la Faculté de Montpellier, il alla s'installer définitivement dans sa ville natale.

« Monsieur,

» Il y a peut-être de la témérité à vous offrir le tribut d'un essai qui traite des biens et des maux de la vie humaine, tandis que vous vous occupez à multiplier les uns et à nous faire oublier les autres. Mais à qui dédier l'histoire entière de la vie qu'à celui qui connaît si bien l'art d'en prolonger les délices et la durée? »

Trois diplômes attestent ensuite que Dumas fit ses « cours » selon l'usage pendant trois mois. Le 14 janvier 1785, il reçut de François Bourguignon de Lamure le sujet qu'il devait traiter (premier diplôme). C'est pourquoi, pendant ces trois mois, aux heures et aux jours prévus, le bachelier, en robe et en bonnet carré, fit, au son de la cloche, la lecture et l'explication des traités « du cœur, des artères et des veines ».

A cette époque, maîtres et élèves étaient solidaires; aussi, pour attester que Dumas avait bien fait ses cours, son auditoire, composé de docteurs, licenciés, bacheliers et étudiants, lui délivra-t-il son second diplôme signé d'eux tous, le 14 avril 1785. Enfin, par un troisième, le chancelier (Jean-François Imbert) devait authentifier le précédent. Ce qui fut fait le lendemain, 15 avril 1785.

Cette étape franchie, Dumas va subir les différents examens qui le conduiront à la licence. Ce sont les quatre examens « *per intentionem* » passés suivant l'usage, dans les huit jours qui suivent la fin des cours; les six examens des « *triduanes* » du 2 au 4 mai; les deux examens du « point rigoureux » proprement dit, le 9 mai 1785.

Voici, à titre d'exemple, ce que nous relevons dans ses diplômes:

Pour le « *per intentionem* » : « Nous, Gaspard-Jean, RENÉ, vice doyen de notre Université, conseiller du Roi, Antoine GOUAN, François BROUSSONET, François VIGAROUS, Jean SABATIER, Noble Seigneur de BARTHEZ, coadjuteur Henri-Louis BRUN, Noble Seigneur de LAMURE, coadjuteur, conseiller du Roi et médecin, chacun à son tour ont publiquement interrogé et examiné C.-L. DUMAS chaque semaine en toute sévérité et en toute conscience, tant sur la théorie que sur la cure des maladies... »

Pour les « *triduanes* » : « Il a publiquement répondu à toutes les questions qui lui ont été posées sur les diverses parties de la Médecine et trois jours durant il a répondu avec une grande application d'esprit et si savamment qu'il n'est personne qui ne se porte garant de sa science dans ses interrogations... »

Enfin : « Il a demandé le huitième jour du mois de mai, les points sur cet examen que nous appelons « rigoureux » auquel, dans le conclave du Collège royal tous les docteurs ont coutume de procéder avec la plus grande sévérité. Au cours de ces argumentations et épreuves, tous ont loué et approuvé la doctrine et la capacité de C.-L. DUMAS et l'ont jugé digne d'être promu au rang de licencié. »

Nous ne reviendrons pas sur la cérémonie de la licence sur laquelle nous avons donné quelques indications dans le précédent chapitre. Seuls, les termes du diplôme mériteraient une lecture (1); retenons simplement la date de cet événement, le 14 mai.

(1) « A tous et à chacun de ceux à qui les présentes lettres parviendront, Joseph François de Malide, par la grâce de Dieu évêque de Montpellier, comte de Mauguio et de Montferrand, marquis de Marcherose, baron de Sauve, conseiller du Roi en ses Conseils,

Il reçoit alors ce diplôme de licencié auquel est appendu le sceau de l'évêque avec ses armes (d'argent, à un aigle de sable au vol déployé, et fixant un soleil d'azur mouvant dans l'angle dextre et au chef de gueule chargé de trois étoiles d'argent).

Dumas aurait pu s'arrêter là, comme beaucoup à cette époque, le doctorat n'ajoutant aux prérogatives du licencié que le droit d'enseignement.

Contrairement à la tradition qui voulait qu'on fasse deux ans de perfectionnement, il brûla les étapes et le 1^{er} juillet de la même année, ses études médicales

» Chancelier de la Vénérable Université de Montpellier et conservateur et juge des libertés, exemptions et privilèges de l'Université de Médecine, salut éternel en le Seigneur.

» Tandis que nous observons d'un regard attentif de l'esprit que ceux-là doivent obtenir en récompense, qui ont donné de grands efforts à l'étude, et qu'ils soient honorés publiquement d'honneurs appropriés et de grades, c'est pourquoi nous attestons en paroles de vérité, que le très distingué personnage C. L. Dumas, de Lyon, maître es arts et bachelier en Médecine, après avoir lu trois cours de Médecine en public, au Collège Royal, devant un grand concours d'auditeurs, a été examiné par chacun des Professeurs en public sur toutes les parties de la Médecine; après s'être enfin acquitté de tous ses examens, tant « per intentionem » que « rigoureux » comme on les appelle a été jugé digne du consentement unanime des très célèbres et savants professeurs royaux, sans que personne s'y oppose d'être honoré de la dignité de licencié. C'est pourquoi nous Chancelier précité, appliqué à ce que des racines amères des sciences soient recueillies des fruits doux et glorieux, ayant entendu les réponses faites en notre présence, au sujet de l'examen dit des « points rigoureux » en médecine, après avoir recueilli les dits suffrages des dits Seigneurs, professeurs, dans notre palais épiscopal, ceint le front de maître Charles-Louis Dumas de la couronne des médecins très savants en le créant licencié en médecine, et lui avoir donné le pouvoir d'interpréter de la science médicale, d'en expliquer fidèlement les auteurs, d'enseigner et de faire ici et par toute la terre tout ce qui est vraiment de la nature d'un licencié en médecine, et de recevoir le grade du doctorat, serment préalablement prêté, les mains posées sur les Saints Evangiles, et d'observer les statuts de la dite Université. »

étaient définitivement couronnées par le grade supérieur du doctorat.

Nous ne rappellerons pas la solennité de cette cérémonie. Retraçons-en simplement le cadre : la salle des Actes de l'ancienne Ecole, décorée de figures mythologiques à la fresque et agrémentée du buste de Louis XV.

Son président de thèse fut le professeur Jean-Charles de Grimaud. A la fin de la cérémonie de la prestation du serment d'Hippocrate, celui-ci fit à son nouveau confrère l'allocution suivante : « Après avoir parcouru votre course académique, il est juste que vous soyez décoré des marques de votre nouvelle dignité. Je vous donne le pouvoir de pratiquer et d'enseigner la Médecine, recevez aussi ce baiser paternel et mes félicitations, rendez grâce à ceux auxquels vous le recevez ».

Deux ans en général séparaient la licence du doctorat. Les maîtres de Dumas l'avaient jugé digne d'y accéder de suite. Mais le jeune docteur ne se laissa pas griser par cette distinction et comme les autres il resta deux années encore à Montpellier à se perfectionner dans l'Art médical. Il suivit ou plutôt continua à suivre les leçons de clinique que Fouquet avait inauguré à l'Hôpital militaire. Il apprit ainsi, au milieu d'un grand nombre d'élèves, « à méditer au lit du malade, à déterminer les avantages de la Médecine d'expectation en même temps que les vertus des médicaments les plus héroïques » (1).

En même temps, il se liait avec ses anciens professeurs et en particulier il fut vite le disciple chéri de Grimaud qui, nous l'avons vu, enseignait la Physiologie comme substitut de Barthez. Il se mit à s'intéresser à

(1) Prunelle. Eloge funèbre. *Loc. cit.*

ses études sur les fièvres; il suivait toutes les leçons qu'il faisait sur la doctrine générale et particulière des fièvres et qui firent longtemps autorité quoiqu'elles fussent un peu trop asservies aux idées d'humorisme presque absolues qu'avaient poursuivies Bordeu, dit-on alors.

SES PREMIERS TRAVAUX

Vite passionné par cette étude des fièvres, Dumas profita d'un concours offert par la Société royale de Médecine de Paris pour écrire un très long traité sur « Les avantages et les inconvénients de la fièvre dans les maladies chroniques » (1787).

Ce traité connut à l'époque un succès remarquable puisqu'il partagea le prix de la Société royale. Ce n'était cependant qu'une œuvre de jeunesse pleine de connaissances comme en a un candidat tout frais émoulu de la Faculté, mais de connaissances qui veulent se montrer, ce qui engendre naturellement du désordre, une présentation et un style encore imparfaits.

Cependant, des personnes éminentes eurent, grâce à ce traité, leur attention attirée sur Dumas. C'est pourquoi nous le voyons à l'automne de 1787, partir pour Paris où cet ouvrage lui fut une excellente introduction auprès de Vicq d'Azyr « qui réunissait alors tous ses efforts pour imprimer à la Science anatomique un mouvement salutaire ». Dumas se lia très vite avec lui ainsi qu'avec un cercle de jeunes savants qu'il eut l'occasion de rencontrer. Et là, au cours de longues discussions, il prit goût à l'étude des Sciences physiques, étudia sérieusement la Chimie; mais surtout acquit de l'Anatomie humaine une connaissance approfondie qu'il n'avait point encore.

L'Anatomie comparée faisait ses débuts. Il ne la négligea pas non plus et fréquenta le respectable Daubenton.

Ce contact avec ces maîtres lui donna une mentalité légèrement différente des vues philosophiques qui résultaient de sa formation montpelliéraine. C'est pourquoi, dans une thèse qu'il fit en 1788 pour le sieur Audirac, sur « La chaleur animale » (1), nous le voyons argumenter ses études par des preuves chimiques nombreuses et par des comparaisons des organes de la respiration et de la circulation chez diverses espèces d'animaux.

LES GRANDS CONCOURS

A cette époque, Paris était déjà travaillé par le ferment révolutionnaire; et les activités de toutes sortes étaient nombreuses. Néanmoins, Dumas eut la sagesse de se souvenir qu'il était venu à Paris pour travailler. Et loin de s'attacher trop profondément aux plaisirs de cette ville, il garda constamment un regard fixé sur Montpellier qui n'était pas sa ville natale, mais à laquelle il ne pouvait songer sans nostalgie.

Et voilà que justement l'occasion se présente pour lui d'y revenir. Son frère, Secrétaire d'Etat du Garde des Sceaux (M. de Barantin) lui apprend que Sabatier, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, vient de mourir et que sa place est libre.

Grâce à ce frère haut placé, Dumas, en 1789, se fait attribuer cette chaire sans aucune forme préalable,

(1) *Utrum ex recentioris chemiae detectis verissimilior queat caloris animalis origo.*

« contre les privilèges les plus sacrés de l'Université de Montpellier » ne peut s'empêcher de dire son ami Prunelle.

Evidemment, cette mesure était par trop arbitraire. Cependant, ce « privilège sacré » avait déjà été violé plusieurs fois auparavant.

Pour ne prendre que les dernières années : en 1777, Venel meurt ; Vigarous est nommé sans concours. En 1776, c'est René et Gouan qui prennent de la même façon possession des chaires respectives de Fizes et de Boissier de Sauvages. Broussonet n'avait-il pas succédé de même à Haguenot ? (1).

Si l'on pense que pendant ce temps-là Fouquet, candidat de ces trois concours, n'avait rien pu obtenir, on comprend qu'il ne trouva pas de son goût la nomination du jeune Dumas, d'autant plus que lui-même, après une nomination arbitraire, s'était vu révoquer et que l'Université avait procédé à un concours dont il était sorti vaincu.

Cette fois encore, l'Université protesta énergiquement ; une lettre de Barthez du 19 mars montre qu'il s'y intéresse de Paris ; et le Garde des Sceaux chargé de faire exécuter les lois, ne voulut point donner les exemples de les enfreindre. Il revint donc sur sa décision. C'est Vicq d'Azyr lui-même qui, le 4 juin 1789, annonça par lettre à Dumas la création d'un concours (2).

Dumas n'accepta pas de bonne grâce la décision qui détruisait un rêve trop hâtivement réalisé. Mais, il finit par s'y soumettre et ne craignit pas, malgré ce contre-

(1) Prunelle. Eloge funèbre, *loc. cit.*
Cartulaire, p. 290.

(2) Cartulaire, F. 74, 1789.

temps, de se présenter au concours. Une lettre de 1789 (17 avril), nous le montre demandant un sursis afin de poursuivre l'étude d'un malade intéressant à Lyon, et insistant pour qu'il soit procédé à un « juste concours ». Il craignait, en effet, de voir se renouveler à son détriment l'injustice dont il avait failli être le bénéficiaire.

Le concours eut lieu; et avant la fin des épreuves, Fouquet était nommé.

Ouvert à Montpellier en novembre 1789, ce concours débuta suivant la coutume dans le Palais épiscopal, siège actuel de la Faculté de Médecine, et présenta une grande importance à cause du nombre de candidats et de la période dans laquelle il se déroula. Il se poursuivait avec l'âpreté qui caractérise ces épreuves lorsque, brusquement, un décret royal nomma Fouquet professeur, alors qu'il n'avait subi que six épreuves sur quinze. « L'opinion s'en émut, dit Duval-Jouve, mais le Grand Vicaire dut procéder à l'installation ». Cependant les épreuves continuèrent. En effet, peu de temps avant, Jean-Charles de Grimaud dont la réputation déjà célèbre promettait un avenir encore plus brillant, était mort brusquement. Aussi le concours occasionné par la mort de Sabatier se poursuivit-il afin de pourvoir à la vacance de cette deuxième chaire.

Concours important certes; mais aussi concours laborieux. Continué en 1790, interrompu pendant la période des vacances, il reprit en octobre de la même année; mais cette fois, ce ne fut plus à l'Evêché; le 14 juillet 1789 avait fait passer un souffle révolutionnaire, l'évêque de Montpellier avait été dépossédé de ses prérogatives vis-à-vis de l'Ecole de Médecine. Cependant, cela n'empêcha pas, le 20 décembre, lors de la



*Façade de l'actuelle Faculté de Médecine de Montpellier
(ancien Evêché)*

proclamation des résultats, qu'on chanta une fois encore le *Veni Creator*: « *Quo semel est imbuta recens, servabit odorem testa diu* » (1).

Douze candidats étaient donc entrés en lice et, d'après Dumas lui-même, « ils avaient tous un mérite réel » (2). Notons cependant ce qu'il dit spécialement au sujet de Fouquet: « les préleçons étaient commencées, le Roi disposa de l'une des chaires en faveur de M. Fouquet. Son âge, son expérience, sa célébrité et par dessus tout son mérite déjà fixé, interdirent les plaintes et les réclamations. L'Université applaudit au choix de la Cour; la ville se félicita de voir à une place éminente un des hommes qu'elle estimait le plus ». Il ne peut cependant s'empêcher d'ajouter: « il obtint l'approbation ou du moins le silence de ses concurrents eux-mêmes ».

Les autres « prétendants » furent pour la plupart célèbres par la suite: Baumes, Goguet, Vigarous, J.-M.-J., Berthe, Dorthès, Crespin, J.-M. Joubert, Tabary, Brun, Venel et Dumas. Dorthès entre autre y fit admirer à la fois la modestie rare qui le caractérisait et les connaissances profondes qu'il possédait sur toutes les branches de l'Histoire naturelle (3).

Les épreuves furent, comme de coutume, de plusieurs sortes. D'après Dupuytren, inspecteur général de

(1) Duval-Jouve, p. 160. *Montpellier pendant la Révolution*. Première période, de 1789 à la République (21 sept. 1792). Montpellier, Coulet, 1881.

(2) Dumas. « Eloge de Fouquet », p. 300, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 11 novembre 1807. A Montpellier, Izar, 1807.

(3) Nous verrons plus loin que Dumas eut à prononcer les éloges funèbres de Fouquet et de Dorthès.

l'Université, président nommé à ce concours, il y eut quinze préleçons de demi-heure; les candidats devaient les préparer et les délivrer en quinze jours. Le tout en latin naturellement.

Ces quinze épreuves comportaient: cinq épreuves d'Anatomie et de Physiologie, cinq de Pathologie, trois de Matière médicale et deux de Chirurgie.

Ensuite, suivant l'usage, les juges distribuèrent douze questions nommées « *triduantes* » dont les réponses étaient composées, imprimées et distribuées en quinze jours, puis soutenues pendant trois jours consécutifs, matin et soir, non seulement entre les compétiteurs, mais encore contre tous ceux qui se présentaient pour les attaquer.

Nous avons les textes imprimés des douze épreuves qui échurent à Dumas (*quaestiones medicae duodecim*):

1° Faire connaître les services dont la Chimie est redevable à l'Université de Montpellier;

2° Déterminer si chaque maladie dépend d'une cause particulière de telle sorte qu'on se trouve forcé d'admettre autant de diathèses différentes que de genres de maladies;

3° Raison pour laquelle les maladies exanthématiques qui avaient été guéries spontanément en passant la ligne, reparaissent au retour des navigateurs en Europe;

4° Examiner la réalité du mouvement rétrograde de la lymphe dans les vaisseaux lymphatiques et de son passage dans le tissu cellulaire;

5° Les crises et les jours critiques;

6° Avantage qui résulterait de pouvoir distinguer les diverses espèces de suppuration;

7° Les Anciens ont-ils décrits des maladies qui n'existent plus maintenant? Quelles sont-elles? En avons-nous de nouvelles qui fussent ignorées des Anciens?

8° Le magnétisme animal et le somnambulisme;

9° Examiner s'il est d'un plus grand avantage de prévenir les crises dans les maladies aiguës que d'y laisser les malades exposés;

10° La théorie et le traitement général des fièvres;

11° Influence des astres, des jours caniculaires, des solstices et des équinoxes;

12° Moyens avec lesquels on peut provoquer, aider ou empêcher la régénération des parties dures et molles.

Questions qui, dans l'ensemble, reflètent l'étendue des connaissances exigées des candidats dans des domaines très divers.

Ce concours, s'il ne fut pas pour Dumas l'occasion d'une victoire, fut cependant utile à son avenir. Malgré sa jeunesse, il n'avait pas craint d'entrer en lice avec des savants déjà respectables. Il tenait à prouver aux yeux de tous que la nomination dont il avait été l'objet n'était peut-être pas si injustifiée qu'on aurait pu le croire.

Fouquet ayant été, comme nous l'avons vu, nommé avant la fin des épreuves, il restait une chaire à pourvoir. Deux noms avaient été retenus parmi les candidats au lieu de trois comme c'était la coutume: Baumes et Dumas; ils furent présentés au Roi et c'est Baumes qui fut choisi. Dumas dut se contenter de la deuxième place, ce qui était très honorable.

D'ailleurs, peu de temps après, la mort de Vigarous survint. Et Dumas, qui avait été chargé de le suppléer au cours de sa maladie, fut alors nommé vice-professeur après délibération de l'Université (fin 1791). Son concours n'avait donc pas été inutile. Nous le verrons encore mieux par la suite.

VICE-PROFESSEUR

La nomination de Baumes comme professeur, au lieu de créer un antagonisme, servit de rapprochement (1) et Dumas devint son collaborateur dans un journal de médecine dont le succès aurait pu être grand s'il n'avait paru dans une période aussi troublée (2).

Infatigable, il profita d'une réédition de l'ouvrage de Grimaud sur les fièvres pour y ajouter une préface savante ainsi que quelques modifications.

Il publia conjointement avec Petit-d'Arson, une traduction qu'il avait faite de l'anglais du traité de Thomas Reid sur la phtisie pulmonaire, ouvrage alors fort connu en Europe.

C'était donc un personnage important qui venait d'être nommé vice-professeur; l'avenir semblait se dessiner favorablement lorsque, brusquement, il quitta Montpellier pour Lyon dans le courant de 1792. Prunelle explique ce départ par le fait que Dumas prévoyait la destruction prochaine de tous les anciens corps ensei-

(1) *Journal d'Instruction médicale sur toutes les parties de l'art de guérir*. Montpellier, Martel aîné, 1891-1892, 1^{er} vol.

(2) Nous verrons par la suite que cette amitié ne dura pas, du fait de Baumes autant qu'on en puisse juger.

gnants et parce qu'il ne voyait pas arriver cette organisation nouvelle de l'instruction publique qu'on promettait depuis si longtemps déjà.

En réalité, il semble qu'il y ait eu des raisons toutes différentes, et c'est pour essayer de l'expliquer que nous sommes obligés de donner quelques indications sur son activité politique.

En effet, pendant la préparation de son concours, Dumas s'était fortement intéressé aux idées nouvelles qui fermentaient à la suite des thèses lancées par les philosophes du XVIII^e siècle; aussi n'est-il pas étonnant de voir son nom inscrit sur la liste des notabilités qui composaient la première municipalité de Montpellier en 1790, à côté de celui de Cambacérès.

Son départ semble donc avoir été une fuite et le fait d'avoir quitté Montpellier, avoir été pour lui nécessaire par son activité politique qui l'avait placé parmi les suspects.

SON SEJOUR A LYON

Il profita pourtant, pendant son séjour à Lyon, de l'organisation des Ecoles centrales dans cette ville, pour y être nommé professeur. Mais c'est surtout à l'Hôtel-Dieu de Lyon qu'il fit parler de lui. Prunelle nous dit qu'il en fut nommé troisième médecin suppléant (délibération du 29 prairial, an III) [1].

Le siège de Lyon par Collot d'Herbois en fit un assiégé. Il n'en continua pas moins avec une magnifique abnégation à soigner les blessés; et ils étaient nombreux.

(1) Il doit y avoir une erreur car le 29 prairial, an III est le 18 juin 1795.

Cela, au péril de sa vie, car l'Hôtel-Dieu ne fut pas épargné et souffrit beaucoup du siège de 1793, sa façade ayant été criblée de boulets et la chapelle en partie détruite.

La politique attirait toujours Dumas et en septembre 1793, nous le voyons dans une assemblée générale du peuple, proposer pour le salut de la ville, d'envoyer douze députés à l'effet de capituler avec les représentants du peuple. Ce qui lui valut la haine des royalistes. Nous ignorons si son intervention eut du poids, toujours est-il que le 9 octobre 1793, la ville se rendait. Mais alors, il y eut une répression terrible sur les malheureux habitants; Lyon s'en souvient encore.

Le titulaire du poste de médecin de l'Hôtel-Dieu devait être suspect puisque Dumas fut emprisonné avec un grand nombre d'autres Lyonnais dans un édifice public transformé en maison d'arrêt. Ces détentions devaient se terminer pour tous à l'échafaud. Dumas, par exception, l'évita car un négociant de la ville qui avait été son camarade de collège, parvint, au risque de sa vie, à le faire évader. Dumas lui en fut toujours reconnaissant. Aussi, dans son livre sur les muscles, trouvons-nous en dédicace :

*A Claude Lécuyer, mon ami
qui osa m'arracher à la mort en exposant sa propre vie*

SA VIE AUX ARMEES

Les vicissitudes de Dumas commençaient. Il connut la vie de proscrit. Quoique Paris ne fut pas une résidence de tout repos, c'est pourtant là qu'il se réfugia afin, dit Prunelle, « d'y obtenir quelque place subalterne



*Façade de l'Hôtel-Dieu de Lyon
(état actuel)*

dans l'Armée ». Mais un proscrit ne peut dévoiler son identité; aussi fut-il refusé au Département de la Guerre. Néanmoins, après plusieurs mois d'efforts, il réussit à obtenir du Ministère de la Marine, « moins difficile ou plus humain », une place de chirurgien de quatrième classe au port de Toulon.

Il l'accepta avec joie et y fut vite apprécié, améliorant ainsi sa situation. Pendant ce temps, ses amis de Montpellier avaient travaillé pour lui et lui avaient obtenu le certificat de civisme qui lui avait fait défaut à Paris. Dumas allait donc pouvoir vivre librement, quand il lui arriva un nouvel avatar. Pris d'une fièvre maligne, il avait, dans son délire, révélé à son entourage qu'il était suspect et courait de grands dangers.

Sitôt remis, il quitta Toulon et partit pour Nice en qualité de médecin. Il y fut chargé du Service de Santé de l'aile droite d'une armée qui allait bientôt faire parler d'elle en Italie, mais qui, pour l'instant, était ravagée par des maladies. Plusieurs médecins y avaient même succombé. Dumas, malgré quelques heureuses initiatives thérapeutiques, vit un de ses amis les plus chers, Guichard de Crémieux (1), atteint à son tour, et lui-même tombait malade peu après à Menton.

Une dépêche le surprit en pleine convalescence, lui annonçant sa nomination comme professeur à la nouvelle Ecole de Santé qui venait d'être créée à Montpellier (décret du 14 frimaire, an III; 4 décembre 1794) [2]. C'est ainsi que Dumas quitta l'armée pour venir dans son ancienne Ecole enseigner aux élèves de la Patrie, l'art de guérir.

(1) Guichard de Crémieux, docteur en médecine de l'Université de Montpellier.

(2) Voir: *Appendice*, n° 1.

SON ACTIVITE POLITIQUE

Les diverses péripéties qui avaient occupé son temps passé hors de Montpellier étaient donc directement ou indirectement la conséquence d'une activité politique qui avait fait de C.-L. Dumas un suspect.

Cette activité politique le reprit cependant à son retour de l'armée d'Italie, alors qu'on était en droit de penser qu'il n'aspirait plus qu'au calme de l'étude.

Le 1^{er} germinal, an VI, il fut élu président de la Municipalité de Montpellier. Peut-être est-ce parce que les idées officielles, si variables sous la Révolution, étaient plus en accord avec les siennes en 1798; et nous croyons qu'il faut voir dans ce retour à la mairie de Montpellier, le résultat d'une réaction politique.

Toujours est-il qu'il n'eut pas plus de chance cette fois-ci et qu'il se fit de nouveaux ennemis qui n'hésitèrent à faire des rapports contre lui au Conseil des Cinq Cents. Ayant eu gain de cause grâce à l'intervention d'amis et même d'élèves qui témoignèrent en sa faveur, il quitta néanmoins définitivement l'arène politique, profondément déçu. Ne regrettons pas cependant cet épisode de sa vie, car il fut pour lui l'occasion d'un beau discours au sujet de l'assassinat des plénipotentiaires de Ratstadt (9 floréal, an VII; 22 avril 1799) dont l'un, Bonnier d'Alco, était Montpelliérain (1).

(1) « Dumas, disait ses ennemis, ne paraissait jamais aux séances exceptés les jours de cérémonie et pour prononcer des discours dans lesquels il donnait l'élan à ses opinions. »

Le 20 prairial on célébra à Montpellier la fête décrétée en l'honneur des victimes. Le cortège escorté de la force militaire et composé de

PROFESSEUR

C'est à son activité professionnelle désormais ininterrompue que Dumas va se consacrer avec une intensité de plus en plus grande.

Nommé professeur à l'Ecole de Santé en raison du rang obtenu par lui au concours dont nous avons parlé, il va être chargé d'enseigner l'Anatomie et la Physiologie qui, d'après les dispositions nouvelles, ne pouvaient être séparées.

Un concours immense d'élèves accourus de toutes les parties de la France contribua au succès d'un enseignement qui, nous dit-on, n'avait jamais été aussi brillant.

Dumas se mit à sa tâche avec une ardeur infatigable. Il compléta vite ses cours officiels par des leçons sur les maladies aiguës et chroniques vers lesquelles il se sentait de plus en plus attiré. Il trouva encore le temps de faire, pendant deux ans, le cours de Bibliographie médicale (1), cours destiné moins à former des biblio-

toutes les autorités, de tous les fonctionnaires et de tout le parti républicain, se rendit à la Maison Commune à la salle Décadaire décorée pour cette triste cérémonie.

C'est là que le citoyen C.-L. Dumas, ex-président de la municipalité, retraça la vie entière de Bonnier, sa naissance, son éducation, ses luttes, sa conduite politique, les services rendus par lui et fit ensuite l'éloge de Roberjot, assassiné avec lui.

Le général Petit-Guillaume, prononça aussi un discours qu'il termina en proclamant solennellement les noms des conscrits et des volontaires partis pour l'armée. En même temps, on affichait à la porte de la salle les noms des conscrits réfractaires.

Après la lecture de textes de circonstance, la célébration des mariages termina cette cérémonie funèbre et cette fête décadaire.

(1) D'après le règlement du 22 fructidor, an II, ce cours faisait partie des attributions de Prunelle, alors occupé à organiser la bibliothèque qui devait, grâce à lui, devenir si précieuse.

graphes de profession qu'à montrer aux futurs médecins l'ordre dans lequel devait se succéder leurs études.

Les élèves civils furent à leur tour autorisés à suivre les cours à la nouvelle Ecole de Médecine et à y recevoir leurs grades (décret de 1801, art. 6).

A la mort de Fouquet, Dumas le remplaça dans sa chaire de Clinique interne, à la grande déception de Jean-Baptiste-Timothee Baumes.

Les travaux que Dumas ne cessa de publier lui acquirent rapidement une grande réputation et ses élèves, devenus médecins dans toutes les parties de la France, réclamaient ses avis dans les cas difficiles; ceux de l'Europe qui le connaissaient par ses ouvrages, lui adressaient un grand nombre de malades.

SA VIE PRIVEE

Sa vie privée nous est peu connue; nous savons seulement qu'il se maria en 1795 avec Fanny-Olympe Bonnafous, native de Calvisson et qu'il était veuf deux ans plus tard. Il épousa à cette date (1797) Julie Jalaquière dont il eut trois enfants: Marie-Caroline-Théonie, née le 23 mai 1803, rue Aiguillerie; Charles-Eugène-Félix, né le 17 décembre 1806, rue des Pénitents-Blancs, maison Laclotte; Claudine, née le 17 décembre 1810, dans la maison de l'Ecole de Médecine (1).

(1) Registres de l'Etat civil de la ville de Montpellier.

SES DERNIERES ANNEES

Nul n'est prophète en son pays, dit-on; Dumas n'a jamais joui à Montpellier de la même confiance que partout ailleurs. Il est difficile d'expliquer cette attitude. Nous avons feuilleté en vain *Le Véridique*, qui paraissait alors; on n'y parle jamais de lui. A la date de sa mort, il y eut tout juste une vingtaine de lignes au bas d'une page, par la suite il n'en fut plus question.

Pourtant, il ne cessa d'accumuler les distinctions:

En 1800, il entre à l'Institut.

A la mort de René (1807), il lui succéda en qualité de doyen de la Faculté de Médecine.

En 1809, l'Ecole de Médecine, ayant été incorporée à l'Université nouvellement créée, il fut, de l'avis unanime de ses collègues, élevé à la fonction de recteur de l'Académie de Montpellier (30 novembre 1809).

Le 9 juin 1812, il est nommé conseiller ordinaire de l'Université impériale.

Il recevra enfin l'insigne de la Légion d'honneur.

Tant de distinctions en si peu de temps semblaient vraiment une faveur du sort. On eut dit que Dumas était pressé de tout conquérir; l'avenir le démontra:

« Vers la fin de l'hiver 1813, Dumas terminait le cours d'Anatomie et de Physiologie, et avait déjà annoncé pour les premiers jours de printemps ses leçons de Médecine clinique; il préparait activement de nouveaux ouvrages lorsque, le 28 mars, il fut pris d'un léger frisson; deux jours plus tard, la maladie fut jugée

(1) Prunelle. Eloge funèbre. *Loc. cit.*

Il est à noter que cette date du 3 avril est mentionnée partout; seul son tombeau porte celle du 2 avril.

mortelle et le 3 avril, à 6 heures du matin, il rendait le dernier soupir » (1). Cette fin rapide sema la consternation dans la Faculté qui apprenait pour ainsi dire en même temps sa maladie et sa mort.

C'est ainsi que Charles-Louis Dumas, nanti des plus hautes distinctions que peut procurer la carrière universitaire, quitta, à peine âgé de 48 ans, cette Faculté qu'il avait tant aimée.

TROISIEME PARTIE

CHARLES-LOUIS DUMAS : ŒUVRE MÉDICALE

VUE GENERALE

1765-1813, tel est le bref espace de temps qui a permis à Charles-Louis Dumas, docteur et professeur de l'Université de Médecine de Montpellier de réaliser une œuvre devant laquelle, aujourd'hui encore, un lecteur impartial ne peut qu'être admiratif.

Nous aurons l'occasion de montrer en détail toute son importance et de dire à quel point elle témoigne chez son auteur d'une intuition géniale de tout ce que devait devenir la Médecine.

Imbu des doctrines rigoureusement hippocratiques de la « plus ancienne Université de Médecine du monde », il a eu le mérite d'entrevoir la part qui devait nécessairement revenir aux sciences expérimentales dans l'étude du fonctionnement normal et pathologique de l'homme. Une pareille compréhension ne pouvait se trouver que chez un homme auquel aucune des disciplines de la science médicale n'est restée étrangère. La multiplicité de ses travaux, la diversité de ses enseignements, nous montrent à quel point il sut embrasser dans leur ensemble des connaissances qui, aujourd'hui, sont du domaine peut-être trop rigoureux de la spécialisation.

Nous ne pouvons mieux faire, semble-t-il, pour avoir une idée nette de l'œuvre médicale de C.-L. Dumas, que d'adopter pour cette étude l'ordre sur lequel sont fondées les études médicales actuelles.

C'est en effet vers les sciences dites fondamentales que l'étudiant de nos jours est dirigé tout d'abord; sciences morphologiques, sciences biologiques normales et pathologiques, constituent la base de notre enseignement médical. Les études générales et particulières de la pathologie proprement dite occupent les deux principales années de la scolarité médicale, l'application thérapeutique et le véritablement couronnement de ces études, c'est-à-dire l'éducation du sens clinique, se faisant tout au long des études certes, mais ne prenant tout son sens et sa réelle utilité que lorsque les bases théoriques indispensables permettent aux futurs médecins de suivre l'enseignement au lit du malade.

L'œuvre de C.-L. Dumas forme un tout cohérent, se suffit presque à elle-même pourrait-on dire et porte en somme sur la presque totalité des connaissances nécessaires aux jeunes médecins.

I. — SCIENCES MORPHOLOGIQUES

ANATOMIE

C'est en 1797 que parut son premier ouvrage important intitulé: « Système méthodique de classification des muscles du corps humain », dédié à Fanny-Olympe Bonnafous, son épouse et à Claude Lécuyer, son ami.

Désireux, en écrivant ce livre, de ramener la nomenclature anatomique à quelque chose de simple et de

rationnel, il semble n'avoir pas très bien senti que vouloir instaurer une nouvelle méthode dans une science déjà relativement avancée était peut-être audacieux.

Quoiqu'il en soit, son œuvre mérite une certaine attention et présente un indiscutable intérêt car quelque ardue qu'elle nous paraisse, elle constituait un essai de simplification en substituant aux descriptions trop copieuses, des tableaux synoptiques dans lesquels se trouvent condensés l'essentiel de ce qui est à retenir de la Science anatomique.

Quant à la terminologie elle-même, il s'est attaché à la généraliser en essayant d'adopter les termes communs dans toute la série animale et à la rendre plus rationnelle en supprimant les appellations arbitraires (trou borgne, os innominé, éminence thénar...), les synonymes (vastes, pyramidal...), les mots extra-anatomiques empruntés soit aux être inanimés (rocher, anneau, caisse...), soit aux êtres vivants (aile, écaille, queue de cheval...), soit à la géométrie (carré, angle, rhomboïde, trapèze...), les noms propres (Eustache, Fallope, Botal, Morgagni...), d'ailleurs souvent sans rapport avec ceux qui les ont décrit.

Il la complète en préconisant des terminaisons spéciales : *o*, *en*, *al*, *aire*, pour les plus importantes ; *i* pour les moins importantes.

A titre d'exemple, voici, ci-dessous, un de ses tableaux. Il présente dix colonnes verticales indiquant le nom du muscle, la situation, les premières attaches, leurs points d'insertion sur l'os, le trajet, les dernières attaches, les points où elles s'insèrent, la composition et la figure, les connexions et les usages.

Les muscles sont groupés en parties et les groupes en régions ; chaque tableau correspondant à une région.

TRENTE-QUATRIÈME RÉGION, HUMERO-

Noms	Situation	Premières attaches	Points où elles se fixent	Marche ou direction
I Anc. : Biceps. Nouv. : Scapalo-coraco-radial.	Le long de la face antérieure et un peu interne du bras, sous les tendons et l'aponévrose brachiale (humérale), depuis le sommet du scapulum jusqu'à l'extrémité.	Deux tendons dépendant aux deux divisions du muscle, un, plus interne, plus large et plus court, uni à la partie supérieure du coraco-brachial, l'autre plus long et plus grêle, mince et aplati, se logeant dans la gouttière bicipitale de l'humérus où il diminue de largeur, s'arrondit et s'insinue dans la capsule articulaire.	Au bord externe de l'apophyse coracoïde du scapulum et dans la gouttière bicipitale de l'humérus.	Descend par deux divisions contiguës en haut, confondues en bas, se porte d'arrière en avant, glisse le long de la gouttière bicipitale après avoir immédiatement passé sur la tête de l'humérus, et continue de marcher en un seul corps depuis la partie moyenne de cet os.
II Anc. : Brachial. Nouv. : Huméro-cubital.	A la face antérieure de l'humérus depuis les deux tiers inférieurs de cet os jusqu'à l'extrémité supérieure du cubitus.	Fibres charnues longitudinales, nombreuses, formant une masse échan-crée, mince, étroite d'abord et devenant ensuite plus large et plus épaisse; fibres obliques sur les côtés.	A toute la surface de l'humérus, surtout au devant, depuis l'insertion humérale du deltoïde jusqu'à un pouce au-dessus de l'articulation de l'avant-bras, aux ligaments intermusculaires.	Embrasse l'humérus et passe obliquement de dehors en dedans, sur la capsule articulaire qui unit l'humérus avec les os de l'avant-bras.

CLAVICULAIRE OU ANTÉRIEURE DU BRAS

Dernières attaches	Points où elles s'insèrent	Composition Figure	Connexions	Usages
Tendon allongé arrondi, plutôt sensible à sa face antérieure et à son bord externe, fournissant une large aponévrose qui s'étend sur l'avant-bras, se courtourant sur lui-même avant son insertion.	Sur les côtés de la tubérosité du radius, à l'extrémité supérieure de cet os.	Deux tendons à la partie supérieure, un tendon à l'inférieure, fibres charnues naissant des deux premiers, formant deux masses musculuses, inégalement larges et épaisses, réunies vers le tiers de l'humérus pour former un seul muscle qui rétrécit et devient tendineux en s'approchant de son insertion ; allongé, plus épais, moins large, plus court dans sa portion interne, plus mince, plus large dans l'externe.	Delhoïde, grand pectoral, brachial intercoraco-brachial, rond pronateur, radial interne, cubital interne.	Contribue à la flexion de l'avant-bras sur le bras, et à la rotation du radius sur le cubitus ; peut aussi fléchir dans certaines positions le bras sur l'avant-bras, meut l'omoplate sur le bras et réciproquement.
Tendon fort aplati, long de 2 pouces, plutôt formé à la face antérieure qui est couverte par les téguments, qu'à la postérieure qui répond à l'os.	A un tubercule de l'extrémité supérieure du cubitus, devant son apophyse coronoïde.	Fibres charnues diversement dirigées, plus longues, plus droites au milieu, plus ou moins courtes sur les côtés, formant une masse musculuse qui se termine par un tendon aplati long de 2 pouces, fournissant des fibres aux aponévroses de l'avant-bras ; large, épais, oblong, dans son corps, mince, étroit, échancré à son origine.	Delhoïde, biceps, long supinateur, radial externe.	Fléchit l'avant-bras sur le bras et dans quelques positions le bras sur l'avant-bras.

Celui que nous reproduisons ici est le plus court; il comprend deux descriptions, celle du biceps et celle du brachial. Nous pouvons voir à sa lecture, qu'il n'y a pas grande différence entre ce qu'il nous apprend et ce qu'on enseigne aujourd'hui, mise à part la première colonne dans laquelle sont indiquées l'ancienne appellation du muscle et celle proposée par l'auteur, commençant toujours par le point fixe pour finir par le point mobile. C'est ainsi que pour Dumas, le grand oblique devrait s'appeler : ilio-pubi-costo-abdominal.

La huitième colonne surtout marque un réel progrès sur les ouvrages précédents; il décrit la composition et la figure des muscles avec netteté et laconisme. Dumas semble avoir été très fier de cette colonne; il en fut presque réduit à ses propres recherches sur le cadavre, dit-il; il porta aussi ses efforts sur la description des pièces osseuses d'attache qu'il s'efforça de rendre le plus géométrique possible « à tel point qu'on pourrait en construire de semblables sans jamais avoir vu les pièces qu'elles représentent ».

Deux exemples nous font douter un peu de ses affirmations :

1° L'os frontal: recourbé de bas en haut dans les quatre cinquièmes supérieurs de sa surface, de manière à former des segments de cercle inégaux et croissants, aplati dans son tiers inférieur de manière à donner des lignes presque parallèles;

2° Le sphénoïde: sa figure résulte d'un cube presque parfait à sa partie moyenne, terminé par des angles d'inégales grandeurs dont les deux extrêmes deviendraient opposées au sommet par un demi-cercle de révolution l'un sur l'autre.

Dans la neuvième colonne. il décrit les connexions d'un muscle par rapport aux autres, mais il néglige ce qui nous paraît aujourd'hui une grosse lacune, ses rapports avec les artères, les veines, les nerfs, les organes, etc. Et cela est peut-être une des raisons principales du sort médiocre réservé à ce livre.

Il semble toutefois qu'on puisse louer Dumas d'avoir essayé de faire mieux connaître l'Anatomie, en précisant et schématisant des données alors assez vagues. Ne s'étant d'ailleurs pas proposé d'être un morphologiste, son œuvre n'a eu dans son esprit qu'un but limité et bien précis : son enseignement.

ANATOMIE MICROSCOPIQUE

Dans un domaine voisin et complémentaire du précédent, nous devons indiquer un autre de ses ouvrages importants et qui est peut-être son œuvre la moins connue : « Aperçu physiologique sur la Transformation des Organes du Corps humain » (1).

Il s'agit en fait d'un véritable traité d'Histologie qui garde une étonnante actualité quoique datant déjà de

(1) Il n'existe qu'un seul exemplaire de ce traité à la Bibliothèque municipale de Montpellier. Il a été publié en deux fois dans le *Bulletin de la Société libre des Sciences et Belles Lettres de Montpellier* (n° 24, lu le 23 ventôse, an XIII) et un autre lui faisant suite (lu le 14 frimaire, an XIV).

Aucun dictionnaire biographique n'en parle si ce n'est Dezeimeris qui le cite, sans plus; Prunelle, de son côté, le mentionne dans son *Eloge funèbre*.

Dumas n'avait pas publié ce traité, se réservant pour plus tard, car il devait faire partie d'un livre intitulé *Clinique spéciale des Maladies chroniques*, dans le livre II, section II, chapitre VII.

plus d'un siècle. Il schématise, en quelques phrases laconiques des phénomènes qui contiennent une part de vérité, mais qui, énoncés brutalement, nous semblent quelque peu extraordinaires. C'est ainsi que le cartilage se transforme en os, le muscle en graisse, le tendon en membrane, le poumon en foie, les viscères et muqueuses en matières pulpeuses.

Nous y trouvons un mélange un peu hétérogène d'embryologie, d'histologie proprement dite, de rudiments de biochimie moderne et d'anatomie pathologique.

Les transformations, nous dit-il, se divisent en quatre classes :

- 1° Celles relatives à leur constitution physique;
- 2° Celles relatives à leur constitution chimique;
- 3° Celles relatives à leur structure organique;
- 4° Celles relatives à leurs propriétés et à leurs fonctions vitales.

1° Les transformations relatives à leur constitution physique se font dans les viscères de la poitrine et dans le bas-ventre. La rate devient du volume et de la couleur du foie. Le poumon devient plus grand que les plus grands organes. Le duodénum donne un deuxième estomac; l'œsophage un premier. Les gros vaisseaux donnent un sac musculeux qui donne un nouveau cœur;

2° Pour les transformations relatives à leur constitution chimique, elles seraient dues à des vices de nutrition qui donneraient des transformations par matières déviées (matières albumineuses, matières fibreuses, gélatine, sels terreux calcaires).

a) Matière albumineuse:

Le cerveau après la mort se transforme en matière grasse de nature albumineuse (adipo-cireuse, ajoutet-il). Dans le vivant, les muscles et les viscères donnent de la graisse;

b) Matière fibreuse:

Celle du sang dont les inflammations donne du tissu fibreux; le poumon se transforme en foie (Dumas l'a observé lui-même). Ne parle-t-on pas aujourd'hui d'hépatisation dans la pneumonie?

c) La gélatine:

Grande importance, car elle est toujours associée. Ce serait le résultat d'une dégénérescence (des os et du cartilage par exemple, par ramollissement). La chimie nous l'a aussi montré.

Il cite le cas d'une femme dont tous les os se seraient transformés en matière charnue, molle, fongueuse. N'est-ce pas notre ostéomalacie? Il l'attribue à deux causes: surabondance de gélatine fournie par le sang, perte du support calcaire;

d) Sels terreux:

Ils aboutissent à former de l'os, et ceci à partir de tous les organes: cerveau, cartilage, ligaments, membranes, gros vaisseaux, dure-mère, cœur, pylore, membrane externe du foie et de la rate, tendons, épiderme (corne par départ de la gélatine); aujourd'hui, nous savons bien que le tissu muqueux donne du cartilage qui donne à son tour de l'os; la calcification des gros vaisseaux crée l'athérome aortique et les artères en « tuyau de pipe »; les os wormiens des tendons nous

sont aussi bien connus. Quant aux membranes d'enveloppe et au cœur, on a bien observé des points de calcification;

3° Les transformations relatives à la structure organique suivent deux genres d'altération:

a) Suivant la conformation extérieure. Il s'agit là d'anomalies (os en plus ou en moins; muscles, vaisseaux, nerfs déplacés ou changés, etc.). Ceci s'applique surtout aux membres, dit-il;

b) Suivant la structure interne. Ceci s'applique aux viscères. Il cite plusieurs exemples: « Urétères qui semblent aller dans l'ordre inverse », valvules conniventes dans le côlon, valvules du pylore au sommet du grêle, cholédoque débouchant dans l'estomac, distribution variable des artères, veines et nerfs, etc., etc.;

4° Enfin, transformations relatives à leurs propriétés et à leurs fonctions vitales; six genres sont décrits:

a) La substance médullaire peu différente de la substance fluide est pourtant un solide;

b) Les tissus cellulaire, aréolaire, spongieux, servent partout de communication pour les organes;

c) La disposition fibreuse des muscles;

d) La disposition mixte ou fibro-cellulaire intermédiaire (tendons, aponévrose, périoste, dure-mère, membranes);

e) La disposition granulée ou parenchymateuse. Ceci est plus obscur;

f) Enfin, la disposition cellulo-calcaire ou lamelleuse du cartilage et de l'os (due à deux substances différentes: la substance compacte et la substance spongieuse, avec entre elles une troisième substance réticulaire.

Le traité de Dumas ne s'en tient pas à ce que nous venons d'indiquer; l'Anatomie pathologique occupe un nouveau chapitre. Ces « transformations pathologiques » procèdent de deux mécanismes:

A) Sans apport au départ. Tissu cellulaire condensé qui donne du solide; membrane séreuse qui donne du tissu aréolaire; substance spongieuse qui donne une substance compacte; tendons qui donnent des aponeévroses;

B) Avec apport au départ. Cela est plus vague quelquefois, le poumon devient peu différent du foie, le cerveau durcit ou devient fluide, les os donnent du cartilage, etc. Enfin, dans les tissus complexes, il y a apport musculaire aux tissus fibreux (péritoine, péricarde); la vessie devient musculeuse et inversement (hydropisie).

Dumas parle enfin d'anomalies anatomiques où les organes peuvent arriver à remplir des fonctions étrangères. Exemple: transport de l'ouïe et de la vue au niveau de l'estomac (Dumas qui ne l'a pas observé en doute fort, avec raison semble-t-il!); exemple: canal d'urètre et du vagin faisant office d'intestin et de rectum; exemple: urines portées hors des voies naturelles (glandes salivaires, mammelles, sueur, poumons), etc., etc...

Les données précédentes, un peu longues peut-être, sur ce traité d'Histologie, sont justifiées par la difficulté qu'il y a à se procurer cet intéressant ouvrage. Nous avons ainsi pu nous rendre compte de l'érudition et de l'esprit original dont il témoigne de la part de son auteur. Celui-ci ne craint pas d'échafauder des hypothèses dont quelques-unes ont reçu des recherches

expérimentales modernes, une éclatante confirmation. Son style nous surprend parfois, mais si nous regardons d'un peu haut cet ouvrage qui, à cette époque, parut vraisemblablement audacieux, nous y notons le soin louable de ne pas se contenter de descriptions, de constatations pures et simples, mais de rechercher à tout phénomène une explication physiologique.

Physiologiste en effet, Dumas l'était plus encore que morphologiste; il ne pouvait qu'être séduit par le côté mystérieux mais si profondément attachant d'une science de nos jours encore dans l'enfance; à chaque ligne de ses descriptions, il se laisse malgré lui entraîner par son désir de relier les faits aux causes, et cette étonnante et prodigieuse curiosité méritait d'être signalée.

II. — SCIENCES BIOLOGIQUES

PHYSIOLOGIE

Il serait donc invraisemblable que de telles tendances ne l'aient pas amené à s'occuper à proprement parler de Physiologie. Effectivement, le traité de Physiologie intitulé « Principes de Physiologie ou Introduction à la Science expérimentale, philosophique et médicale de l'Homme vivant » est une de ses œuvres capitales. Son édition, commencée en 1800 comportait plusieurs volumes et ne fut achevée qu'en 1803. Une deuxième édition plus condensée suivit aussitôt.

Cet ouvrage est divisé en cinq parties.

La première, sorte d'introduction générale à l'étude de la Physiologie, reflète la méthode scientifique adoptée

par Dumas au cours de sa vie. Inspirée à la fois du vitalisme de Barthez et des données scientifiques de l'époque, c'est-à-dire résultant des connaissances du philosophe, du physiologiste et du médecin, elle permet d'arriver à l'étude de nos fonctions à l'état normal et à l'état pathologique, fonction qu'il désigne sous le nom de propriétés vitales, divisées en forces sensitives et motrices (admisses par les vitalistes), d'assimilation (sujet de querelles avec Barthez) et de résistance vitale (qui ne lui fut pas contestée) [1].

La seconde partie traite des phénomènes relatifs à la conservation des matériaux et des principes qui constituent le corps humain : fonctions de composition.

— Première section : Action des organes sur les substances alimentaires pour les préparer et les convertir en fluide nutritif ;

— Deuxième section : Action des organes sur le fluide nutritif pour renouveler le sang et les humeurs.

La troisième partie porte sur les phénomènes relatifs à la conservation de l'état liquide et de l'état solide, soit dans les humeurs, soit dans les organes qui forment le corps humain : fonctions d'agrégation.

(1) Dumas entendait par force de résistance vitale, la puissance de nos muscles à supporter pendant la vie des poids qui les rompent sans peine après la mort, et maintient dans un état d'intégrité parfaite des corps vivants au milieu même de toutes les causes extérieures qui tendent sans cesse à les détruire.

Plus tard, dans sa deuxième édition, Dumas ne formulera plus que trois forces régissant l'économie animale : la réaction vitale (qui comprenait les deux premières), l'assimilation vitale et la résistance vitale.

— Première section: Action mutuelle des liqueurs et des organes pour les disposer à conserver la forme de fluide et de solide;

— Deuxième section: Action de l'air et de la chaleur sur les fluides et sur les organes pour les maintenir dans un état convenable de cohésion et de liquidité.

La quatrième partie traite des phénomènes relatifs à la conservation de l'homme tout entier et du commerce perpétuel qu'il entretient avec tous les objets de l'univers: fonctions de relation générale.

— Première section: Action des objets extérieurs sur l'homme pour l'instruire de leur présence et de leurs qualités;

— Deuxième section: Action de l'homme sur les objets extérieurs pour tirer partie de leurs qualités et de leur influence.

Enfin, dans la cinquième partie, nous voyons exposer les phénomènes relatifs à la conservation de l'espèce et du commerce particulier qui existe entre l'homme et ses semblables: fonctions de relation spéciale.

— Première section: Action physique des sexes l'un à l'égard de l'autre pour créer de nouveaux individus et prévenir la fin de l'espèce;

Deuxième section: Action morale de l'homme sur les autres individus de son espèce pour leur transmettre ses affections et maintenir les bases du commerce social.

Sous des noms différents, nous retrouvons le programme de nos cours actuels de Physiologie. Un de nos physiologistes modernes: Emmanuel Hédon, affirme: « Le plan et la forme en font presque un livre classique ».

II ^e Partie ...	{ Nutrition Digestion Elimination Assimilation	{ Fonctions de composition
III ^e Partie ...	{ Cœur et circulation Respiration Chaleur animale	{ Fonctions d'agrégation
IV ^e Partie ...	{ Système nerveux Etude du muscle	{ Fonctions de relation générale
V ^e Partie ...	{ Embryologie Vie génitale Reproduction	{ Fonctions de relation spéciale

Il manque bien quelques chapitres, comme celui des sécrétions internes. Mais il faut tenir compte que neuf années à peine, en 1803, nous séparaient de la mort de Lavoisier, le fondateur de la Chimie moderne. Et sans la chimie, cette étude des sécrétions internes serait encore à faire. D'ailleurs, il étudia plusieurs de ces glandes au cours de ses développements; c'est ainsi que les capsules surrénales sont étudiées avec le rein à la fin de la deuxième partie.

Mentionnons, dans un autre domaine, la fin de son livre où il parle de l'action morale que doit avoir l'homme sur les autres hommes. Nous ne retrouvons plus de nos jours de telles préoccupations dans les livres de Physiologie (1).

(1) Une seule figure illustre cet ouvrage; elle représente le squelette d'un homme qui n'avait pas de fémur et qui malgré cela, pouvait se déplacer par des sauts considérables. A ce propos, Dumas entama une polémique violente avec Barthez, à la suite de laquelle ce dernier lui garda une haine implacable.

En résumé, il faut reconnaître les mérites nombreux de ce livre; et si la science physiologique a depuis accompli de grands pas au point de nous faire oublier les « Principes de Physiologie » de Dumas, nous devons dire que les découvertes qui suivirent, dans le domaine de la Médecine expérimentale surtout, ne furent que la suite d'une chaîne dont celui-ci avait forgé l'un des premiers maillons.

Ce livre eut, à cette époque, un succès remarquable, ce qui s'explique par sa valeur indiscutable quoiqu'on ne le connaisse pratiquement plus à l'heure actuelle (nous avons tant progressé depuis), et par les réels besoins auxquels ils répondaient. En effet, la Physiologie, déjà mise en mouvement depuis un certain temps, avait besoin d'un homme qui fixât sur le papier le résultat de toutes les expériences déjà acquises et permit ainsi, tout en vulgarisant les faits connus, de faire le point et de permettre de repartir. N'oublions pas qu'à cette époque, les élèves se transmettaient d'une année à l'autre les cahiers que les plus instruits avaient rédigés et qui servaient de livre. Dumas était si peu jaloux des siens, nous dit Prunelle, qu'il les communiquait sans réserve. C'est la raison pour laquelle, il comprit toute l'utilité de ce traité.

Cette Physiologie, comme tout ce qui se faisait à cette époque, contient à côté de ce qui est purement expérimental, des interprétations philosophiques qui, pour nous, sont assez difficiles à suivre et alourdissent un sujet qui, par ailleurs, nous offre une lecture intéressante.

Ce livre, pourtant, semble contenir une erreur de méthode: tout entier fondé sur la physiologie ou connaissance déjà alors approfondie des grandes fonctions

vitales, la morphologie, base fondamentale de la Médecine moderne, est pour l'auteur la conséquence du fonctionnement.

Toutefois, ne soyons pas étonné si Renaudin, dans son *Dictionnaire des Sciences médicales* (1) qualifie les « Principes de Physiologie » de Dumas de « monument élevé à la Science ». L'estime dont il jouit auprès de ses contemporains fut énorme, avons-nous dit, et c'est là qu'il faut chercher l'explication de sa nomination à la nouvelle chaire de Clinique de Perfectionnement dont on ordonna l'établissement à Montpellier ainsi qu'à Paris ; ceci au grand désespoir de J.-B.-Timothée Baumes qui le lui reprocha encore bien après sa mort.

Quoi qu'il en soit, notons que Dumas sut voir que la Physiologie est « liée par des rapports intimes à l'Expérience qui en est le fondement, à la Philosophie qui guide sa marche, à la Médecine dont elle assure le succès » (2).

Et là où Barthez se contenta de dire au sujet de la théorie de Lavoisier sur la respiration : « J'ai vu naître cette théorie », Dumas, plus clairvoyant, la défendit avec ardeur.

(1) T. I, p. 131.

(2) *Exposé des travaux de l'Ecole de Médecine*, de l'an IX, par Victor Broussonet, p. 14.

Par ailleurs, dans l'exposé des travaux de l'Ecole de Médecine pendant l'an X, Dumas écrit : « D'où vient cette différence entre la physiologie actuelle et celle du temps passé ? C'est que maintenant l'esprit travaille sur la matière, il contemple la nature des choses, il avance lentement il est vrai, mais ses progrès sont sûrs parce qu'il est appuyé sur l'expérience... »

Il est intéressant de noter que le fondateur de la médecine expérimentale, Claude Bernard, ne devait naître que l'année même de la mort de Dumas, en 1813.

En terminant, nous citerons la conclusion d'Emmanuel Hédon au sujet de cette œuvre (1) : « ...Au reste, ce n'est pas par la doctrine que Dumas est supérieur à Barthez en Physiologie, c'est parce qu'il a compris le parti que la Physiologie allait tirer du progrès de la Physique et de la Chimie. Et c'est, à mon avis, le principal. »

ŒUVRES SECONDAIRES

Nous venons ainsi de voir que la Physiologie avait été, au fond, une des préoccupations fondamentales de C.-L. Dumas et représentait son œuvre capitale; d'ailleurs, nous retrouvons le biologiste tout le long de son œuvre et, logiquement, il a su échafauder sa conception de la Médecine sur l'étude des Sciences biologiques.

Nous devons, pour être complet, signaler deux œuvres d'importance très secondaires en elles-mêmes, mais qui montrent que leur auteur ne craignait pas de s'attaquer à des questions fondamentales et vagues dans la connaissance qu'on en avait alors, telles que la faim et la soif, et la chaleur animale. De pareils sujets nous semblent ne pouvoir être envisagés sans l'apport de la Physique et de la Chimie. Dumas l'avait compris et, avec les moyens à sa disposition, il n'a pas hésité à s'attaquer à ces sciences dans une thèse qu'il fit en 1788 pour le sieur J.-J. Audirac à Paris sur « La Chaleur animale » (2) dans laquelle, comme nous l'avons dit, il argu-

(1) Extrait de la *Leçon inaugurale d'Emmanuel Hédon*, manuscrit obligeamment prêté par M. le professeur Louis Hédon.

(2) *Utrum ex recentioris chemiae detectis verissimilior queat caloris animalis origo.*

mente ses études par des preuves chimiques nombreuses et des comparaisons entre les fonctionnements des différents organes chez les animaux.

Parmi ses publications, plus spécialement médico-scientifiques, nous ne pouvons passer sous silence celle qu'il fit dans le *Journal de Médecine* (1) sur « La Faim et la Soif »; il essaie d'y donner des explications sur ces deux besoins physiologiques. « La cause de la faim, dit-il, réside dans l'action absorbante des vaisseaux lymphatiques qui, après avoir épuisé les sucres nutritifs, s'exerce sur la substance même des organes, et communique ainsi au système nerveux une excitation qui entraîne la sensation pénible à laquelle répond le besoin de nourriture solide ». Dumas explique la soif par « l'action dominante du système vasculaire qui, chargé de calorique et de sang, produit une espèce d'irritation inflammatoire dont l'influence sur le système nerveux amène cette autre sensation incommode à laquelle se rapporte le besoin de nourriture liquide ».

Ceci est le résultat de ses nombreuses expériences sur les animaux vivants auxquels il faisait absorber toutes sortes de produits. Il vit que l'opium, les mercureux, les liqueurs spiritueuses, les substances aromatiques calment la faim mais augmentent la soif, elle-même apaisée par le « nitre » et les petites saignées.

Il termine enfin par une étude sur la « Sécrétion des Urines ». De cette note, nous retiendrons surtout la différenciation qu'il fait entre l'origine de la faim

(1) *Journal général de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie, ou Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*, publié par Sédillot, n° 16.

Sur ce sujet, voir également son *Traité de Physiologie*.

(vaisseaux lymphatiques) et celle de la soif (vaisseaux sanguins). Il est le premier à avoir énoncé cette idée qui, à cette époque, fut une véritable révélation.

III. — PATHOLOGIE GENERALE

MALADIES CHRONIQUES

Le médecin, qu'était C.-L. Dumas ne pouvait se contenter de porter son attention sur des notions purement scientifiques. Il se devait à lui-même et il devait à sa formation montpelliéraine d'essayer de tirer des données théoriques, des connaissances pratiques. Les circonstances, d'ailleurs, devaient lui fournir l'occasion d'aborder, avec une base solide, l'étude de la Pathologie générale et spéciale du corps humain.

En effet, Anatomie et Physiologie étaient ses attributions lors de la fondation de l'Ecole de Santé; mais à la mort de Fouquet, la chaire de Clinique interne de Perfectionnement lui échut en supplément de sa tâche (1).

Il semble que cet enseignement ait été envisagé par lui surtout sous l'angle de ce que nous appelons aujourd'hui la Pathologie générale; il l'orienta vers l'étude de la « maladie en soi » et plus particulièrement des maladies chroniques, les seules susceptibles d'obéir à des règles, les affections aiguës, de par leur caractère même, échappant à toute étude systématique.

(1) En réalité, la chaire de Clinique de Fouquet n'échut pas à Dumas; aussi Chaptal créa-t-il pour lui une chaire de Clinique interne de perfectionnement. Une autre le fut également à Paris à la même époque.

Aussitôt en possession de ce nouveau poste, il se mit à écrire un ouvrage qui permet de suivre avec profit son enseignement médical. Et ce fut en 1812, la « Doctrine générale des Maladies chroniques pour servir à la connaissance théorique et pratique de ces maladies » (1).

Ce livre, d'un volume plutôt copieux, eut, comme ses prédécesseurs, un gros succès. Mais il fut moins éphémère et les livres qui lui succédèrent, quoique fondés sur les découvertes qui devaient s'accumuler au cours de ce siècle, gardèrent toujours la « Doctrine générale des Maladies chroniques » pour base.

Elle débute par un long discours préliminaire de 56 pages, sur la manière d'observer et d'étudier les maladies chroniques, discours qui n'est autre qu'une esquisse historique des progrès de la Médecine dans la connaissance de ces maladies depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Six règles sont à observer :

1° Considérer chaque maladie comme formant un sujet d'observation isolé et voir dans son état présent l'exemple d'une affection individuelle plutôt que celui d'une espèce de maladie ;

2° Ne pas s'attacher à quelques phénomènes isolés, mais saisir l'ensemble et la collection de tous les phénomènes qui en dépendent ;

3° Afin de comprendre exactement tous les phénomènes et de former par leur ensemble des signes certains

(1) Une autre édition parut après la mort de Dumas, sur l'initiative de Félix Bérard qui y ajouta un complément fort intéressant.

auxquels on puisse reconnaître les caractères essentiels de chaque maladie, les recueillir tous l'un après l'autre, à mesure qu'ils se présentent ;

4° Lorsque, par une sévère analyse, on a connu les phénomènes et déduit tous les caractères d'une affection chronique, les comparer et déterminer leurs rapports ;

5° La méthode d'exclusion, d'après Bacon ;

6° Enfin, l'analogie, en se tenant en garde contre les erreurs grossières auxquelles elle peut conduire.

Il s'agit, en somme, d'une introduction générale à l'étude des maladies chroniques, étude qui est ensuite abordée et qui est divisée en quatre parties :

1° Les phénomènes essentiels des maladies chroniques ;

2° La formation des maladies chroniques ;

3° Les circonstances générales qui concourent à produire et à modifier les maladies chroniques ;

4° Le traitement des maladies chroniques.

Avec le langage médical moderne, nous devons considérer que ces divisions correspondent aux chapitres suivants :

1° Définitions et caractères généraux des maladies chroniques ;

2° Etiologie, pathogénie, classification ;

3° Influence du terrain sur l'évolution des maladies ;

4° Essai de thérapeutique générale et spéciale.

1° Dans la première partie, un rapide historique précède l'exposition d'une d'entre les maladies chroniques, avec son évolution et sa terminaison par des « évacuations salutaires », des abcès ou d'autres affec-

tions. Ce chapitre aborde ensuite l'étude des rapports respectifs des maladies chroniques et aiguës, ainsi que des maladies chroniques entre elles.

2° La formation des maladies chroniques comprend d'abord une analyse des affections essentielles (nous dirions aujourd'hui des facteurs étiologiques) qui sont à l'origine de ces maladies. L'auteur trouve dans leur diversité l'explication du caractère particulier propre à chacune d'entre elles. La pathogénie, c'est-à-dire l'essai d'explication scientifique des symptômes, est nécessairement réduite et l'auteur termine par la classification et l'étude des localisations principales des maladies chroniques.

3° Mais les maladies chroniques, comme les autres, varient avec chaque malade et Dumas en vient à étudier ce qu'on appelle, depuis cette époque, le terrain, les causes qui sont susceptibles de le modifier (constitution, tempérament, âge, sexe, affections morales, conditions de vie, climat...) et pour l'auteur, toutes ces causes sont intimément mêlées au système vasculaire sanguin, nous dirions aujourd'hui à la constitution humorale individuelle.

4° Enfin, est envisagé un essai de classification des méthodes curatives; leurs indications respectives sont la conséquence des circonstances générales et particulières au milieu desquelles le malade peut être placé, étant entendu que dans leur ensemble, les maladies chroniques sont justiciables de procédés thérapeutiques communs; en somme, thérapeutique générale et spéciale.

Une idée intéressante se dégage d'un ensemble de données empiriques, c'est celle de thérapeutique étiolo-

gique unie au traitement symptomatique et considérée par l'auteur comme au moins aussi efficace et importante.

ŒUVRES SECONDAIRES

Quoiqu'on puisse penser actuellement d'une œuvre qui paraît aujourd'hui désuète, il est juste, pour la juger équitablement de la situer dans le temps où elle fut écrite, et si l'abondance des détails voulue par Dumas nous effraie un peu, il faut songer que les cadres dans lesquels nous savons faire entrer aujourd'hui une grande partie des données empiriquement acquises n'existaient pas; et il faut tout de même savoir gré à l'auteur d'avoir essayé d'énoncer quelques lois générales à partir de notions qui semblaient alors se juxtaposer en une mosaïque de jour en jour plus hétérogène, mais nullement enchaînée dans un système cohérent et logique. Au surplus, si la manière de voir adoptée par l'auteur a paru audacieuse, il ne faut pas oublier qu'il ne craignait pas d'aborder avec originalité les sujets les plus dangereux. Son caractère s'accommodait mal des notions acquises et systématiquement adoptées; et si son traité des maladies chroniques a été une révolution, longtemps avant sa publication, en 1785, il avait édité, en guise de complément à sa thèse, un « Essai sur la Vie, ou Analyse raisonnée des Facultés vitales ».

Cet exposé, difficile à lire, parce que rempli d'idées philosophiques et médico-scientifiques plus ou moins confuses, permet de voir quelle fut, dès son origine, sa tendance, et de comprendre pourquoi il a été poussé à écrire son volumineux traité sur les maladies chroniques.

D'ailleurs, et nous aurons l'occasion d'y revenir plus longuement, du début à la fin de sa carrière, il fut dominé par l'impérieux besoin de rattacher les effets aux causes et, de façon plus précise, les phénomènes qu'on expliquait alors par les lois mécaniques aux lois des propriétés vitales.

« La nature, disait-il, en imprimant à ses productions les traits d'une inépuisable variété, les a formées sur les mêmes plans, les a toutes réunies par la faculté de vivre, et notre ignorance sur les facilités vitales vient de ce qu'on s'est attaché à les étudier dans leur ensemble le plus compliqué, tandis qu'il fallait les décomposer en examinant ce qu'elles sont dans les êtres inférieurs et ce qu'elles deviennent à travers leur développement successif chez les êtres d'un ordre plus élevé. » (1).

Il suivit donc cette marche et démontra qu'il existait une force supérieure à toutes les puissances physiques et mécaniques, et que c'est elle qui « préside à la formation ou structure si régulière et si constante des corps organisés depuis ceux qui n'offrent que les premiers rudiments de la vie, jusqu'à ceux qui en réunissent les attributs les plus parfaits » (1).

Cette thèse, rappelons-le, lui valut les encouragements les plus flatteurs.

Deux ans après, paraissait, en 1787, son « Mémoire sur la nature de la Fièvre et des Maladies chroniques, et sur la façon de déterminer dans quelles espèces et dans quels temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, et avec quelles précautions on

(1) Parat. *Eloge funèbre de Dumas*, p. 3, 4, 5, lu dans la séance publique de la Société de Médecine de Lyon, le 18 juin 1818. — Paris, Huzar, décembre 1828.

doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement » (1). Là aussi, trop grand développement, d'où confusions et longueurs.

Cette question des fièvres, témoins de la lutte de l'organisme contre une cause perturbatrice, le passionnait d'ailleurs à un point tel que la même année, il concourrut sur le sujet suivant proposé par l'Académie de Dijon : « Les fièvres catarrhales deviennent aujourd'hui plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été ; les fièvres bilieuses sont moins communes ; les fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares. Déterminer les raisons qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats et dans nos tempéraments. » (2).

Au surplus, il profita, en 1791, de la réédition de feu Grimaud sur les fièvres pour écrire une importante préface et effectuer quelques corrections imposées par des modifications survenues depuis la mort de son protecteur.

Cette préface ne saurait passer inaperçu parce que nous y trouvons toujours le souci de l'auteur de s'élever du particulier au général et de simplifier l'étude des fièvres en ramenant à deux principales les causes qui les déterminent. Cause déterminante et cause occasionnelle de Dumas ne sont, au fond, pas autre chose que facteur étiologique (élément infectieux) et cause prédisposante (terrain). Il est extrêmement intéressant de

(1) Cet écrit, inspiré par Grimaud, fut examiné par Fouquet et Broussonet qui le jugèrent bon à être transmis à la Société royale, laquelle lui fit partager le prix proposé.

(2) Nous n'avons pu avoir sous les yeux ce mémoire manuscrit conservé aux Archives de l'Académie de Dijon. Sans doute n'a-t-il pas grande importance, puisqu'il ne fut pas édité et n'eut pas de prix. (Personne ne l'eut d'ailleurs, ni cette année-là, ni par la suite.)

souligner que les deux moyens d'action prêtés à la cause occasionnelle, c'est-à-dire permettre la production du facteur étiologique et laisser celui-ci causer ses effets morbides, sont rigoureusement ce que les idées les plus modernes reconnaissent à la notion montpelliéraine de terrain. Si, en effet, un microbe n'est introduit dans l'organisme qu'à l'occasion d'une perturbation quelconque, nous savons qu'il ne peut produire les troubles qui sont son cortège habituel que s'il trouve dans cet organisme les conditions de milieu favorables à son développement.

La lecture de cette préface est facile et fort intéressante. Dumas y fait preuve d'érudition en citant les Anciens et les auteurs anglais, sans que cela devienne fastidieux et lourd. Il expose franchement ses idées à une place et celles de Grimaud à une autre, et pour la première fois, chronologiquement parlant, il parle Médecine sans y mêler de la Philosophie.

Le biologiste qu'il était avait donc sù s'attaquer aux problèmes les plus ardues de la Pathologie générale sans cesser de passer ses hypothèses au crible de l'expérience. Philosophe, il n'oublia pas que la Chimie venait de naître, et il semble avoir deviné le rôle qui était réservé à cette science. Penseur, il connaissait toute la valeur des faits et ce souci constant de ne pas négliger les réalités, même pour les hypothèses les plus séduisantes, mais d'échafauder celles-ci à partir de celles-là nous le présentent comme un disciple fidèle de la méthode expérimentale. Nous ne saurions mieux légitimer cette affirmation qu'en rappelant cette expérience qu'il fit sur la « respiration chez les animaux, l'influence sur les poumons des gaz oxygènes et acide carbonique », enfin et surtout sur le rôle du pneumogastrique dans la sécrétion gastrique.

IV. — ETUDES CLINIQUES

CLINIQUE DES MALADIES CHRONIQUES

Le physiologiste doublé d'un théoricien de la Science médicale ne pouvait cependant oublier que le médecin est avant tout celui qui soigne, sinon qui guérit; nous ne saurions donc être surpris que Dumas ait accordé à l'élément clinique de son enseignement une part considérable. Le clinicien universitaire s'est d'ailleurs accompagné du praticien et sans qu'on puisse bien en connaître les raisons, peut-être une importance trop grande accordée à son rôle de professeur, il ne semble pas avoir obtenu auprès du public montpelliérain le succès répondant à son mérite.

Aussi bien, c'est surtout à l'Hôpital Saint-Eloi (1) que Dumas fit bénéficier ses contemporains de son sens clinique averti et pourrait-on dire scientifique, puisque chez lui le médecin-philosophe s'alliait harmonieusement au biologiste scientifique.

Comme nous l'avons vu, c'est en 1812 qu'il fut nommé professeur de Clinique interne; et, dès sa nomination, il se préoccupa, selon l'habitude qu'il avait prise de fournir aux étudiants qui ne pouvaient suivre ses leçons, des éléments de travail. Il écrivit donc dans ce but un ouvrage intitulé « Clinique spéciale des Maladies chroniques », dans lequel il exposait les observations principales qui avaient servi de base à la « Doctrine générale des Maladies chroniques » et qui, comme le dit Prunelle,

(1) Siègè actuel du Palais universitaire, le nouvel hôpital Saint-Eloi ne datant que de 1890.

« en seraient présentées comme les applications » (1). Malheureusement, la mort le surprit lorsqu'il était en train de le rédiger et il ne pût en être publié qu'une partie; nous en avons déjà parlé, il s'agit en effet du traité sur la « Transformation des organes » qui devait s'intégrer dans sa « Clinique spéciale des Maladies chroniques », mais qu'il nous a semblé logique de rattacher à l'étude des Sciences fondamentales.

Quant aux autres parties, elles ne nous sont parvenues que fragmentairement; il semble que l'auteur se soit proposé de classer, non seulement ses propres observations, mais encore celles rapportées par d'autres. C'est ainsi qu'il distingue, d'une part, les faits extraordinaires qui, dérogeant aux lois générales de la nature, ont une partie du merveilleux des fables et ne méritent guère plus de confiance, d'autre part, les observations dans lesquelles on se contente d'exposer les phénomènes les plus remarquables et d'où l'on exclut tous les détails qui ne sont pas directement indispensables. En somme, il s'agit de séparer les observations de troubles correspondant à des lésions ou affections plus ou moins connues dans leur mécanisme, de celles pour lesquelles les mots les plus vagues et les plus romanesques cachent une ignorance fondamentale.

Dumas doit donc être loué pour avoir opposé à l'imagination, le « connu » scientifiquement établi. D'ailleurs cet essai de clinique générale qui serait de nos jours incorporé dans la pathologie générale, ne présente guère qu'un intérêt historique, et c'est à ce point de vue que nous avons pensé qu'il serait intéressant de reproduire

(1) Eloge funèbre, note 7, *loc. cit.*

une des consultations de Dumas consignées par lui sur des cahiers et réunies après sa mort par un de ses amis de Lyon, le docteur Rouzet (1).

Ce livre, précédé d'une courte notice de l'éditeur, comprend soixante consultations et dix-sept observations d'une lecture et d'un style très agréable. Dumas y combat la thérapeutique trop uniforme pour des maladies de même nature, et il démontre les résultats heureux autant que rapides d'une médication qui combat les affections élémentaires dont résultent ces maladies, suivant ainsi fidèlement les traditions cliniques montpelliéraines. De là il déduit que des maladies très différentes en apparence pourront être traitées avec succès par une médication identique, s'il apparaît que les causes élémentaires sont les mêmes.

La consultation suivante a été choisie parce qu'elle est relativement courte et que Dumas y a mentionné le résultat de son traitement.

CONSULTATION XVIII

Etat nerveux de l'estomac et des viscères de l'abdomen.

« Plus on examine l'ordre et la succession des symptômes que Madame la consultante éprouve, plus on a lieu de se convaincre qu'ils dépendent d'une irritation nerveuse fixée sur l'estomac et les viscères abdominaux. Cette cause explique l'état habituel de malaise, la difficulté des digestions, la formation des vents, la qualité des rapports, la rareté

(1) Ce texte dont nous n'avons trouvé qu'un unique exemplaire à la Bibliothèque municipale de Lyon n'est mentionné nulle part. C'est une des raisons pour lesquelles il nous a semblé bon de reproduire intégralement une de ses Consultations.

des selles, la perte de l'embonpoint, et autres accidents qui rendent la situation de Madame pénible et douloureuse.

Si l'on se rappelle que la maladie actuelle est venue à la suite d'une fièvre intermittente prolongée, si l'on fait attention que Madame avait éprouvé des dérangements dans les fonctions du bas ventre et dans celles de la matrice, même avant la fièvre intermittente dont il s'agit, si l'on observe que depuis lors les viscères du bas ventre n'ont cessé d'être plus ou moins irrités, on aura quelques raisons de soupçonner un commencement d'obstruction dans quelques-uns des viscères du bas ventre, et très vraisemblablement dans les glandes du mésentère. Mais comme cette affection nous paraît liée à l'état d'irritation et de faiblesse de tout le système abdominal et de l'estomac en particulier, comme elle existe avec une mobilité excessive du système nerveux, nous devons nous occuper surtout dans le traitement, de l'irritation nerveuse de l'estomac associé à la faiblesse des viscères abdominaux et à la mobilité des nerfs.

1. La malade emploiera pour boisson l'Eau de Poulet, l'Eau de Laitue ou le Petit Lait, dont elle boira chaque matin 2 verres; elle coupera cette boisson avec un verre d'infusion de feuilles d'oranger, de fleurs de camomille romaine et de fleurs de tilleul. Dans le premier verre, Madame fera dissoudre 2 gros de Magnésie Blanche, qu'elle continuera de prendre à cette dose pendant huit à dix jours, pourvu toutefois qu'il ne survienne ni diarrhée, ni vomissements, ni dégoût.

Après avoir usé pendant dix jours de ces remèdes, Madame remplacera la Magnésie par vingt grains de Terre Foliee de Tartre, qu'elle prendra dans un verre de Petit Lait.

Par dessus cette boisson elle prendra pendant 15 jours consécutifs, un des bols suivants:

« Castoreum	trente grains
Camphre	quinze grains
Opium	huit grains
Conserve de roses	suffis. quant.

Faites masse et divisez en 15 bols. »

2. Dans le même temps Madame usera pendant quelque jour de la poudre d'Ipécacuamba à la dose d'un demi grain ou d'un grain dans la première cuillerée de soupe.

Si ce traitement ne suffisait pas pour rétablir les digestions, Madame prendrait avant et après chacun de ses repas une cuillerée de la potion suivante :

« Liqueur minérale anodine d'Hoffmann ..	trente gouttes
Teinture de Castor	trente gouttes
Eaux de fleurs d'orange, de menthe et de	
mélisse simple	une once

3. Les lavements que Madame a déjà commencés seront donnés chaque jour de la même manière (méthode de Koemph). Le second lavement donné à moitié dose, sera composé avec une décoction de pariétaire, de fleurs de camomille et de demi once de fleurs de valériane.

4. Le soir en se couchant, Madame prendra deux pillules d'Anderson, auxquelles on pourra substituer avec avantage des pillules faites avec l'aloés succotrin, le sel de tartre, la limaille de fer et l'extrait de gentiane.

5. Lorsque la saison sera devenue plus tempérée, ma malade passera aux bains domestiques, qu'elle fera précéder de quelques bains de sièges et qui, pris à une température de 25 à 28 degrés, seront, quant à leur nombre et à leur durée, proportionnés aux forces de Madame. En sortant du bain, elle se fera pratiquer des frictions sèches sur tout le corps.

6. Lorsque ces remèdes auront été suivi pendant l'espace d'un mois on les suspendra pour leur substituer des moyens décidément toniques; alors, au lieu des boissons du matin, Madame prendra quelques cuillerées de la teinture suivante :

« Racine d'Ipécacuamba	demi gros
Ecorce de Quinquina	deux gros
Racine de Valériane	deux gros

Faites bouillir dans trois verres d'eau jusqu'à réduction de deux verres. »

7. Madame, aux époques qui correspondent à celles de ses règles, lorsqu'elles venaient régulièrement, alternera la potion précédente avec une mixture dans laquelle on fera entrer un gros de Teinture de Mars Apéritive, demi gros de Safran Oriental et huit onces d'eau d'Armoise.

8. Si l'affection de l'estomac résiste à ces divers moyens, on essaiera de tenir quelque temps appliqué sur la région épigastrique depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au nombril, un emplâtre en écusson, composé de Camphre, vingt grains d'Opium cru et suffisante quantité de Baume du Pérou.

9. Quant au régime, Madame en consultant l'expérience qu'elle doit avoir acquise, choisira sa nourriture parmi les substances qui, sous un petit volume, fournissent une grande quantité de principes nutritifs. On peut lui recommander la gelée de corne de cerf, à titre d'analeptique et d'aliment.

Délibéré, etc... »

D'après une note de Dumas, le traitement conseillé a eu le plus grand succès.

PUBLICATIONS SECONDAIRES

L'importance de l'œuvre dont nous venons de parler ne doit pas nous faire passer sous silence un certain nombre de publications de moindre importance qu'il fit dans les journaux médicaux de l'époque. Citons en particulier une « Imperforation de l'anus chez un nouveau-né » (1).

Il fit encore, en 1792, conjointement avec Petit-d'Arson, une traduction du traité anglais de Thomas

(1) *Recueil de la Société médicale de Paris*, n° 13 (1791-92).

Reid sur la « Phtisie pulmonaire » (1) qui marque une nouvelle orientation de Dumas qui, après avoir passé plusieurs années sur les fièvres, s'occupera pendant longtemps des phtisies pulmonaires.

Enfin, se rapportant à sa vie aux Armées, nous trouvons un certain nombre de communications. Son passage à l'Hôtel-Dieu de Lyon lui permit d'étudier les grandes plaies dont il eut à s'occuper pendant le siège que subit la ville, les fièvres qui les compliquent et la thérapeutique par le quinquina proposées par lui pour prévenir le retour des accès (2).

Plus tard, à l'occasion de son passage dans l'Armée des Alpes, il eut l'occasion de rédiger un rapport intitulé : « Aperçu sur les maladies qui ont régné dans l'Armée », sur lequel, fait assez curieux, Dumas qui devait se sentir une vocation de professeur examine surtout les avantages que peut retirer la Médecine des descriptions des maladies qui se sont rencontrées aux Armées. Ce nouveau terrain d'étude ne devait d'ailleurs pas lui déplaire puisqu'il s'agissait de fièvres : « Fièvre rémittente gastrique », « fièvres intermittentes », « fièvre ardente nerveuse », « fièvre hémétritée » (3), toutes traitées par le quinquina et qui furent bien étudiées par Dumas qui ne négligea pas cependant non plus les

(1) L'ouvrage de Reid était bien connu en Europe, car il préconisait le traitement par l'émétique, alors que Paris n'employait que la méthode « antiphlogistique ». Dumas approuve Reid mais atténue ce qu'il a de trop absolu dans ses affirmations.

(2) *Mémoire de la Société d'Emulation*, 4^e année, t. IV, 1805.

(3) Cette fièvre n'attaqua jamais les militaires. Ce qui lui permit d'apporter un argument de plus à sa préface de Grimaud, comme quoi les différentes contrées exercent sur ceux qui les habitent constamment une influence impuissante sur l'étranger qui n'y fait qu'un court séjour.

autres maladies ordinaires des Armées (diarrhées, rhumatismes, etc.).

Cette thérapeutique par le quinquina semble d'ailleurs l'avoir vivement intéressé et l'ardeur qu'il met à l'introduire dans la pratique médicale courante fit faire un réel progrès au traitement des fièvres; il l'appliqua d'ailleurs à bien d'autres affections relevant des causes les plus diverses et s'il n'a pas été le promoteur de la réforme, puisque Sydenham (1) avait puissamment contribué à l'introduire en Angleterre, il a inauguré une nouvelle méthode dans sa posologie. De plus, grâce au quinquina, Dumas aurait obtenu deux cas de guérison complète, l'un d'épilepsie (2) et l'autre « d'angine gutturale subordonnée à la fièvre rémittente » (3).

CONCLUSION

Quoiqu'il en soit, le rapide aperçu que nous venons de donner sur l'œuvre clinique de C.-L. Dumas nous montre une fois encore l'esprit véritablement encyclopédique d'un homme qui ne voulait rien négliger; toute question posée était un problème étudié sinon résolu. Cette passion de l'étude peut sans doute contribuer à

(1) L'usage du quinquina n'avait commencé à être connu qu'en 1654; il s'était élevé de suite contre lui de graves réclamations. Sydenham découvrit que le défaut de succès provenait d'une mauvaise administration du remède à une époque de la maladie qui ne convenait pas. Il conseilla de le donner immédiatement à la fin des accès.

Pour Dumas, « la cure est d'autant plus prompte que ce médicament est donné à une époque plus rapprochée de celle des accès ».

(2) *Journal de Sédillot*, XXXIX, 331.

(3) *Journal de Sédillot*, XIX.

nous faire comprendre pourquoi sa popularité médicale fut médiocre, le souci de la publicité et d'une brillante situation matérielle étant très secondaire pour lui en regard de son amour désintéressé et enthousiaste de la spéculation scientifique. Au surplus, ce n'était pas seulement un homme de science que le professeur Dumas, toutes les diverses branches de l'activité intellectuelle étaient pour lui le plus agréable des passe-temps, encore que les soucis des lourdes charges administratives qui lui furent confiées comme doyen et comme recteur aient été longuement suffisantes pour occuper les rares loisirs que lui laissait sa vie professionnelle.

Tout se tenait d'ailleurs dans cette vie parfaitement bien remplie; et si les nécessités de clartés dans l'analyse de son œuvre nous imposent une classification parfois arbitraire, voire artificielle, nous devons nous rappeler que tout ce qui émanait de cet homme dans tous les domaines, n'était que le reflet d'une intelligence géniale mise au service du plus tenace des travailleurs.



Signature de C.-L. Dumas

QUATRIEME PARTIE

CHARLES-LOUIS DUMAS : SES DIVERSES ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES

INTRODUCTION

Nous venons de voir Charles-Louis Dumas médecin-professeur. Il ne sépara d'ailleurs jamais l'exercice de la Médecine de l'enseignement qu'il en donnait à l'Université.

L'étude rapide que nous avons faite serait toutefois trop incomplète si nous ne réservions pas quelques lignes à des productions de bien moindre importance, n'ayant pour la plupart que des rapports indirects avec la Médecine.

Une telle analyse nous montre un Dumas prenant volontiers la parole dans des circonstances diverses imposées la plupart du temps par les obligations de sa charge de doyen et de recteur. Les discours qu'il prononça ne furent d'ailleurs pas en général de simples parades oratoires; le contraire nous surprendrait chez un homme dont toute la vie paraît avoir été dominée par le désir de poser les fondements de la Médecine scientifique; il saisit donc les occasions qui lui étaient ainsi offertes pour exposer ses conceptions doctrinales tant sur la nature que sur l'application de l'Art médical.

Des œuvres en apparence accessoires prennent donc un intérêt qui dépasse largement leur importance quantitative; c'est dans ce sens que nous ne pouvons les ignorer, car mieux que des livres strictement scientifiques, donc abstraits et au fond impersonnels, elles nous montrent l'homme et ses idées.

SON PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT

Comme nous l'avons déjà noté, la mentalité de Dumas, que nous pouvons presque qualifier de « préscientifique », s'affirme dans l'exposé qu'il fit en 1794 (an III de la République) dans le programme d'enseignement de l'Ecole de Santé, sur celui qu'il va faire de l'Anatomie et de la Physiologie groupées par décision de l'Ecole (1).

Dans cette association de sciences apparemment distinctes, science descriptive et science explicative, il eut le mérite de placer au premier plan la Physiologie et les sciences qui y ont avec elle d'indiscutables rapports, telles que la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle.

Il annonce son intention de diviser le cours en deux parties :

1° Anatomie physiologique ou Physiologie anatomique;

2° Physiologie médicale.

(1) Ce n'est qu'avec le successeur de Lordat : Rouget, que les deux cours furent séparés.

Dans ce que Dumas appelle Anatomie physiologique, il y a en somme, d'une part, l'introduction ou le rappel anatomique qui, aujourd'hui comme autrefois précède toute étude physiologique, d'autre part cette étude physiologique elle-même envisagée système par système (systèmes osseux, musculaire, nerveux, vasculaire, viscéral, glanduleux, lymphatique et sexuel).

Sous le nom de Physiologie médicale, il groupe ce que nous appelons de nos jours :

Philosophie générale de la vie;
Physiologie générale;
Pathologie générale.

L'intérêt incontestable attaché à cette seconde partie ne doit pas toutefois nous empêcher de noter qu'elle groupait des notions nécessairement vagues et diffuses, mais aussi un peu disparates. L'auteur semble avoir voulu y faire entrer tout ce qui constitue, dans son sens le plus général, la science biologique, nous ne pouvons trop l'en louer car le manque de données précises a bien souvent transformé une étude physiologique en verbiages inutiles (1).

(1) Nous devons faire remarquer que dès 1879, Dumas s'était attaché à répandre ses vues philosophiques, saisissant dans ce but toutes les occasions qui lui étaient offertes. C'est ainsi que le petit ouvrage, édité à Londres, intitulé *Eloge de d'Alembert*, œuvre de jeunesse d'ailleurs assez médiocre, nous trouvons, non pas un éloge proprement dit, mais une longue et souvent fastidieuse dissertation de style moyen; il y est fort peu question de d'Alembert si ce n'est pour servir de prétexte à l'auteur à des discours sur ses propres conceptions. (Ce livre mentionné nulle part, se trouve uniquement à la Bibliothèque municipale de Lyon.)

SES PRINCIPAUX DISCOURS

I. SUR LES PROGRÈS FUTURS DE LA SCIENCE DE L'HOMME

Comment pouvait-il en être autrement à une époque où la « force vitale » était sur toutes les bouches, où l'analyse scientifique se réduisait à des hypothèses ?

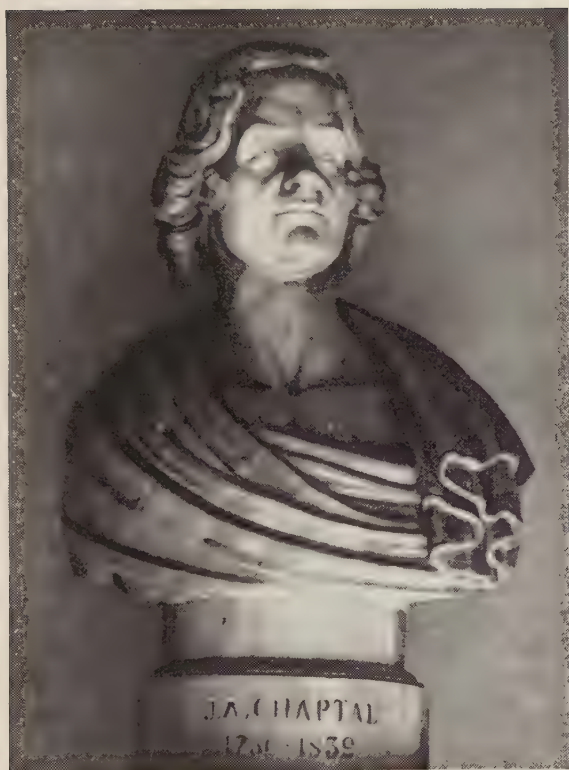
Toutefois, dans le discours que Dumas, alors professeur de Clinique interne, prononça dans l'Ecole de Médecine de Montpellier le 20 germinal, an XII (1803) « Sur les Progrès futurs de la Science de l'Homme » à l'occasion de l'inauguration du Grand Amphithéâtre (1), il fait l'historique des Sciences médicales depuis leur origine. Tout en indiquant que les dogmes d'Hippocrate se sont seuls conservés au milieu des ruines de toutes les hypothèses des anciens philosophes et médecins, il les montre obscurcis par les explications des péripatéticiens et dénaturés par les théories des chimistes du xvi^e siècle.

Il note ensuite les progrès surprenant de toutes les branches des connaissances humaines à cette époque et

(1) Ce grand amphithéâtre est celui qui sert encore à l'heure actuelle. Il fut élevé grâce, en partie, aux libéralités de Chaptal, ancien professeur de chimie dans cette école et alors ministre de Bonaparte. Un buste en marbre et une plaque rédigée en latin rappellent cette dotation :

J. A. CHAPTAL

*Tunc summus rerum
Administer internarum
Theatrum anatomicum
Impensa publica suaque
Fieri jussit.*



Jean-Antoine CHAPTAL, comte de Chanteloup
Né à Nogaret (Lozère) en 1756, mort à Paris en 1832.
Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.
Ministre de l'Intérieur sous le Consulat. Sénateur
et comte d'Empire. Pair de France sous la Restauration. Il créa les premières fabriques d'industrie chimique de France. Bienfaiteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, etc...



comment la Médecine a sù profiter de toutes les découvertes (1).

II. ELOGES FUNÈBRES

A l'exposé de ses idées personnelles, Dumas ajouta à l'occasion celles de quelques-uns de ses plus éminents contemporains. C'est ce qu'il fit à l'occasion de deux éloges funèbres prononcés en tant que directeur de l'Ecole, l'un le 11 novembre 1807 en séance publique de l'Ecole de Médecine de Montpellier à l'occasion de la mort d'Henri Fouquet, professeur de Clinique interne, l'autre le 7 avril 1808 à l'occasion de la mort de Dorthès, devant la Société libre des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier.

Le premier fut dédié à Son Altesse Sérénissime le Prince Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire, grand cordon de la Légion d'honneur et grand croix de l'Ordre de l'Aigle Noir et de l'ordre de l'Aigle Rouge de Prusse (2).

Dumas se montra un brillant orateur et c'est avec émotion qu'on suit la carrière du grand clinicien que fut Henri Fouquet à qui le favoritisme avait longtemps refusé de rendre les honneurs et la place qui lui étaient dus.

Celui-ci nous apparaît sous un triple jour : « D'abord comme simple théoricien cherchant à fixer l'attention

(1) Ce discours fut prononcé devant les professeurs René, A. Broussonet, Virenque, Lafabrie, V. Broussonet, Poutingon, Méjan, Baumes, Berthe, Vigarous, Seneaux et Fouquet (professeur honoraire). Dumas avait été désigné pour être l'orateur et l'organe de l'Ecole.

(2) Voir: *Appendice*, n° 2.

du public par ses écrits; ensuite, comme versé dans la pratique de la Médecine et devenant utile à ce même public par ses conseils; enfin, comme livré au travail de l'enseignement et portant au loin la renommée d'un nom célèbre par ses leçons ».

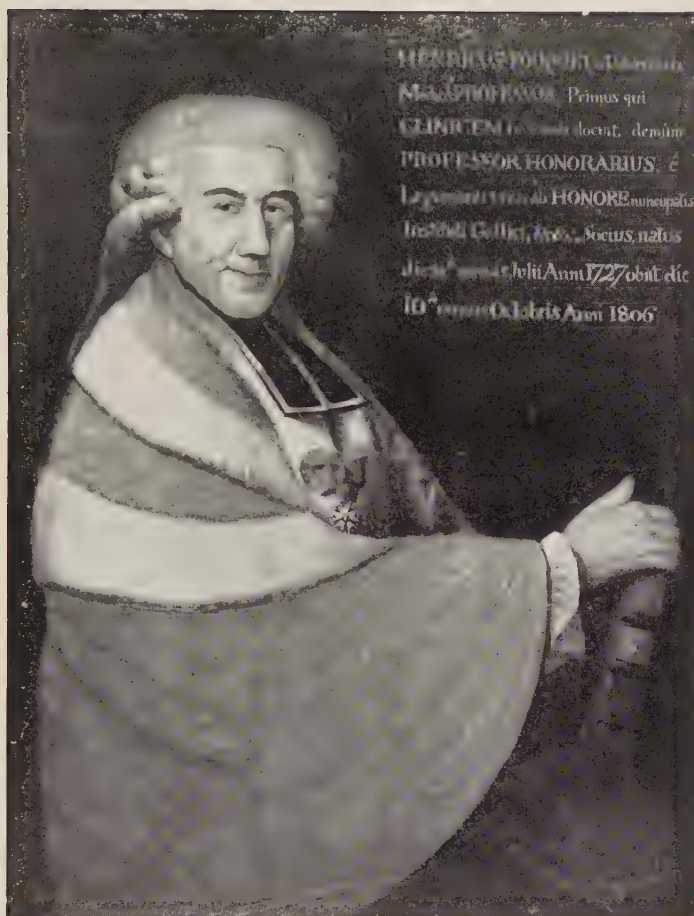
Il rappelle ensuite ses principales œuvres: Etude sur la sensibilité, étude sur les vésicatoires dans l'Encyclopédie), essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes, question sur le quinquina, vaccination antivariolique qu'il contribua à propager.

C'est lui qui, soignant les malades à l'Hôpital militaire de Montpellier fut nommé médecin de cet hôpital et de la Citadelle. Plus tard, en 1767, il fut aussi médecin des militaires soignés dans les hôpitaux civils.

Dumas aborde alors le sujet délicat des grands concours. Candidat à ceux de 1766 et de 1776, le Roi lui préféra ses concurrents. Mais en 1782, il remplace, sur nomination du Roi, le chancelier Imbert et Barthéz, très occupé par ailleurs. Il enseigna ainsi pendant trois ans l'Anatomie et la Physiologie.

Enfin, candidat au concours de 1789, à la mort de Sabatier, il est à son tour choisi arbitrairement par le Roi dès le début des épreuves. Nous nous souvenons que c'est à ce même concours que Dumas s'était classé second. Fouquet, professeur de Clinique interne, inaugura les cours de Médecine pratique au lit du malade. Assisté de Dumas, dans ses quatre dernières années, il laissa à sa mort un regret unanime.

Il est piquant de constater que Dumas, qui avait été évincé du concours ait été choisi pour prononcer l'éloge de Fouquet. L'impartiale admiration avec laquelle il nous peint la belle et noble figure de l'homme qu'il a



Henri FOUQUET

Né à Montpellier en 1727, mort à Montpellier en 1806. Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Il est le créateur du Cliniquat, repris ensuite par les Facultés de Médecine du monde entier.

assisté pendant ses dernières années n'est pas surprenante et nous prouve la noblesse d'esprit de l'auteur de l'éloge; il est vrai que des rancœurs ou des évocations d'anciennes rivalités auraient été vraiment déplacées devant une tombe.

Jean-Anselme Dorthès était mort depuis longtemps déjà (en 1793), lorsque son éloge fut prononcé quinze ans plus tard, le 7 avril 1808. Natif de Vauvert (Gard), nous dit l'orateur, il sentit dès sa jeunesse un attrait particulier pour l'Histoire naturelle (1).

Membre de la Société royale des Sciences de Montpellier (2), il passa sa thèse de doctorat en Médecine en 1788 et mena parallèlement ses études de Chimie et d'Histoire naturelle. Il eut l'occasion de prononcer l'éloge de Richer de Belleval, le fondateur du Jardin des Plantes, ainsi que celui d'Olivier de Serres, le père de l'Agriculture, actuellement à l'honneur. Comme d'autres, il entra en lice pour le concours de 1789 avec Dumas; et s'il ne fut pas nommé, ses réponses en Histoire naturelle furent les meilleures de tout le concours.

Lors des guerres de la Révolution, il s'engagea comme volontaire dans l'Armée des Pyrénées où, après une conduite brillante, il mourut en 1793, de la maladie épidémique qu'il y avait contracté.

(1) On cite que dans une cérémonie religieuse il ne fit attention qu'à une araignée avec une extase si grande que chacun la prit pour de la piété.

(2) Aïeule de l'actuelle Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier.

III. INAUGURATION DU BUSTE DE NAPOLÉON LE GRAND

Il s'agit là d'un discours que C.-L. Dumas prononça en séance publique comme doyen de la Faculté de Médecine, pour l'inauguration du buste de « Napoléon le Grand, empereur des Français et roi d'Italie ».

« A sept heures du matin, une salve de vingt-et-un coups de canon annonce la solennité d'une journée à jamais mémorable, dit-on. Depuis longtemps, Sa Majesté l'Empereur et Roi avait daigné consentir à ce que son buste fût placé dans une des salles de la Faculté de Médecine de Montpellier. Le 28 mars 1809, Son Excellence le Ministre de l'Intérieur avait fait parvenir cette précieuse effigie. L'inauguration eut lieu ce jour là, 20 novembre 1809. »

Outre de nombreuses personnalités que nous n'énumérerons pas, il y avait « Monsieur l'Evêque et Messieurs les Vicaires généraux du diocèse de Montpellier », ce qui n'était pas arrivé depuis l'Ancien Régime où le dernier évêque, Mgr de Malide, président de toutes les fêtes de l'Ecole, avait du se réfugier en Angleterre, ayant refusé de prêter le serment.

Le corps de musique de la Garde d'honneur à pied contribua à l'éclat de la fête.

A midi précise, lecture est faite de la lettre de Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, par laquelle il énonce le don du buste de Sa Majesté impériale et royale. M. le Doyen enlève le voile, tandis que retentissent les acclamations mêlées aux vingt-et-un coups de canon. Le doyen Dumas prononce alors son discours. Il remercie le Gouvernement de la faveur la plus éclatante qu'un corps enseignant ait jamais reçu ; il prouve

que les grands conquérants, chez les peuples civilisés, ont toujours protégé les Sciences, mais que l'Empereur, aussi soucieux de prestige intellectuel que de gloire militaire, leur demeure encore supérieur à ce point de vue. Il montre ensuite que l'Ecole de Médecine de Montpellier, qui avait été l'objet constant de la sollicitude de nos anciens souverains, n'avait jamais reçu d'eux, pendant un espace de près de huit siècles, autant de bienfaits et de marques de protection que le petit nombre d'années du règne de Napoléon le Grand.

Prunelle, professeur de Médecine légale et d'Histoire de la Médecine, remplaça ensuite Dumas à la tribune (1).

Un banquet réunit tous les invités à 4 heures du soir et des toasts y furent portés; celui de Dumas, en troisième, fut à la gloire du nom français, aux généraux et aux soldats invincibles qui l'ont assuré à jamais. Dès 6 heures du soir, la façade des bâtiments de l'Ecole était illuminée. Sur la porte principale des pots à feu dessinaient les armes de l'Empire français et formaient de chaque côté les mots: « Vive l'Empereur ».

On ne sait aujourd'hui ce qu'est devenu ce buste de l'Empereur! (2).

(1) Son discours eut pour objet de montrer jusqu'à quel point les médecins et particulièrement ceux de l'Ecole de Montpellier, ont pu mériter la protection des gouvernements. Il fit voir comment la médecine a conservé les connaissances des Anciens en les introduisant chez les Arabes, comment les Ecoles de Salerne et de Montpellier les ont transmises aux Chrétiens occidentaux et comment les élèves de ces écoles ont concouru à la renaissance des lettres.

(2) D'après les recherches du professeur Vires, ce buste aurait disparu sous la Restauration, et aurait séjourné alors dans une armoire de la Préfecture. A l'heure actuelle, des papiers découverts récemment en cet endroit tendent à le prouver, mais le buste lui-même a disparu.

IV. RÉCEPTION DE JACQUES LORDAT

Vers la fin de sa carrière, en 1812, Dumas eut le plaisir de prononcer, comme recteur, le discours de réception de Jacques Lordat, en la chaire de Chirurgie, en remplacement de Méjan, décédé (1).

Ce discours, divisé en trois parties, comprend :

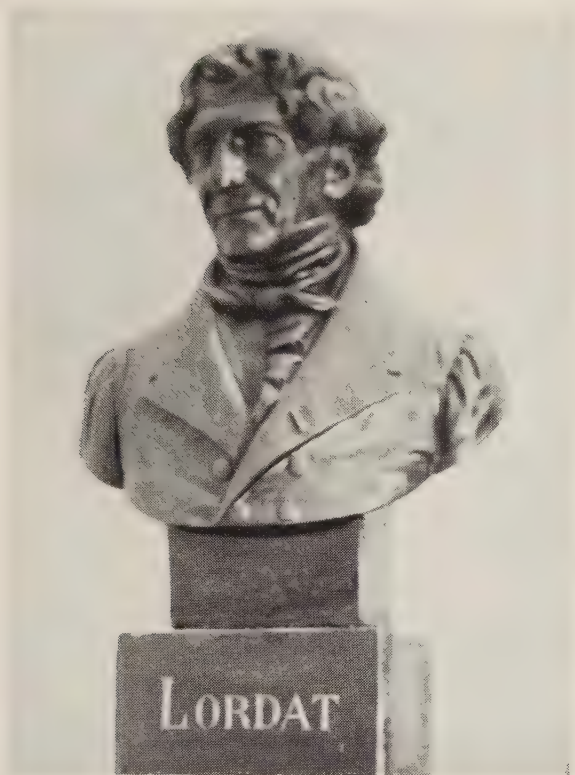
1. Un éloge du nouveau professeur ;
2. Un parrallélisme entre la Chirurgie et la Médecine ;
3. Un éloge du prédécesseur.

Au cours de la seconde partie, la plus importante, l'orateur explique comment le nouveau régime a enfin réuni en un même enseignement la Médecine et la Chirurgie, jusqu'alors étrangère. « Divisées par la différence de leur génie autant que par l'inégalité de leurs prétentions, elles ne furent bientôt plus que deux rivales, trop souvent occupées à se nuire, et tour à tour victimes l'une de l'autre, divisions qui amenèrent le moment fatal, le moment d'opprobe où la Chirurgie, accoutumée à n'user que de ses mains, ne rougit pas d'en prostituer l'usage en les armant d'un rasoir, pour exercer à défaut des opérations intellectuelles, une fonction mécanique en plus. » (2).

« Vous venez, Monsieur, dit-il finalement en s'adressant à Lordat, continuer une restauration que Guy de

(1) Il faut noter que Lordat ne fit que passer dans cette chaire et qu'il prit, à la mort de Dumas, l'enseignement de l'anatomie et de la physiologie dans lequel il s'est tant distingué.

(2) *Le Véristique*, du 21 janvier 1812.



Jacques LORDAT

*Né à Tournay, près de Tarbes, en 1773, mort en 1862.
Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier
et ami de Barthez. Il se distingua surtout par son
enseignement de l'Anatomie et de la Physiologie.
Il fut doyen de la Faculté de Médecine.*

Chauliac avait ébauché; et vous venez avec les acquisitions et l'expérience de quatre siècles; vous venez enrichi de toutes les connaissances, de toutes les ressources que la Médecine perfectionnée, soumise aux règles d'une excellente méthode, promet à ceux qui, comme vous, l'ont approfondie. Un médecin sorti de l'Ecole de Montpellier (1) eut autrefois la gloire de rétablir la Chirurgie dans le sein de la Médecine, faite que de nos jours, un médecin formé à la même école transporte d'une façon plus avantageuse encore, la Médecine dans le sein de la Chirurgie. »

V. INAUGURATION DES FACULTÉS DES SCIENCES ET DES LETTRES

C'est enfin tout spécialement en qualité de recteur de l'Académie de Montpellier que Charles-Louis Dumas fut appelé à prononcer deux discours, le premier à l'occasion de l'inauguration de la Faculté des Sciences et de la Faculté des Lettres de Montpellier, le 30 mai 1810, le second le 12 janvier 1812, à propos de la nomination de M. Sordes, inspecteur de l'Académie de Caen, comme nouveau proviseur du Lycée de Montpellier.

La cérémonie d'inauguration des deux Facultés débuta par une messe du Saint-Esprit, célébrée par M. Evesque, prêtre et censeur du Lycée, dans la chapelle de cet établissement. L'éminente assemblée se réunit

(1) Il s'agit de Pierre Chirac. Voir professeur Paul Delmas: *La fortune singulière de Pierre Chirac, premier médecin du roi Louis XV*. Imprimerie Tourangelle, Tours.

ensuite dans la salle des Actes pour y entendre le discours du Recteur. Celui-ci, fréquemment applaudi, dut dépassé l'horaire prévu, car MM. les Doyens des deux nouvelles facultés durent remettre leurs discours en poche sans les avoir prononcés.

Dans son exposé, Dumas retrace un tableau des enseignements littéraire et scientifique d'autrefois, et parle ensuite des espoirs que tout le monde fonde sur ces nouveaux enseignements, ceux-ci accompagnés d'un éloge de gratitude envers Napoléon le Grand et d'un hommage à Chaptal (1).

VI. INSTALLATION DU NOUVEAU PROVISEUR DU LYCÉE

Quant à cette autre cérémonie, ce fut plus intime, cependant elle réunit une foule assez nombreuse dans la salle des Actes du Lycée (2). Cela eut lieu le dimanche 12 janvier 1813.

Dumas prit la parole devant une assistance choisie comprenant entre autre, le Général de Division, le Procureur général, le Préfet, l'Evêque, le Président du Consistoire de l'Eglise protestante, les doyens et professeurs des Facultés des Lettres et des Sciences, etc...

(1) Voir: *Appendice*, n° 3.

(2) Le Lycée de Montpellier répandait depuis fort longtemps sa semence dans la ville. Fondé par les protestants en 1596 pour remplacer l'école Mage qu'ils avaient détruite, il passa ensuite entre les mains des Jésuites sur l'ordre du cardinal de Richelieu en 1629. Il fut sécularisé en 1762.

La Révolution toucha cependant cette institution et les collèges libres lui firent une concurrence acharnée. Mais l'établissement des écoles centrales lui rendit tout son rayonnement. Enfin, le décret du 16 floréal, an XI le transforma en lycée.

Dans ce discours (1) « approprié à la circonstance et relevé par cette noblesse d'expression, de maintien et de débit qui donnent tant de charme aux paroles et qu'on trouve associé dans ce fonctionnaire aux talents et aux lumières d'un des premiers savants de l'Europe », l'orateur expose les raisons de cette cérémonie destinées à marquer tout l'intérêt que Son Excellence le Grand Maître de l'Université impériale apporte à l'enseignement secondaire. Ensuite, vient un historique des temps qui ont précédé et il nous montre les principales causes des résistances sourdes qui ont apporté les plus funestes obstacles à l'établissement et à la prospérité des lycées, la première cause étant ce principe de défiance, cette force d'opposition et presque le sentiment d'hostilité qui existe dans l'homme pour toute institution différente de ce qu'il a vu constamment établi; la seconde étant le grand nombre d'établissements particuliers qui se formèrent après qu'on eut détruit les corporations célèbres qui dirigeaient autrefois l'enseignement en France.

Puis, s'adressant au nouveau proviseur: « La volonté de l'Empereur, dit-il, et les sages dispositions de l'Université impériale, ont écarté déjà une partie des dégoûts et des peines qui environnaient la carrière dans laquelle vous entrez. Tout s'arrange autour de vous pour concourir à vos desseins, pour seconder vos intentions. Je ne vous abandonnerai pas dans vos fonctions pénibles, Monsieur le Proviseur. Quoique ma sollicitude doive s'étendre sur de nombreux établissements et que mon attention se partage entre la culture des Sciences et l'administration de mon Académie, le Lycée de Mont-

(1) *Le Véristique*, n° 649, du 12 janvier 1812.

pellier n'en sera pas moins l'objet de ma surveillance et de mes soins. Vous n'aurez pas un désir qui ne soit écouté, pas une inquiétude que je ne cherche à calmer, pas un succès qui ne soit le mien. Nos rapports ne seront que des rapports de confiance et d'union. Etablis sur de pareils fondements, ils ne produiront que des fruits heureux et se transformeront bientôt en commerce réciproque d'estime et d'amitié. »

SON ADMINISTRATION

Ces manifestations, et il y en eut certainement beaucoup d'autres, permettent de penser que c'est avec zèle et conscience que Dumas remplit ses fonctions de recteur qui furent certainement plus souvent une charge supplémentaire qu'une place honorifique, d'autant plus que premier possesseur de ce poste, il eut à en créer tout le fonctionnement. Il suffit d'ailleurs de lire les rapports et les lettres qu'il échangea avec le Ministre de l'Intérieur, ou simplement avec le Préfet de l'Hérault (1).

On ne pourrait mieux montrer sa ponctualité qu'en citant un dossier relevé dans les Archives départementales de l'Hérault, série T, Rectorat, Médecine 1812-1816, n° 35. Il contient de nombreuses lettres de la main même de Dumas relatives à son administration décanale et rectorale. On y trouve ceci d'assez savoureux. Il s'agit d'une lettre datée du 25 mars 1813 (donc peu de jours avant sa mort). Dumas écrivait, en tant que doyen, une

(1) Pour ce qui concerne la Faculté des Lettres, voir: *Appendice*, n° 3.

longue lettre-rapport sur la Faculté de Médecine, lettre signée de sa main et qui était adressée à M. le Recteur de l'Académie de Montpellier qui n'était autre que lui-même. Les archives sont d'accord sur ce point. Donc, pour se conformer aux usages administratifs et pour que les archives rectorales soient en ordre, Dumas n'hésitait pas à s'écrire à lui-même.

On est pourtant obligé de constater que les opinions n'étaient pas absolument unanimes sur la valeur d'administrateur de C.-L. Dumas, témoin cette opinion d'Augustin-Pyramus de Candolle qui dit en propres termes : « Dumas était un homme agréable, facile à vivre, assez bon physiologiste, mais très médiocre administrateur ; quoiqu'il approcha de la cinquantaine, le goût des plaisirs le dominait et cette circonstance jointe à la pratique médicale, et au peu d'ordre qu'il mettait dans son travail, le détournait de l'administration de la Faculté. » (1).

Il est d'ailleurs permis de ne pas prendre absolument au sérieux les affirmations d'un caractère acariâtre qui ne sut jamais s'entendre avec ses collègues de la Faculté.

Quoiqu'il en soit, l'importance même que Dumas a accordé au rôle de représentation qui était le sien montre qu'il fut loin de se désintéresser de l'administration universitaire ; on conçoit naturellement que ces doubles fonctions de praticien et de doyen lui aient laissé bien peu de loisirs, mais la conscience qu'il a portée à ce qu'il faisait, constatée à maintes reprises, est un gage de la

(1) De Candolle : *Mémoires et Souvenirs*, écrits par lui-même et publiés par son fils. Genève, Cherbuliez, 1862.

régularité avec laquelle il dut exercer ses fonctions de recteur.

Au surplus, cet homme, si occupé, trouvait encore le temps de s'intéresser à des préoccupations littéraires.

SES ESSAIS HISTORIQUES

C'est ainsi que pour être complet, nous devons dire quelques mots de Dumas historien; il suffit pour cela de réunir ici les différents passages des œuvres que nous avons vu dans les pages précédentes et qui touchent de près ou de loin à l'histoire en général, mais plus particulièrement celle de la Médecine.

Nous ne nous lancerons pas dans le détail. C'est tout d'abord dans la préface du livre de Grimaud qu'il fit éditer en 1791, qu'il cite, pour appuyer ses idées, Hippocrate et Baillou; et à d'autres endroits, Sydenham, Carthaiser, Bacon, Erasme.

Citons aussi une notice sur « Sydenham et ses écrits » où il fait un parallélisme entre le médecin anglais et Baillou. Cette notice n'est pas pour nous étonner; il fut toujours attiré par les théories anglaises; nous avons déjà parlé de Thomas Reid dont il fit une traduction française; il cite aussi souvent Bacon et Sydenham.

Ici, il veut faire un parallèle entre Baillou, scrupuleux observateur d'Hippocrate et Sydenham, qui ne l'a jamais lu, ainsi que ses prédécesseurs. Tous les deux ont observé, mais Baillou a ramené ses faits à des principes généraux tandis que Sydenham les laisse isolés.

D'après Dumas, Baillou est supérieur comme philosophe et comme écrivain (« style nerveux, dit-il, plein

de grâce, de finesse, et quelquefois élégant »), tandis que Sydenham reste confondu avec la foule des auteurs « dont la manière d'écrire ne prête manière ni au blâme, ni à admiration ».

Cette étude sans importance montre l'attachement de l'auteur aux théories hippocratiques.

Quant au discours préliminaire à son livre sur les maladies chroniques, il y fait une esquisse historique des progrès que la Médecine a fait dans les circonstances de ces maladies depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; puis il dresse un tableau historique des maladies chroniques.

Passons à ces discours. Dans celui du 1^{er} brumaire, an VI, on trouve un historique intéressant quoique rapide de l'état de la Médecine depuis sa naissance en Orient jusqu'à nos jours, en passant par l'Égypte et la Grèce.

Cet historien de la Médecine est aussi le biographe de deux médecins dont il fit les éloges funèbres : Fouquet et Dorthès.

Le discours du 20 germinal dans le nouvel amphithéâtre d'Anatomie, nous présente, au cours de longues pages, l'histoire du dogme d'Hippocrate et sa transmission jusqu'à l'Ecole montpelliéraine au travers de multiples tentatives de déformation et d'interprétation. Nous lui voyons ensuite dresser un tableau détaillé de l'histoire des Sciences au XVIII^e siècle et de « leurs progrès surprenants dans toutes les branches des connaissances humaines à cette époque »; il montre comment la Médecine sut profiter de toutes ces découvertes au fur et à mesure qu'elles apparaissaient.

Le discours, à l'occasion de l'inauguration du buste de Napoléon, nous présente un curieux historique des

grands hommes qui surent témoigner de la faveur pour les Sciences et les encourager. Nous y voyons défiler Alexandre, Pisistrate, Périclès, César, Auguste, les Arabes et leurs califes (« Al-Manzor, Mahadi, Aaron al Rachid, Al Mammoun »), avec d'intéressantes anecdotes sur ceux-ci. Le récit continue en passant par l'intrépide Alfred d'Angleterre, Charles-Quint, l'Italie, la Russie de Pierre le Grand, la Prusse de Frédéric; et pour la France : Charlemagne, François I^{er}, Louis XIV, mais surtout Napoléon. Vient ensuite une histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier sur tous les bienfaits que celle-ci doit aux souverains de France : Charles VIII, Louis XII, François I^{er} Henri II, Charles IX, Henri IV, Louis XIV, Louis XV et Napoléon.

Citons encore l'histoire de l'Art chirurgical, qu'il nous dépeint avec tant de couleur dans son discours de réception de Jacques Lordat.

Et enfin, lors de l'inauguration de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences, un autre tableau historique des études littéraires et scientifiques au cours des âges, depuis les temps les plus reculés, avec une mention spéciale pour A. Bacon, Descartes, Leibnitz et Newton.

Nous ne pensons pas que Dumas ait voulu faire un travail historique proprement dit dans les ouvrages que nous venons de citer, si ce n'est peut-être dans les quelques pages qu'il consacra à Sydenham et Baillou; et encore est-ce écrit sous forme de lettre.

Empreint de fortes études classiques reçues au cours de sa jeunesse en Dauphiné et à Lyon, il ne dut pas avoir grand peine à rassembler ses souvenirs. Notons néanmoins que la précision qu'il donne souvent à ses

assertions démontre qu'il ne s'en contente pas et qu'il puisa dans les livres les faits peu connus qu'il nous cite. Il n'en reste pas moins qu'il a su faire passer devant nos yeux l'histoire de la Médecine de l'Orient jusqu'à nos jours, l'histoire des théories hippocratiques au cours des siècles et enfin l'histoire de l'École de Médecine de Montpellier. Aussi mérite-t-il d'être rangé parmi les historiens.

CONCLUSION

C'est donc une œuvre très considérable que celle de Charles-Louis Dumas, importante quantitativement et scientifiquement.

Nous y trouvons, fait de plus en plus rare de nos jours, un esprit véritablement encyclopédique. La spécialisation excessive qui est l'inévitable conséquence du développement pris par les diverses disciplines de la Science médicale ne pouvait séduire un esprit comme le sien. On ne peut qu'admirer son désir de ne pas cultiver uniquement une parcelle de son esprit au détriment de l'ensemble des connaissances de son époque. C.-L. Dumas donne à ceux qui consacrent souvent une vie entière à tenter d'éclaircir un minuscule détail d'un minuscule problème, une leçon qui vaut d'être retenue.

Un deuxième enseignement, moral celui-ci, est donné à ceux qui, parvenus au faite des honneurs, vivent sur des lauriers laborieusement acquis et ne songent plus à ce qu'ils ont cru être leur raison de vivre... Dumas ne souhaitait pas plus être professeur, que doyen ou recteur; il voulait surtout avoir la possibilité de satisfaire son désir passionné de recherches. Cet homme,

dont la vie se résume dans le Travail, est mort à la sortie de son cours d'Anatomie et de Physiologie et un de ses ouvrages (1) est resté inachevé, vivant témoignage d'une existence mutilée en pleine activité.

Par son œuvre, son goût de l'étude, l'enthousiasme qu'il a porté à tout ce qu'il faisait, il mérite d'être appelé un grand Médecin et un grand Français.

(1) Il s'agit des « cliniques spéciales des maladies chroniques » dont nous avons parlé.

CINQUIEME PARTIE

ESSAI DE JUGEMENT CRITIQUE

SON EDUCATION

L'homme dont nous venons de parcourir la vie et l'œuvre nous apparaît comme singulièrement attachant. Son origine familiale qui fut une origine médicale, nous le présente dès son jeune âge, imprégné de la science à laquelle il devait consacrer sa vie. On est en droit de penser que cette première source eut sur son orientation une influence décisive.

Nous ne pouvons apprécier quelle fut l'étendue de la culture générale de son milieu familial. Toujours est-il que par son éducation littéraire et philosophique, inspirée du plus pur esprit des Anciens, le jeune C.-L. Dumas devait, dès le début de sa formation intellectuelle, s'intéresser à l'enseignement que nous appelons « les Humanités », prélude obligatoire aux études médicales d'alors.

Il semble pourtant qu'il fut personnellement responsable de son éducation puisque pendant toute la durée de son enseignement secondaire, il resta pensionnaire, c'est-à-dire en grande partie soustrait à l'influence familiale. D'ailleurs, comme il était de règle sous l'Ancien Régime pour quiconque suivait de près ou de loin les commandements de l'Eglise catholique, il fit son édu-

cation dans des établissements religieux dont il en garda constamment la mentalité traditionnelle.

Sa vie à ce point de vue fut effectivement assez tourmentée et il est significatif de constater que moins de dix ans après sa sortie de l'établissement où il avait reçu sa formation, il votait comme membre du Corps municipal de Montpellier la déchéance des vœux monastiques solennels.

D'ailleurs, est-ce opportunisme ou évolution vers des idées plus libérales, aux environs de 30 ans et jusqu'à sa mort, il cessa toute prolémique sur ce point et se montra à maintes occasions respectueux du principe religieux et de ses manifestations.

SES IDEES POLITIQUES

Son orientation religieuse semble avoir été constamment liée à sa mentalité politique, c'est-à-dire à l'orientation bouleversée de l'époque.

Comme nous l'avons dit, c'est dès l'âge de 25 ans, en 1790, qu'il aborda les problèmes politiques et sociaux d'un point de vue strictement désintéressé semble-t-il; bien plus, on peut affirmer que sa fuite précipitée à Lyon en 1792 fut un obstacle sérieux à sa carrière et retarda son évolution inévitable. Son attitude courageuse et profondément humaine lors du siège de cette ville, mérite notre admiration; d'autant plus que si ses préoccupations primordiales étaient alors d'ordre médico-social, il ne négligea pas l'étude puisqu'il publia à cette époque ses premiers essais sur les applications thérapeutiques du quinquina.

Nous ne sommes donc pas surpris que son esprit naturellement enthousiaste ait accueilli avec ardeur les idées nouvelles dès leur naissance et il n'hésita pas à les montrer à une époque où la liberté de penser était, comme dans toutes périodes troublées, un souvenir ou une espérance. Sa carrière universitaire eut pu être sérieusement compromise, voire brutalement et totalement interrompue, et pourtant cet homme dont le métier était une des principales raisons d'être, était prêt à sacrifier toute ambition et tout idéal intellectuel au nom « des principes anarchiques qui compromettaient la stabilité de l'an III ».

La destitution dont le Directoire le frappa un peu plus tard en l'an VII, semble d'ailleurs à ce point imméritée à ses amis que les administrateurs de la Commune de Montpellier et les élèves de l'Ecole de Médecine adressaient les 25 et 26 ventôse une pétition au Directoire et au Ministre de l'Intérieur pour demander le retrait de l'arrêt de révocation de Dumas comme président de la Municipalité.

On peut effectivement se demander comment la calomnie a pu atteindre un homme tel que lui et comment tous ceux qui sentaient le prix de la vertu et de la probité, purent oublier son attitude pendant les jours de deuil où l'anarchie poursuivait les citoyens les plus respectables, et son dévouement pendant le siège de Lyon. Nous voyons à quel point les passions étaient déchaînées puisqu'au nom de principes plus ou moins discutables elles frappaient indistinctement.

C.-L. Dumas subit naturellement comme tout le monde l'évolution des idées, et les honneurs que lui valut sa vie professionnelle, la part de plus en plus grande qu'il lui consacrait, sans doute aussi ses deux mariages, le

ramenèrent à des sentiments plus posés et plus en rapports avec les idées concordataires de l'Empire. Nous ne pensons pas qu'il faille en conclure hâtivement qu'il fut un opportuniste et sut adopter les idées officielles qui se sont succédées, mais bien plutôt qu'il fut sincère dans ses différentes opinions; c'est, en effet, le propre d'un esprit ouvert de savoir s'adapter constamment aux situations nouvelles créées par les circonstances.

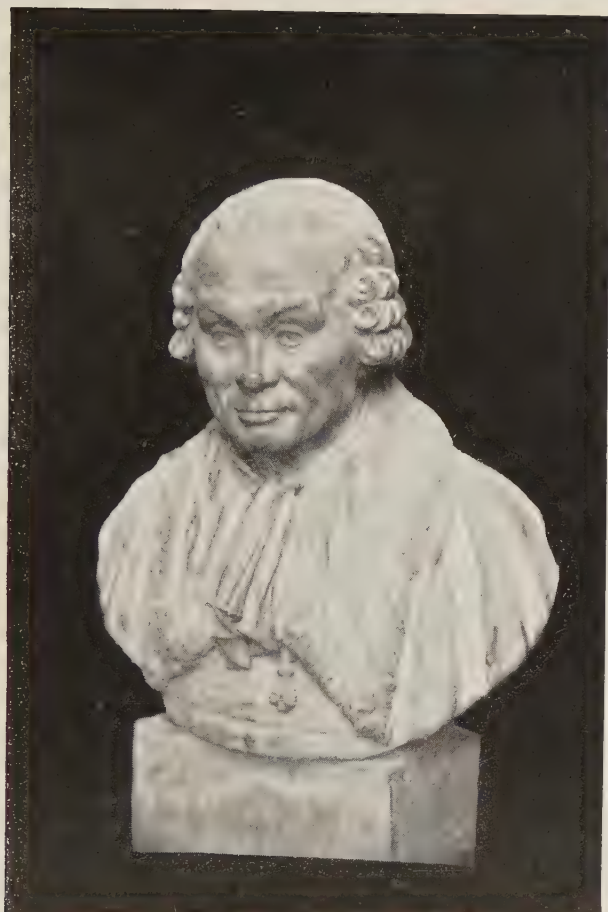
SES IDEES VITALISTES EN MEDECINE

Eclectique et encyclopédique, tels furent en somme les caractères dominants de cet homme qui n'hésita pas à aborder les problèmes les plus audacieux et les plus discutés.

Nous voudrions ici négliger volontairement tout ce qui, dans l'œuvre de Dumas, ne fut pas l'étude directe de l'être vivant, c'est-à-dire l'étude de la vie dans son essence, ses caractères et l'explication de ses manifestations.

Beaucoup d'autres médecins et philosophes s'étaient occupés, avant lui, de tout ce qui touche à la vie; aucun d'ailleurs n'avait embrassé ce problème avec l'ampleur et la hauteur de vue de Paul-Joseph Barthez.

Parmi ceux qui furent célèbres à leur temps pour leurs idées nouvelles concernant la vie animale, nous pouvons citer quelques noms maintenant un peu oubliés: Pour Fizes, la vie n'est que le résultat de phénomènes mécaniques; Boissier de Sauvages, dont les idées se rapprochent assez de l'animisme de Stahl, admit que la matière est animée par un mobile intelligent; Haller



Paul-Joseph BARTHEZ

Né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort à Paris le 15 octobre 1806. Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Chancelier de l'Université de Médecine. Docteur en Droit. Premier médecin du Duc d'Orléans, sous la Royauté. Médecin du Gouvernement sous le Consulat. Auteur des « Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme » (1778). Créateur du « vitalisme montpelliérain ».

unit ces deux conceptions et pense que la vie serait le résultat de deux actions mécanique et intelligente, tandis que van Helmont considère la vie comme la somme de toutes les vies cellulaires; et peu éloigné de lui, Bordenave déclare que la vie est le résultat des actions d'un triumvirat: l'estomac, le cerveau et le sang.

A ces nuances près, on peut admettre que les opinions admises peuvent être groupées sous trois rubriques:

1° La tendance spiritualiste, qui accepte à la base de la vie l'idée créatrice de Dieu et qui explique tous les phénomènes à partir de cette notion;

2° La tendance matérialiste, radicalement opposée à la précédente, qui ne voit dans la vie que le résultat d'une agrégation de matières et qui par suite d'une évolution de plus en plus perfectionnée, fit passer les êtres vivants du stade d'infra-cellule à celui de l'être le plus parfait: l'homme;

3° Entre ces deux conceptions formelles et nécessairement schématiques du fait même de leur vigueur, se place la conception barthezienne du vitalisme dont nous devons parler avec quelques détails puisque Dumas adopta pour les perfectionner les idées de Barthez.

Celui-ci voulut essayer d'expliquer les phénomènes de la vie et tenter de remonter à des causes de plus en plus générales. Il partit de cette notion que des phénomènes donnant les mêmes résultats doivent nécessairement dériver d'une même cause. On avait donc gagné un degré qui rapprochait ainsi nos connaissances de cette même cause qu'il appelait « cause première » ou « principe vital ». Mais rapprocher ne veut pas dire atteindre, et Barthez se défend d'avoir eu l'intention de remonter jusqu'à lui. « La cause première de la vie,

précise-t-il, est inaccessible; elle ne prête donc pas à l'investigation scientifique ».

Et de même qu'on a fait remonter à une même cause : la gravitation, la force centripète et la pesanteur, de même qu'on a réuni sous le nom d'électro-magnétisme, le magnétisme et l'électricité, de même il n'est pas défendu de rechercher une même cause à certaines manifestations objectives de la vie.

« On a fait sagement, ainsi que le dit Cuvier, en essayant d'imiter Newton, dans l'emploi qu'il a fait de cette « cause expérimentale » qu'il a nommé « gravitation universelle ». Les physiciens expliquent ainsi non seulement tous les phénomènes observés, mais ils calculent encore l'effet de ceux qui se présenteront dans des circonstances nouvelles. »

Bien entendu, on ne peut agir aussi simplement vis-à-vis des phénomènes de la vie car ils sont bien autrement compliqués, et dans une certaine mesure n'obéissent que difficilement à des lois simples. Mais si on n'arrive pas à les faire dépendre d'une cause unique, on pourra cependant, comme le note Barthez lui-même, arriver à des faits qu'on pourra qualifier de « généraux » tel que la sensibilité, et à des phénomènes plus généraux encore (selon Dumas) tels que « la réaction » et « l'assimilation vitale ».

Les faits pourront dès lors être enseignés comme « cause expérimentale » et recevoir les noms de « force sensitive », « force de réaction vitale », « force assimilatrice ». Le principe vital ou force vitale pourra dès lors être employé par les physiologistes dans l'acception que les physiciens donnent au mot de « nature », c'est-à-dire comme l'expression la plus générale de toutes les forces que l'observation peut reconnaître dans les corps vivants sans toutefois parvenir à les expliquer.

En résumé, la causalité, en Biologie, telle que nous l'a défini Barthez, fidèle disciple des théories hippocratiques, donc montpelliéraines, peut s'exprimer ainsi (1) : elle est :

1. Interne, c'est-à-dire en nous et non pas hors de nous ;

2. Globale, c'est-à-dire qu'un phénomène parcellaire est le résultat de l'intervention de la totalité de l'organisme ;

3. Finale, c'est-à-dire que le point de départ primitif est organisé ; c'est le résultat de l'idée et de la matière ; il y a donc un but ;

4. Hiérarchisée, c'est-à-dire qu'elle passe par une série de niveaux ;

5. Rythmique, c'est-à-dire qu'il y a toujours un couple de force quel que soit l'échelon.

Dans quelle mesure Dumas adopta-t-il les idées barthésiennes ? Il semble qu'on puisse le résumer en ces mots : Dumas voulut compléter et expliquer Barthez (2). Il voulut seulement s'interdire toutes recherches téméraires sur les causes premières car il sentait tout le vide des explications métaphysiques dans la compréhension de l'Anatomie, de la Physiologie et de la Pathologie ; il s'appuie sur la Philosophie de son temps, sans négliger l'expérience et, comme nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de le signaler, l'intuition générale qu'il eut du rôle qui devait être celui des

(1) D'après le cours de M. le professeur Pagès, année 1941.

(2) Barthez accusa fréquemment Dumas d'avoir fait siennes quelques-unes de ses théories ; il y eut entre les deux hommes des échanges de lettres amères, et la préface de l'édition de 1806 de son *Traité de Physiologie* constitua pour celui-ci l'occasion de répondre en termes parfois violents aux accusations de Barthez.

sciences expérimentales, et de la méthode expérimentale dans l'investigation des phénomènes biologiques, n'est pas un des moindres mérites de cet homme qui, en restant hippocratique, sut être en même temps scientifique.

D'ailleurs, nous ne pouvons mieux le démontrer qu'en rapportant, d'après Parat (1), comment Dumas concevait l'étude de la Physiologie, c'est-à-dire de la science biologique par excellence. Il faut :

1. Recueillir scrupuleusement tous les faits, les étudier dans l'ordre de leur succession ou dépendance naturelle ;

2. Les réunir ou les séparer suivant leurs différences ou leurs rapports ;

3. N'adopter pour base de classification que des distinctions données par la différence ou l'analyse de phénomènes observés ;

4. S'interdire toutes recherches aussi téméraires qu'inutiles sur les causes premières ;

5. Ne prendre pour telles que celles auxquelles l'observation peut nous élever et qui ne sont que les conséquences les plus générales que nous pouvons déduire des faits particuliers.

C'est cette méthode, nous dit encore Parat un peu plus loin, qui nous permet de reconnaître que :

« 1. S'il existe dans l'économie animale des lois mécaniques, physiques et chimiques, il existe de plus un principe de vie qui les modifie à sa manière ;

(1) Parat. *Eloge funèbre de Dumas*, lu dans la séance publique de la Société de Médecine de Lyon, le 18 juin 1818. A Paris, Imprimerie Huzar, décembre 1821.

2. Les modifications ou propriétés de ce principe se manifestent par des phénomènes séparés et distincts qui se dérobent aux calculs du mathématicien, que le physicien ne peut expliquer et que le chimiste n'imitera jamais ;

3. Enfin, l'étude de ces phénomènes forme une science à part et compose essentiellement celle du physiologiste et du médecin, puisque c'est par elle qu'ils parviennent à connaître ces lois particulières de la vitalité qui règlent toutes nos fonctions en état de maladie comme en état de santé et que pour cette raison on distingue avec tant de justesse sous le nom de propriétés vitales. »

SES IDEES SUR LA PROFESSION MEDICALE

Sur la profession médicale elle-même Dumas avait ses idées, idées de savant et d'homme de cœur. Pour cette raison nous allons indiquer ici quelques extraits d'un discours qu'il prononça le 1^{er} brumaire, an III, devant l'assemblée des professeurs et des élèves de l'Ecole de Santé de Montpellier ; il nous éclairera mieux que tout commentaire sur la conception qu'il avait du rôle scientifique et social du médecin.

« Les médecins sont les véritables dépôts sacrés de lumières qu'il est impossible de leur dérober : leur science fondée sur l'ordre immuable des êtres, ne pourra succomber qu'avec le bouleversement total de la nature. Le médecin renferme le germe des plus précieuses connaissances et des plus rares vertus ; c'est par la Médecine qu'il était convenable de ramener des Français à la possession de ce double trésor de l'esprit et du cœur. »

L'auteur rappelle ensuite le conseil d'Hippocrate :
« Il faut transporter la Philosophie dans la Médecine
et la Médecine dans la Philosophie ».

« La Médecine seule possède les rares avantages de réunir dans son sein la science des choses et la science de l'homme. » Elle devrait être le résultat de toutes les sciences puisqu'elle considère l'homme dans ses rapports avec tous les êtres de la nature et que pour connaître ces rapports, il faut bien qu'elle en connaisse les objets qui sont ceux de toutes les sciences : géométrie, mécanique, astronomie, physique. « D'ailleurs, poursuit Dumas, l'étude seule du corps humain l'amènerait à découvrir les propriétés physiques des objets extérieurs et lui donnerait des leçons suffisantes pour être conduit aux vérités fondamentales de ces sciences qui lui semblent étrangères. »

Ces propriétés physiques du corps humain, une fois connues, la Médecine doit le garantir de la destruction et de la douleur. D'où étude des objets extérieurs pour savoir lesquels sont utiles ou nuisibles au corps humain ; c'est l'étude des sciences. Puis on doit pénétrer plus avant dans le corps humain : séparer, savoir les principes, les lois. Là commence la Chimie...

La Médecine, dit encore Dumas, ne s'arrête pas là. Elle a une puissante influence sur l'Art. Elle sert le talent du sculpteur et du peintre. « Comment, en effet, transporter habilement sur la table, sur le marbre et sur le bronze, l'usage fidèle du corps humain si l'on ignore son mécanisme et sa structure ? Comment le crayon, le burin et le ciseau pourraient-ils exprimer avec vérité les traits vivants de cette machine admi-



Jean-Baptiste-Timothée BAUMES

Né à Lunel en 1777, mort à Baumes en 1828. Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, il se signala par son antipathie contre la Faculté de Paris et par ses incessantes querelles doctrinales, même avec ses collègues. Il est l'auteur d'une théorie médicale dans laquelle il subordonne toute la Médecine à la Chimie.

nable si l'artiste qui les dirige n'a visité et parcouru tous ses rapports? » (1).

Mais la Médecine permet aussi au corps humain d'exercer ses vertus. Le médecin est le seul véritable ami des hommes. Son cœur est le seul motif qui peut lui commander « ce dévouement aux cris de souffrance et de désespoir ». C'est son cœur qui le soutient dans sa tâche, l'enflamme tout entier, lui a permis de « rassembler tant de connaissances, surmonter tant d'obstacles, dévorer tant de dégoûts ».

« Que ces études sont belles ! s'écrie Dumas en terminant, combien elles ennoblissent l'homme à ses propres regards ? Pourquoi faut-il que le seul livre où nous puissions le faire mêle un spectacle d'effroi aux charmes de l'instruction ? Pourquoi faut-il que ces mots terribles s'y reproduisent sans cesse : Et toi aussi tu mourras, et ceux que tu aimes mourront à leur tour ? »

Mais si Dumas sut proclamer bien haut les mérites des médecins, ainsi que leurs devoirs, il sut aussi passer aux actes ; et ses leçons de Médecine appliquée aux maladies incurables, démontrèrent amplement que son savoir n'était pas livresque. Le professeur savait, auprès de ses malades, devenir praticien (2).

(1) Dumas rappelle ici l'influence des leçons de Vésale, Albinus, Vieussens, Cowper, Haller, sur les plus parfaits ouvrages de la peinture ; l'influence de la fréquentation des amphithéâtres sur les chefs-d'œuvre de Raphaël, Michel Ange, Brun, Poussin, Le Sueur.

(2) Dumas fut d'autant plus apprécié qu'il succédait à Fouquet, célèbre clinicien de l'époque avons nous vu, créateur de la Clinique médicale à Montpellier. Mais alors que celui-ci s'efforçait de « prévoir l'événement d'une maladie abandonnée aux seules forces de la nature, Dumas s'attacha davantage à préciser les divers modes de traitements par lesquels on peut combattre la même maladie ». Prunelle. *Eloge funèbre, loc. cit.*

Pour lui, avons-nous dit, un médecin doit être avant tout un homme de cœur. Ses qualités de cœur envers les malades, il les montra aussi vis-à-vis de ses confrères, témoin une lettre (1) où il écrit au préfet en exposant longuement les moyens pour venir en aide à un médecin étranger en détresse, connu « pour porter un véritable attachement à la nation française ».

SES RELATIONS AVEC SES COLLEGUES

Quant à ses collègues, ils n'eurent en général pas à se plaindre de lui, à l'exception de Paul-Joseph Barthez qui lui reprochait d'avoir fait siennes plusieurs de ses idées comme nous l'avons déjà mentionné, ce qui fut l'objet de furieuses disputes. La plupart du temps, il ne répondait pas aux diatribes de ces adversaires, en particulier de Jean-Baptiste-Timothée Baumes qui lui avait voué une haine implacable, avons-nous dit (2).

(1) Archives départementales, série T.

(2) Dans une amusante plaquette qu'il écrivit à Bordeaux, le 23 avril 1816 (trois ans après la mort de Dumas), Baumes disait à un certain Pierre Sépét, ci-devant coiffeur pour femmes, qu'il avait eu trois grandes colères. La première parce que l'organisation de l'an III de l'Ecole de Santé ne lui conserva pas sa place de professeur de Clinique interne, qu'on donna à « l'aristocrate Fouquet » ; la seconde parce que Chaptal l'obligea à résider à Montpellier et non à Nîmes, ceci malgré une dédicace qu'il lui fit ; la troisième enfin parce qu'à la mort de Fouquet, on mit à sa place « un homme jouissant de la considération publique comme médecin et comme citoyen, et qui avait osé m'écrire qu'il me méprisait... ». « Dans quel état continue-t-il dois-je me trouver en voyant porter à la place de directeur de l'Ecole de Médecine, vacante par la mort de M. René, un homme qui pensait être mon rival de gloire et que j'appelais mon ennemi ? »

Par contre, Dumas sut se faire parmi ses collègues quelques amis véritables, notamment Prunelle, professeur de Médecine légale et réorganisateur de la bibliothèque de la Faculté de Médecine. Victor Broussonnet écrivait à son sujet : « Personne mieux que moi ne connaissait ses défauts ; je les lui pardonnais d'autant mieux que je connaissais ses excellentes qualités de cœur et l'esprit qui le distinguaient ».

Ses élèves n'avaient, semble-t-il, qu'à se louer de lui puisqu'à l'occasion de sa nomination au rectorat, ils organisèrent spontanément une cérémonie pour le fêter et l'acclamer.

SON TALENT D'ÉCRIVAIN

Il est bien difficile de donner une idée exacte du talent d'écrivain de C.-L. Dumas. Autant certaines œuvres nous paraissent actuellement fastidieuses par leur longueur et leurs répétitions, ainsi que par les sujets philosophiques qui y sont traités, autant d'autres nous semblent vives, alertes, et sans phrases inutiles.

Il peut sembler qu'il y ait eu un Dumas différent pour chaque livre ou chaque discours ; en réalité, nous retrouvons en chacune de ses œuvres sa marque personnelle ; et nous ne devons pas être surpris si certaines de ses productions n'étaient que la mise sur papier de ce qu'il avait l'habitude d'enseigner oralement à ses élèves, ce qui explique certaines redites et un tour de style souvent particulier.

On lui a souvent reproché trop de détails dans ses descriptions ; il faut y voir les restes d'une éducation

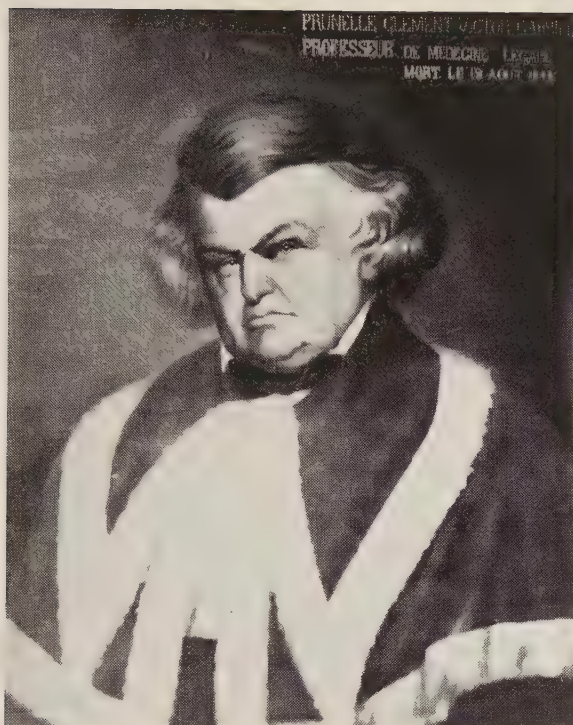
où il avait aimé à lire Buffon et Rousseau nous apprennent ses contemporains; quant aux passages plus spécialement philosophiques que nous trouvons parfois ennuyeux et obscurs, jugeons-les d'après le cadre et l'époque où ils furent écrits, et par rapport à d'autres œuvres contemporaines, d'autre part la hardiesse du sujet traité suffit à excuser quelques dissertations qui nous semblent parfois rébarbatives.

SON TALENT ORATOIRE

Ses discours révèlent en général un sens averti de la mesure et une grande souplesse. On sent dans chacun d'eux le plaisir qu'il dut prendre à les composer, et ses fonctions de doyen et de recteur furent pour lui de brillantes occasions de donner libre cours à sa verve oratoire.

Cependant, ceux qui eurent la bonne fortune de l'entendre affirment que son chef-d'œuvre dans ce genre fut le discours qu'il prononça à l'occasion de l'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt; la passion politique le possédait alors totalement et nous y trouvons un Dumas vibrant, enthousiaste, s'éloignant notablement du docte professeur énonçant des idées médico-scientifiques (1).

(1) Malheureusement ce discours révolutionnaire ne nous est pas parvenu.



Clément-François-Victor-Gabriel PRUNELLE

Né à la Tour-du-Pin en 1774, mort à Vichy en 1863. Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, il en fut le bibliothécaire. Réformé sous la Restauration, il s'installa à Lyon et devint maire de la ville, puis député de l'Isère; plus tard, il fut inspecteur des eaux minérales à Vichy. Nous lui devons les richesses de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, qu'il alla chercher, sur l'invitation de Chaptal, dans les dépôts de livres provenant de la suppression des couvents.

SA VIE EXTRA-MEDICALE

Préoccupé qu'il était par toutes ses charges, Dumas a motivé ce jugement de Prunelle: « L'habitude qu'il avait de réfléchir fortement et longtemps sur les objets de ses études, lui donnait dans le monde des distractions presque continuelles et ne lui permettait pas de faire une médiocre attention aux événements communs de la vie ».

Il ne faut cependant pas penser que sa vie fut uniquement occupée par le travail. Un ancien étudiant de Montpellier, disciple de Rabelais, ne pouvait pas abandonner totalement les habitudes nécessairement contractées pendant sa jeunesse. Aussi est-il naturel de lire dans les « Mémoires et Souvenirs » de Candolle, professeur de Botanique à la Faculté de Médecine, « Dumas était un homme agréable, facile à vivre... Quoiqu'il approcha de la cinquantaine, le goût des plaisirs le dominait... » ; opinion vraisemblablement excessive si on l'adopte littéralement. Il paraît plus conforme à la réalité d'admettre que cet esprit fin et cultivé savait élargir son horizon et en examiner tous les aspects; aussi préférons-nous ce jugement de Prunelle dans une lettre à Provançal, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, peu après la mort de Dumas: « Il aima bien vivre et sut profiter de la vie autant que sa pratique médicale lui permettait ».

Quant à sa vie proprement dite, nous avons vu qu'elle nous est extrêmement peu connue (1); nous pouvons

(1) Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver de documentation sur ses deux épouses et sur ce que devinrent ses trois enfants..

cependant penser que les considérations strictement matérielles lui échappaient puisque sa mort laissa sa femme et ses enfants dans une situation assez difficile si on en juge par cette phrase d'une lettre écrite par Julie Dumas à Prunelle, quelques mois après la mort de son mari : « Que vais-je devenir avec mes pauvres enfants ! ».

SA RENOMMÉE

Des travaux aussi multiples et une œuvre aussi variée acquirent rapidement à leur auteur une grande réputation. Ses élèves qui étaient des médecins dans toutes les parties de la France, réclamaient ses avis dans les cas difficiles de leur pratique ; et ceux de l'Europe qui le connaissaient par ses ouvrages lui adressaient toujours un grand nombre de malades « que la beauté du climat et la célébrité de son Ecole amènent à Montpellier dans les temps ordinaires ».

Sa ville natale, Lyon, s'enorgueillit longtemps de l'avoir eu pour un de ses fils. A sa mort, un éloge funèbre fut prononcé par Parat dans la séance publique de la Société de Médecine de Lyon, le 18 juin 1818. Les simples citoyens semblaient d'ailleurs en tirer également une certaine fierté (1).

Cependant, il n'a jamais joui dans Montpellier de la même confiance qu'il a obtenue des plus éclairés de ses confrères. « Mais celle du public est-elle réellement

(1) Aussi nous ne nous étonnerons point de lire dans *Le Véridique* du jeudi 10 mars 1808, un poème écrit par un Lyonnais homonyme témoignant de sa popularité dans tous les milieux :

désirable quand on connaît les moyens avec lesquels on l'achète si souvent? Le vrai médecin doit-il priser beaucoup moins la considération qui s'accorde aux recettes d'une femme et qu'on refuse aux travaux de l'homme le plus instruit? » demande Prunelle.

Le grand succès de cet homme est d'avoir « senti tout le vide des explications métaphysiques dans la compréhension de l'Anatomie, de la Physiologie et de la Pathologie; il s'appuie sur la Philosophie de son temps et avec elle repousse toute base d'ordre ontologique, avec elle il accepte que tout vient des sens et que par suite l'intelligence humaine ne peut sortir du cercle des sensations et des phénomènes que les sens nous révèlent; avec elle il s'interdit à jamais la connaissance des causes premières ultimes « qu'il ne nous est pas permis de deviner » (1).

Hélas, de nos jours, le souvenir de Dumas est bien estompé puisqu'on n'a même pas songé à donner son

*Au sommet du Sacré Vallon
Enfant d'Apollon et d'Hygie
Votre grand et rare génie
En lettres d'or écrit mon nom;
Tandis qu'aux bosquets du Parnasse
Courant après Anacréon
Sans pouvoir éclairer sa trace
Obscur, j'égare votre nom.
Aux soins que vous cause ma gloire
Je suis sensible sur ma foi
L'un portant l'autre, vous et moi
Siégeons au temple de mémoire.
Mon nom sur le vôtre monté
S'en ira gratis d'âge en âge
Jusques à la postérité.
Vous ferez les frais du voyage.*

(1) Vires. « La Pathologie générale à l'Ecole de Montpellier », 2^e série, tome II, n^o 3, des *Mémoires de la Section de Médecine*, Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier.

nom à une artère de notre cité (1) et bien peu de souvenirs nous évoquent sa mémoire (2).

Pourtant, et bien peu le savent, c'est à Montpellier qu'il dort son dernier sommeil.

Entrons en effet dans son merveilleux Jardin des Plantes et faisons une visite du côté du cénotaphe de Narcisse (3). Montons immédiatement au-dessus, soit par le petit pont métallique qui enjambe le chemin, soit par l'escalier de rocaïlle. Contournons alors les restes des constructions qui rappellent le temps de Richer de Belleval. Là, entouré de buis, bien à l'ombre de beaux arbres, se trouve une dalle. Les feuilles mortes la recouvrent souvent, mais l'inscription, gravée en creux sur sa surface est toujours lisible. C'est le tombeau de Charles-Louis Dumas.

Son dernier vœu avait été de reposer là, sous ces tranquilles ombrages. La Faculté, unanimement, l'exauca.

Qui, parmi les Montpelliérains actuels n'a vu ce tombeau? Et pourtant, qui pourrait dire que c'est celui de Dumas? Oublié dans son passé pourtant si proche, sa tombe même ne nous rappelle point qu'il existât. C'est une fin un peu décevante pour une carrière si brillante!

Mais n'oublions pas que Dumas n'avait vécu que pour sa Médecine qu'il chérissait par-dessus tout. S'il

(1) Il n'en est pas de même pour son ennemi, J.-B.-Timothée Baumes.

(2) Voir: *Appendice*, n° 4.

(3) L'inscription gravée sur une plaque de marbre: *Manibus Narcissae* fut donnée par Prunelle.



*Le tombeau de Charles-Louis Dumas
dans le Jardin des Plantes de Montpellier*

a choisi lui-même ce coin de jardin si proche de son Ecole qu'il aimait temps, c'est qu'il avait su en apprécier la douceur de son charme et surtout sa tranquillité. Qu'il repose donc en paix dans la retraite qu'il s'est lui-même volontairement choisie.

APPENDICES

APPENDICE N° I (1)

Le Service de Santé aux Armées est de formation relativement récente.

Avant le XVIII^e siècle, la France avait assuré son service de santé en utilisant les maîtres de la Médecine et de Chirurgie d'alors. Mais ce n'est qu'à partir de 1708, où l'on créa un « Corps d'Officiers de Santé à fonctions permanentes » que s'organise vraiment à l'intérieur comme en campagne, ce qui bientôt, dit-on, fut l'envie des armées étrangères.

Recrutés parmi les maîtres reconnus, les médecins militaires se révèlent insuffisants quant au nombre. Aussi songent-ils à former des élèves et ouvra-t-on en 1775 des « hôpitaux-amphithéâtres » (2) à Strasbourg, Metz et Lille. Cela dura jusqu'à la Révolution et le recrutement médical fut ainsi assuré en donnant aux cours une allure plus pratique que théorique. Les élèves, appelés Officiers de Santé, ne passaient pas de thèse ; ils n'étaient donc pas docteurs.

Lorsqu'en 1794, la question se posa de créer de nouveau un centre de formation médico-militaire. Fourcroy, qui en avait eu l'idée, proposa d'établir une Ecole centrale à Paris, organisée sur le modèle de

(1) Cf p. 47.

(2) Lannes, p. 79 et 80.

l'Ecole Polytechnique qui s'appelait alors : Ecole centrale des Travaux publics.

C'est alors que plusieurs députés réclamèrent, en faveur de Montpellier. Mais un député fit remarquer au Conseil des Cinq Cents, que s'il y avait pluralité d'écoles, Strasbourg, qui avait un hôpital-amphithéâtre, y avait autant de droits que Montpellier. La Convention nationale, frappée de l'avantage de conserver deux écoles florissantes, préféra cette idée au plan unique de Fourcroy. Et par le décret du 14 frimaire, an III (14 décembre 1794), trois Ecoles de Santé étaient créées, à Paris, Strasbourg et Montpellier.

Ces écoles, indépendantes des hôpitaux militaires, étaient destinées à former des Officiers de Santé pour le service des hôpitaux, et spécialement des hôpitaux militaires et de la marine. Cependant, on leur reprocha de ne pas être assez pratiques ; de plus, elles parurent bientôt insuffisantes aux besoins croissants de l'Armée.

On parla d'en créer deux autres. Aussi dès le 30 floral, an VI, les hôpitaux-amphithéâtres déjà créés de Lille, Metz et Strasbourg se remirent-ils à fonctionner avec deux en plus à Toulon et à Paris au Val-de-Grâce. Mais leur organisation réelle ne date que du 26 septembre 1796 (an V).

Les hôpitaux-amphithéâtres de Lille, Metz et Strasbourg prospérèrent au-delà de toute espérance ; mais le Val-de-Grâce resta languissant et l'enseignement y fut supprimé vers la fin de l'an VIII.

De même Toulon, port de mer, ne put trouver un recrutement suffisant jusqu'au jour où il passa au Département de la Marine (arrêté du 24 thermidor, an VIII, 12 août 1800) et prospéra. L'hôpital militaire fut transféré à Rennes et resta secondaire.

Mais après Marengo, les besoins sans cesse accrus appelèrent aux Armées les élèves des hôpitaux-amphithéâtres; puis une partie de leurs professeurs; puis tous les professeurs. La source manquant, ils durent fermer (1801). Cette fermeture fut confirmée par l'arrêté du 2 décembre 1803 (9 frimaire, an XII).

Les Ecoles de Santé, elles, continuèrent à fonctionner régulièrement et leur rôle militaire ne cessa qu'avec la chute de l'Empire.

Revenons un peu à Montpellier et voyons les règlements de l'Ecole. On devait y enseigner: « l'organisation physique de l'homme, les signes et les caractères de ses maladies, les moyens curatifs connus, les propriétés des plantes et des drogues usuelles, la chimie médicinale, les procédés des opérations, l'application des appareils et l'usage des instruments; enfin, les devoirs publics des officiers de Santé ». Les cours étaient publics. Une large part fut donnée aux exercices pratiques (opérations anatomiques, chirurgicales et cliniques dans les hospices).

Il y eut neuf professeurs (six à Strasbourg, douze à Paris), ayant chacun un adjoint « afin que l'enseignement ne put éprouver d'interruption ». Ils étaient nommés par le Comité d'Instruction publique sur la proposition de la commission du même nom. Leur traitement fut de 6.000 francs, puis 10.000, vu la dépréciation du papier-monnaie.

Il y eut un directeur et un conservateur par Ecole; le directeur, également professeur, ne devait faire qu'un enseignement restreint sur les parties transcendantes de l'art.

On nomma ensuite au concours des professeurs et un préparateur en chef des pièces anatomiques ayant le titre de chef des travaux anatomiques.

Les Ecoles devaient être pourvues de locaux convenables, de bibliothèques, collections accessoires, etc...

Paris devait recevoir trois cents élèves, Montpellier cent-cinquante, Strasbourg cent. Les élèves fournis par les districts, âgés de 17 à 26 ans, étaient désignés après examen sur les sciences préliminaires de l'art de guérir par des jurys de deux officiers de Santé nommés par la Commission d'instruction publique et un citoyen désigné par le Directoire du district. Le traitement des élèves était celui des militaires isolés en route, comme canonniers de première classe, égal à celui des élèves de l'Ecole Polytechnique, 1.500 francs (décret du 24 fructidor, an IV). La durée de l'enseignement était de trois ans.

Si, avant ce temps là, certains étaient jugés assez instruits, ils passaient aux Armées et devaient être remplacés par un nombre correspondant.

Comme règlement : Semestre d'hiver et d'été, deux appels obligatoires pour chaque dizaine de leçons. Mauvaise note pour trois absences, absent quinze jours de suite entraînant la démission. Après chaque cours, il y avait trois questions que les élèves devaient résoudre en une heure, et en fin d'année un examen général. Des récompenses pour les meilleurs étaient données à ceux que les élèves avaient eux-mêmes désignés.

En cas de maladies, les élèves étaient quand même payés, sauf s'il s'agissait de maladies vénériennes.

L'Ecole de Santé de Montpellier, après quelques péripéties, s'installa dans l'ancien évêché devenu vacant.

Voici la liste des professeurs. Parmi eux, seul Dumas était militaire.

	<i>Directeur: René.</i>	
	<i>Titulaire</i>	<i>Adjoint</i>
Anatomie, Physiologie et Physi- que médicale	Dumas	Lafabrie
Matière médicale, Botanique ..	Gouan	Amoureux
Chimie médicale, animale et appliquée aux Arts et à la Pharmacie	Chaptal	Bérard
Pathologie, Nosologie, Météoro- logie	Baumes	Seneaux
Chirurgie opérante et cas rares	Montabré	Seneaux
Clinique d'après l'observation et la constitution	Fouquet	Petiot
Clinique chirurgicale	Poutingon	Vigarous
Gynécologie	Laborie	Méjan
Médecine légale	René	Méjan

Les départements qui devaient fournir les élèves à Montpellier étaient les suivants :

Basses-Alpes; Alpes-Maritimes; Ardèche; Ariège; Aude; Aveyron; Bouches-du-Rhône; Cantal; Corse; Drôme; Gard; Haute-Garonne; Gers; Gironde; Hérault; Isère; Landes; Haute-Loire; Lot; Lot-et-Garonne; Lozère; Mont-Blanc; Puy-de-Dôme; Basses-Pyrénées; Hautes-Pyrénées; Pyrénées-Orientales; Rhône; Tarn; Tarn-et-Garonne; Var et Vaucluse.

D'après les Archives départementales de la série T, l'affiche sur la convocation des jurys de Médecine pour l'an XIII marque certaines modifications. Avec Paris, Strasbourg et Montpellier, il y a maintenant une quatrième école à Mayence. Le territoire de chaque école est lui-même subdivisé en deux ou trois divisions afin de créer un jury différent pour chacune. Montpellier en a trois. Dumas y est mentionné comme faisant parti

d'un de ces jurys. Voici la liste nouvelle de répartition des départements :

Première division : Ariège ; Aude, Corrèze, Charente ; Charente-Inférieure ; Dordogne ; Haute-Garonne ; Gers ; Gironde ; Landes ; Lot ; Lot-et-Garonne ; Basses-Pyrénées ; Hautes-Pyrénées ; Pyrénées-Orientales ; Deux-Sèvres ; Tarn ; Tarn-et-Garonne ; Vienne ; Haute-Vienne.

Deuxième division : Allier ; Ardèche ; Aveyron ; Bouches-du-Rhône ; Cantal ; Creuse ; Drôme ; Gard ; Isère ; Hérault ; Haute-Loire ; Lozère ; Puy-de-Dôme ; Vaucluse.

Troisième division : Basses-Alpes ; Hautes-Alpes ; Alpes-Maritimes ; Doire ; Léman ; Marengo ; Mont-Blanc ; Pô ; Sésia ; Stura ; Tanaro ; Var.

On voit l'importance du rayonnement de l'Ecole. Le jour de la séance inaugurale, il y avait cent cinquante-six élèves (six de plus que prévu). Paris et Montpellier fonctionnèrent sans obstacles ; Strasbourg périclita faute d'argent et d'encouragement.

Les élèves sortaient de l'Ecole au bout de trois ans sans diplôme final. Faute de loi, Montpellier décida de faire des réceptions provisoires. Un arrêté du 3 frimaire an IV donna force de loi à cette initiative. En 1803, une nouvelle loi créa le doctorat obligatoire pour l'exercice de la Médecine. Les examens furent au nombre de cinq : Anatomie et Physiologie ; Pathologie et Nosologie ; Matière médicale, Physique et Chimie ; Hygiène et Médecine légale ; Clinique interne ou externe (suivant le doctorat en Médecine ou en Chirurgie). En plus, une thèse en français ou latin. Dès l'an XI, les accouchements qui étaient enseignés furent aussi sanctionnés par un examen.

APPENDICE II (1)

Prononcé à l'occasion de l'ouverture des cours de l'année scolaire de 1807-1808, l'« Eloge funèbre de Fouquet » eut lieu dans la salle des Actes de l'Ecole, décorée des bustes d'Hippocrate, d'Esculape et d'Hygie, dus à la munificence du Gouvernement, du buste de Napoléon le Grand et de ceux de quelques professeurs qui ont contribué le plus à la gloire de cette Ecole. Son Altesse Sérénissime le Prince Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire, se trouvant de passage dans sa ville natale, avait été « harangé le huit du présente mois par l'Ecole et avait promis d'honorer de sa présence cette séance ».

La commission chargée de l'accueillir comprenait Dumas comme directeur, Méjan et Lafabrie du Bureau d'Administration, Broussonet et Vigarous, professeurs.

Parmi tous « les fonctionnaires civils et militaires ainsi que tous les citoyens distingués par leurs talens et leurs lumières » se trouvaient MM. les juges et le Procureur général impérial en la Cour d'Appel séante en Montpellier; les juges et le Procureur général impérial des Cours criminelle et spéciale du département de l'Hérault; les conseillers de Préfecture; les juges et le Procureur impérial et son substitut du Tribunal de première instance et le magistrat de la Sûreté; les juges du Tribunal de Commerce, l'Etat-Major, les adjoints et secrétaires de la Mairie et les juges de paix; accompagnés par les professeurs-commissaires de l'Ecole.

(1) Cf. p. 93.

A midi sonnant, Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince, archi-chancelier de l'Empire, est arrivé; « tous les professeurs, en grand costume ont été au-devant de lui jusques au ruisseau et l'ont conduit dans la salle des Actes au fauteuil qui lui était préparé sur une estrade ».

MM. le Général commandant la 9^e Division militaire; le Président de la Cour d'Appel; le Préfet; le Président de la Cour de Justice criminelle et spéciale; le Président du Tribunal de première instance et le Maire se sont placés au-dessous, ainsi que MM. le Préfet et les conseillers de Préfecture du Gard, venus avec S. A. S.

M. Gouan prononça alors le discours de réception:

« Monseigneur,

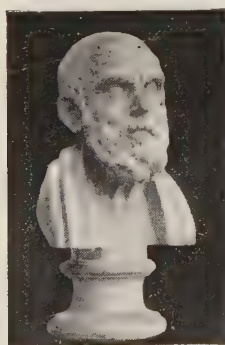
Notre Patrie avait déjà perdu l'espoir flatteur de revoir votre Altesse Sérénissime. La sensibilité exagère les alarmes, votre présence les a dissipées et n'en devient que plus chère à nos cœurs. Quelle époque plus mémorable pour l'Ecole dont l'antiquité et la célébrité ne reconnaissent qu'une seule et même date, quelle époque dis-je que celle à laquelle Votre Altesse daigne présider à nos premiers travaux; quel motif plus capable d'exciter l'émulation de nos élèves.

Attachés à l'enseignement de la science la plus sublime, la plus utile à l'humanité, nous pourrions en augurer les succès les plus constants si nous osions nous flatter de pouvoir placer ici, dans ce sanctuaire de la Science et d'exposer à la vénération publique, un monument qui retraça votre Auguste Personne et éternisa cette belle journée.

Ce n'est ni à l'illustration de la naissance, ni à l'élévation du rang, c'est à vous seul Monseigneur, c'est à vos vertus que notre hommage se rapporte. Les dignités font



*La salle des Actes de la Faculté de Médecine de Montpellier
(état actuel)*



*Buste d'Hippocrate
Père de la Médecine*

la gloire des grands, les vertus des grands font seules le bonheur des peuples.

La distance des lieues nous prive du doux avantage et de l'honneur de veiller sur les jours de Votre Altesse Sérénissime; mais rien ne pourrait nous ravir la satisfaction de former pour leur conservation, les vœux ardents que nous vous offrons par amour et par respect.

MM. les Elèves,

Nous avons eu le malheur de perdre dans une année quatre Professeurs qui ont illustré cette Ecole. Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie voulant vous dédommager de la perte de Monsieur René, notre ancien Directeur, a cru devoir préférer Monsieur Dumas connu si avantageusement par ses ouvrages, par ses rares talents, par ses qualités sociales et surtout par une probité intacte et sans reproche. Monsieur Dumas avait déjà votre estime, il a droit à votre respect dans la place de Directeur qu'il occupe aujourd'hui. »

C'est alors que M. le Directeur, précédé du bedeau de l'Ecole, se rendit dans la salle des Actes et y prononça l'éloge de feu-Henri Fouquet. A la fin du discours, Son Altesse Sérénissime témoigna sa vive satisfaction à l'orateur, puis se retira et « tous les professeurs l'ont accompagné jusqu'à la grande porte extérieure, S. A. S. n'ayant pas voulu permettre qu'on allât plus loin ».

APPENDICE III (1)

L'installation des nouvelles Facultés des Lettres et des Sciences était une création du Premier Empire. Malheureusement ce n'était qu'un premier essai et si les intentions étaient bonnes, l'organisation et les ressources pécuniaires faisaient totalement défaut. Aussi ne nous étonnons pas si ces deux enseignements furent supprimés en 1816 en même temps qu'à Bordeaux, Lyon et Rennes, par le gouvernement de la Restauration (2).

Sans crédits et sans programmes, ces Facultés étaient sans locaux et sans personnel qui leur soit propre. Aussi, dut-on faire appel à des professeurs du Lycée pour les Lettres.

Les professeurs de cette dernière furent :

Carney, doyen et professeur de Littérature latine ;

Randon, professeur de Littérature française et secrétaire de la Faculté ;

Basse (3), professeur de Philosophie ; celui-ci passa son temps à se rappeler au souvenir du recteur. Ce fut d'abord pour savoir si les séminaristes devaient suivre les cours de Philosophie au Lycée ou à la Faculté ; ensuite, pour se faire suppléer au Lycée ; enfin, pour changer les heures de cours, « l'état de sa santé ne lui permettant pas de sortir de bonne heure de chez lui ».

(1) Cf. p. 100.

(2) Cet enseignement ne devait reprendre qu'en 1890 avec l'inauguration du Palais universitaire (23 mai) par le président de la République Carnot.

(3) Trisaieul des professeurs Paul et Jean Delmas, de la Faculté de Médecine de Montpellier. Il devait devenir le premier des proviseurs du Lycée de Montpellier.

Cartade, enfin, qu'on fit venir de Tarbes tout exprès. « Ce Gascon, bon enfant, nous dit M. le professeur Thomas, accepta d'abord la chaire de Littérature grecque qu'il échangea au bout d'un mois contre celle de Littérature française, au même moment où par un discours latin en l'honneur du mariage de l'Empereur, il démontrait au public son universelle connaissance ».

Citons aussi Walckener qui fut toujours absent. Nommé de Paris comme professeur d'Histoire, il espérait une suppléance en Sorbonne et les objurgations du Doyen, du Recteur, du Grand Maître de l'Université lui-même, ne purent l'arracher à son Quartier Latin. Remplacé par Castan, professeur au Lycée, celui-ci refusa; on désigna alors Picault, qui commença par s'endetter de 3.000 francs et s'enfuit de Montpellier.

Dumas écrit alors à Fontane, grand maître de l'Université (28 juillet 1812):

« Monseigneur,

» Je ferai tous mes efforts pour remplir les dispositions de la lettre de Votre Excellence du 13 de ce mois relative aux dettes de Monsieur Picault de la Faculté des Lettres. Comme vous paraissez m'annoncer le retour de ce professeur dans le chef-lieu de mon Académie, je dois vous faire observer, Monseigneur, que Monsieur Picault ne peut pas se montrer décemment à Montpellier. Je lui connais pour près de 3.000 francs de dettes contractées d'une manière peu délicate, sans compter celles de Paris. Si on retient son traitement pour payer ses créanciers, comment vivra-t-il? Si on lui paye ses honoraires, comment trouver le moyen d'acquitter ses dettes?

» Dans l'un et l'autre cas, je vois là tranquillité du professeur et la dignité de la Faculté compromises, et

je ne crois pas qu'il soit convenable que Monsieur Picault revienne dans cette Académie quoiqu'il ait fait avec distinction le cours dont il était chargé. »

Le Grand Maître persista longtemps encore dans sa décision puis changea brusquement d'avis ; mais la chaire d'Histoire resta inoccupée jusqu'à la suppression de la Faculté.

Quant aux locaux nécessaires, on dut louer deux salles, l'une dans la maison Crozals, au numéro 265 de la rue des Trésoriers-de-France, et l'autre dans la maison de Mme de Portalès, isle Marie, n° 475, rue Saint-Ravy, à la Vieille.

Sans locaux attitrés, la Faculté ne connut pas non plus beaucoup d'élèves, bien que les heures de cours n'aient pas été nombreuses (un cours par jour à une heure de l'après-midi, chaque professeur en faisant deux par semaine). C'est que, nous avons pu le voir, cette Faculté n'eut pas une vie régulière et ne semblait pas être prise au sérieux même par les professeurs ; de plus, on ne savait au juste quel genre de travail on attendait des professeurs et enfin on ne savait à quel public la Faculté s'adressait.

Aussi ne nous étonnons pas de voir tous ces griefs résumés dans une lettre que Dumas écrivit le 30 juin 1810 au Grand Maître, peu de temps après l'ouverture des cours :

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence les affiches des cours de la Faculté des Sciences et la Faculté des Lettres qui ont commencé le 25 juin. Les leçons de ces deux Facultés se continuent avec le plus grand avantage pour l'instruction.

Elles promettent des succès d'autant plus certains que Montpellier est la seule ville du département où des études de ce genre puissent trouver un nombre suffisant d'élèves bien préparés. L'Université ne tardera pas à recueillir le fruit du zèle qu'elle se propose de mettre à soutenir des établissements aussi utiles, mais le mérite des professeurs et l'application des élèves ne suffisent pas, Monseigneur, pour faire prospérer l'enseignement des Sciences et des Lettres. Cet enseignement, celui des Sciences surtout, exige des frais indispensables et je viens solliciter auprès de Votre Excellence des fonds nécessaires pour y subvenir, etc..., etc... »

On comprendra donc que la Faculté des Lettres ne vécut pas longtemps; c'est fort dommage car elle ne faisait que renouveler un enseignement déjà fort ancien qui fut donné à la Faculté des Arts ou Ecole Mage de 1242 jusqu'à la Révolution.

Quant à la Faculté des Sciences, nous n'avons pas autant de documents. Située dans le même local de la rue des Trésoriers-de-France, elle eut tout de même un peu plus de relief grâce au mérite particulier de quelques-uns de ses maîtres.

Daniel Encontre en était le doyen; et si le professeur de Physique Larcher d'Auhencourt ne se distingua jamais que par sa foi légitimiste; si les deux médecins Provançal et Anglada (1), professeurs respectivement de Zoologie et de Chimie, amis de Dumas, ne s'élevèrent pas au-dessus de l'honnête moyenne, on trouve ici deux savants de premier ordre: Auguste-Pyramus de Candolle, professeur de Botanique et Marcel de Serres, professeur de Minéralogie.

(1) Egalement professeur à la Faculté de Médecine.

En 1812, la ville donna à la Faculté des Sciences les cabinets de Physique et d'Histoire naturelle de l'ancienne Société royale des Sciences, sise rue de l'Aiguillerie, au n° 31.

Notons que l'Ecole de Droit, si célèbre au Moyen Age et que la Révolution avait aussi supprimée (« ces enseignements étant devenus inutiles du moment qu'on ne voulait plus d'autre instruction que celle qui est nécessaire pour former un soldat » nous rapporte Prunelle), ne fut pas restaurée sous l'Empire.

Mais l'Ecole de Pharmacie existait déjà et Etienne Bérard y faisait des cours célèbres.

APPENDICE IV (1)

Quelques édifices nous parlent encore de C.-L. Dumas.

C'est dans l'ancien bâtiment de l'Ecole de Médecine (actuellement Faculté de Pharmacie), que Dumas fit ses études. Aujourd'hui, il y a eu trop de remaniements pour qu'un souvenir puisse être évoqué si ce n'est celui de la cloche située sur le toit au-dessus de l'entrée actuelle et qui retentissait déjà de son temps.

Mais Dumas assista à l'installation de l'Ecole dans ses nouveaux bâtiments, le 3 floréal, an III (22 avril 1795).

Il n'en est pas de même pour le grand amphithéâtre, œuvre de Lagardette, dont nous avons déjà parlé et qui était dû aux munificences de Chaptal. Dumas n'était pas encore doyen, mais il inaugura l'amphithéâtre par son discours du 20 germinal an XII, sur les « Progrès futurs de la science de l'homme », qui eut alors un succès retentissant.

Il assista à la réfection du grand escalier de Charancy, qu'on admire encore dès qu'on entre dans le vestibule de la Faculté.

Il vit également aménager la salle des Actes, pour laquelle on eut soin de recopier scrupuleusement celle de l'Ecole qu'on venait de quitter.

Nous ne parlerons pas des différents bustes qui l'ornent qui furent presque tous donnés à cette époque et pour lesquels des discours ou des fêtes furent organisés; nous rappellerons celui de Napoléon le Grand que Dumas inaugura en 1809, comme doyen.

(1) Cf. p. 126.

Notons aussi que c'est sous Dumas que fut refaite une fois de plus la robe dite de Rabelais (1).

Le Musée anatomique s'enrichit alors (2) ; ne citons que les moulages de Fontana (23 germinal, an XI), ceux de Laumonier (3 frimaire, an XII) et « L'Ecorché » de Houdon donné par Lafabrie (18 fructidor, an V), actuellement placé au départ de l'escalier menant au Musée anatomique.

Disons que c'est à cette époque, sous René, doyen, puis sous Dumas, que fut organisée la magnifique bibliothèque, orgueil à juste titre de la Faculté de Médecine. C'est Prunelle, dont nous avons si souvent parlé, qui s'en chargea pendant plus de vingt-deux ans. C'est à lui seul que nous devons les incomparables richesses qu'il sut obtenir par le crédit de Chaptal.

Enfin, c'est du temps de Dumas que le Jardin des Plantes, plus petit qu'aujourd'hui, subit d'importantes améliorations. Sur l'initiative d'Auguste Broussonet, il s'embellit de l'orangerie et de la serre tempérée qui lui fait suite ; on agrandit l'Ecole de Botanique, on creusa le canal pour les plantes aquatiques ; on créa un herbier public et des correspondances actives s'établirent avec les autres jardins botaniques (Paris, Vienne, Copenhague, Coïmbre, Berlin, Halle, Turin et Madrid) pour avoir les plantes étrangères.

(1) Elle fut successivement refaite par Ranchin (1612) et Dédier (1720). Barthez, sous l'Empire la fit alors refaire, du temps de Dumas, plus tard Auguste Broussonet sous la Restauration et le professeur Euzières assez récemment.

(2) Il occupait alors les locaux où se trouve l'actuel cabinet du doyen. Ce n'est que sous la Monarchie de juillet, et par l'intervention du comte de Salvandi, ministre de l'Instruction publique, que fut construit, en bordure du boulevard Henri-IV, le bâtiment qui abrite aujourd'hui ces collections.



*Façade du Grand Amphithéâtre d'Anatomie
de la Faculté de Médecine de Montpellier
Construit par Lagardette, grâce en partie aux libéralités
de Chaptal, il fut inauguré le 20 germinal, an XIII,
par C.-L. Dumas.*



*Intérieur du Grand Amphithéâtre
On aperçoit, au fond de la niche, le fauteuil de marbre
sculpté provenant des Arènes de Nîmes.*

Avec Pyrame de Candolle, 2.500 plantes furent étiquetées et replantées suivant l'ordre des familles naturelles; celui-ci fit construire la serre chaude voisine de la serre tempérée, créa le gracieux bassin qui existe à l'entrée du côté Peyrou et qui sert de distributeur d'eau aux autres fontaines du jardin. De même, il fit planter des cyprès (côté du faubourg Saint-Jaumes) pour qu'ils protégeassent les plantes contre le vent du nord. Enfin, il acheta le jardin Itier où il créa l'Ecole forestière, une collection de vignes, et toutes sortes d'arbres fruitiers et de plantes économiques (1).

Dans tout cela, nous dira-t-on, Dumas fut plus souvent spectateur que créateur. N'oublions pas qu'il fut doyen dès 1806, et recteur en 1810. Aussi pouvons-nous dire que s'il n'en fut pas le créateur immédiat, c'est tout de même sous sa direction, avec son assentiment et ses encouragements bienveillants, que tout cela fut accompli.

(1) Ce jardin Itier était situé entre l'allée Rabelais et les maisons qui bordent le boulevard Henri-IV. Quant à la partie restante sur laquelle une autre serre devait être construite et un autre jardin aménagé, elle est postérieure à Dumas.

BIBLIOGRAPHIE

- 1° *Œuvres de Charles-Louis Dumas.*
- 2° *Œuvres contemporaines de C.-L. Dumas.*
- 3° *Œuvres postérieures à C.-L. Dumas.*

1° ŒUVRES DE CHARLES-LOUIS DUMAS

Positiones quaedam circa naturales vitae facultates, quas proponebat Carolus Ludovicus Dumas, Lugdunus, magister artium et in Universitate Monspelienſi alumnus, pro baccalaureatus gradu.

Essai sur la vie ou analyse raisonnée des facultés vitales, pour servir d'explication aux thèses sur le même sujet, soutenues dans l'Université de Médecine de Montpellier, le 14 janvier 1785. — A Montpellier, de l'imprimerie de Jean-François Picot, seul imprimeur du roi et de la ville, place de l'Intendance, 1785.

Mémoire couronné par la Société royale de Médecine, dans lequel, après avoir exposé les idées générales que l'on doit se former sur la nature de la fièvre et sur celle des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles espèces et dans quels temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile ou dangereuse et avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement. — A Montpellier, de l'imprimerie de Jean-François Picot, seul imprimeur du roi et de la ville, 1787.

Utrum ex recentioris chemiæ detectis verissimilior assignari queat caloris animalis origo. — Resp. J.-J. Audirac, Paris, 1788.

Eloge de d'Alembert, discours qui a concouru pour le prix " extraordinaire proposé par l'Académie française, pour l'année 1788, par M. Dumas. — A Londres et se trouve à Paris chez Pierre-J. Duplain, libraire, cours du Commerce, rue de l'Ancienne-Comédie-Française, 1789.

Q. F. F. F. Q. S. *Questiones medicae duodecim, in aedibus Ludoviscei Medici Monspeliensis propositae, pro regia cathedra vacante per orbitum D. Joannis Sabatier, regis consilarii et professoris meritissimi. — Monspeli. ex typis Josephi Francisci Tournel, universitatis medicinae, typographi et bibliopolae, 1790.*

Préface au cours complet de fièvres, par feu M. de Grimaud, professeur en Médecine de l'Université de Montpellier. — A Montpellier, de l'imprimerie de Jean-François Picot, rue des Capucins, n° 200, 1791.

Essai sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire, par Thomas Reid. Traduit de l'anglais par MM. Dumas et Petit-d'Arson. — Lyon, de la Molière, 1792.

Notice sur Sydenham et Baillou, lettre publiée par Prunelle dans une étude sur ces mêmes hommes.

Discours de M. C.-L. Dumas, professeur d'Anatomie et de Physiologie et président de l'Ecole, du 1^{er} brumaire, an VI (1794). — A Montpellier, chez Mme Vve Picot, née Fontenay, seul imprimeur du roi, 1820.

Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain avec les tableaux descriptifs propres à rappeler leurs noms anciens, leurs noms nouveaux, leur situation, leurs attaches, leur direction, leur composition, leur figure, leurs connexions et leurs usages; on y a joint un dictionnaire contenant toute la synonymie des muscles, par C.-L. Dumas, etc... — A Montpellier, de l'imprimerie de Bonnariq, Avignon et Migueyron, imprimeurs des corps administratifs, place ci-devant N.-D., an V, 1797, ère ane.

Principe de physiologie ou introduction de la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant, par C.-L. Dumas, etc... — De l'imprimerie de Crapelet, à Paris, chez Deterville, libraire, rue des Battoirs, n° 16, quartier de l'Odéon, an VIII, 1800.

Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme, prononcé dans l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 20 germinal, an XII (1803); par C.-L. Dumas, etc. — A Montpellier, de l'imprimerie de Tournel père et fils, rue de l'Aiguillerie, n° 43.

Bulletin de la Société libre des Sciences et Belles Lettres de Montpellier, n° 24.

Eloge d'Henri Fouquet, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 11 novembre 1807, par C.-L. Dumas, directeur de l'Ecole. — A Montpellier, chez G. Izar, imprimeur de l'Ecole de Médecine, 1807.

Eloge historique de M. Dorthès, par C.-L. Dumas, etc... Lu à la Société libre des Sciences et Belles Lettres de Montpellier dans la séance publique du 7 avril 1808. — Montpellier, chez la Vve Tournel et fils, imprimeurs de la Société des Sciences et Belles Lettres, rue Aiguillerie, n° 43.

Discours prononcé dans la séance publique de la Faculté de Médecine de Montpellier, le 20 novembre 1809 pour l'inauguration du buste de Napoléon le Grand, empereur des Français et roi d'Italie, par C.-L. Dumas, etc... — A Montpellier, chez Jean Martel aîné, imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'hôtel de la Préfecture, n° 62, 1809.

Discours prononcé dans la séance publique de l'Académie de Montpellier, le 30 mai 1810, pour l'installation de la Faculté des Sciences et de la Faculté des Lettres, par C.-L. Dumas, etc... — Montpellier, de l'imprimerie de Félix Avignon, rue de l'Arc-d'Arènes, n° 56, 1810.

Doctrine générale des maladies chroniques pour servir de fondement à la connaissance théorique et pratique de ces maladies, par C.-L. Dumas, etc... — A Paris, chez Deterville, libraire, r. Hautefeuille, n° 8, 1812.

Consultations et observations de médecine de feu Charles-Louis Dumas, etc... Publiées par le docteur Rouzet, membre adjoint de l'Académie royale de Médecine, médecin de la Monnaie royale des Médailles, médecin adjoint du Bureau de Charité du X^e Arrondissement, membre des Sociétés de Médecine de Paris, Montpellier, etc... — A Paris, chez Gabon et Cie, libraires, rue de l'Ecole-de-Médecine, et à Montpellier, chez les mêmes libraires, 1824.

2° ŒUVRES CONTEMPORAINES DE C.-L. DUMAS

ARCHIVES:

Archives de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Archives départementales de l'Hérault: Série D, « Société royale des Sciences de Montpellier »; série T, « Rectorat »; série L; série F.

Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier: Série D, série F, série S.

Cartulaire de l'Université de Médecine de Montpellier. Publié sous les auspices du Conseil général des Facultés de Montpellier. — Montpellier, imprimé par la maison Ricard frères, place Petit-Scel, 1890.

Etat-civil de la ville de Montpellier, de 1795 à 1813.

MANUSCRITS PRIVÉS:

Lettres inédites obligeamment mises à notre disposition par M. le professeur Guiard, professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine de la Faculté de Lyon et professeur à la Faculté de Cluj, comprenant entre autre des lettres de Prunelle, de Candolle, Gay-Lussac, Victor Broussonet et Julie Dumas.

JOURNAUX:

Journal de la Généralité de Montpellier, 1780-1790.

Le Véridique, journal administratif, judiciaire, littéraire, etc. du département de l'Hérault, années 1806 à 1813.

Recueils des Actes de la Société de Médecine de Lyon, 1^{er} volume. — Mémoire sur l'action altérante des cantharides, de C.-L. Dumas.

Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie, ou *Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*, par Sédillot. — N° 13: « Sur un cas d'imperforation de l'anus; n° 16: « Sur la faim et la soif »; n° 23: « Sur la faim et la soif »; n° 39: « Sur un cas d'épilepsie »; n° 5: « Fièvre gastrique ».

Mémoire de la Société d'Emulation, 4^e année, t. IV. « Dissertation sur la nature et le traitement des fièvres remittentes qui compliquent les grandes plaies », traduit en italien, Florence, 1805.

Journal d'Instruction médicale sur toutes les parties de l'art de guérir. — Montpellier, Martel aîné, 1791-92, 1^{er} volume.

RAPPORTS:

Rapport et décret de la Convention nationale sur les Ecoles de Santé de Paris, Montpellier et Strasbourg, du 14 frimaire an III de la République française une et indivisible. — De l'Imprimerie du Comité de Salut public.

Programmes des cours d'enseignement de l'Ecole de Santé de Montpellier, imprimés par ordre du Comité d'Instruction publique de la Convention nationale. — De l'Imprimerie des Sciences et des Arts, rue Thérèse, an III de la République.

Lois et règlements pour l'Ecole de Médecine de Montpellier. Loi du 19 ventôse, an XI, sur l'exercice de la Médecine. — A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, près la Commune, n° 62, an XII.

Délibération de l'Ecole du 17 messidor, an XII. « Cérémonial pour les examens et la réception des docteurs ». — A Montpellier, de l'Imprimerie Jean Martel aîné, près la Commune, n° 62, an XII.

Exposé des travaux de l'Ecole de Médecine pendant l'an X.

Extrait du registre des délibérations de l'Ecole de Médecine de Montpellier du 7 ventôse, an X de la République française une et indivisible. Discours du professeur René, directeur de l'Ecole, à l'occasion de la pose de la première pierre de l'amphithéâtre d'anatomie.

VII^e centenaire de l'Université de Montpellier. Compte rendu, discours, adresses, publiés par le Conseil général de l'Université. — Montpellier, Imprimerie Gustave Firmin et Montane, 3, place de la Mairie, 1891.

AUTEURS (par ordre alphabétique) :

ASTRUC (Jean). — Mémoire pouvant servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu Jean Astruc, médecin consultant, ancien professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, docteur régent de celle de Paris et professeur royal. Revu et publié par M. Lerry, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris. — A Paris, chez P.-G. Cavelier, libraire, rue Saint-Jacques, « Au Lys d'Or », près La Fontaine Saint-Séverin, 1767.

BAUMES (Jean-Baptiste Timothée). — Discours sur la nécessité des Sciences dans une nation libre et sur leur connexion avec l'art de guérir, prononcé le 5 pluviôse, à l'occasion de l'inauguration solennelle de l'Ecole de Santé de Montpellier, par J.-B.-Timothée Baumes, professeur de Pathologie, Nosologie et Météorologie, près l'Ecole de Santé de Montpellier. — A Montpellier, de l'imprimerie de G. Izar et A. Ricard, imprimeurs de l'Ecole de Santé, place d'Encivade, n° 205, 3^e année de l'Ere Républicaine.

BAUMES (Jean-Baptiste-Timothée). — Réponse de J.-B.-Timothée Baumes à M. Pierre Sépet, ci-devant coiffeur pour femmes, par J.-B.-Timothée Baumes, professeur royal, ci-devant impérial.

BROUSSONET (Victor). — Exposé des travaux de l'Ecole de Médecine pendant l'an IX, par J.-L. Victor Broussonet. — A Montpellier, chez G. Izard et A. Ricard.

CANDOLLE (Augustin-Pyramus de). — Eloge historique de M. Auguste Broussonet, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 4 janvier 1809, par Auguste Pyramus de Candolle, professeur de Botanique à l'Ecole de Médecine de Montpellier et directeur du Jardin des Plantes. — A Montpellier, chez Mme Vve Picot, née Fontenay, Grand'Rue, 1820.

— Mémoires et souvenirs d'Augustin-Pyramus de Candolle, associé étranger de l'Institut. Ecrits par lui-même et publiés par son fils. — Genève. Joël Cherbuliez, libraire, Grand'Rue, 2. Paris, même maison, rue de la Monnaie, 10, 1862.

HUMBOLT (Alexandre de). — Lettres d'Alexandre de Humbolt au professeur Provansal. — Torino, *Officina poligraphica Editrice subalpina*. « O. P. E. S. », Corso S.-Mauricio, 65, 1912.

« LE LOURD » (Innocent). — Lettres d'Innocent Le Lourd, docteur en Médecine de la Faculté d'Orange et praticien à Châteauneuf-du-Pape, à son ami Edmond-Pierre C. de B., docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, exerçant à Paris, ancien médecin du Corps législatif impérial, membre de la Commission nommée pour l'examen des Ecoles de Médecine, 15 décembre 1815.

PARAT. — Eloge funèbre de Dumas, lu dans la séance publique de la Société de Médecine de Lyon, le 18 juin 1818. — A Paris, de l'imprimerie de Mme Huzard, née Vallat-La Chapelle, rue de l'Eperon-St-André-des-Arts, n° 7, décembre 1821.

PÉLISSIER (Léon). — Lettres inédites du bibliothécaire Prunelle, publiées par L.-G. Péliissier. — Paris, librairie Henri Leclerc, 219, rue Saint-Honoré et 16, rue d'Alger, 1912.

— Documents sur la Faculté des Lettres de Montpellier. III. Livret de la Faculté des Lettres (24 août 1838-1^{er} août 1892), par Léon-G. Péliissier, ancien membre de l'Ecole française de Rome, correspondant du Comité des Travaux historiques. — Montpellier, Imprimerie Gustave Firmin et Montane, place de la Mairie, ancienne Faculté des Sciences, 1891.

— Documents sur la Faculté des Lettres de Montpellier. I. La Faculté des Lettres sous l'Empire. Documents recueillis et publiés par Léon Péliissier. — Montpellier, Imprimerie Ricard frères, rue Collot, n° 9, 1892.

PHILIATRE (P.). — Notes pour servir à l'histoire de l'Ecole de Médecine de Montpellier, pendant l'an VI. Recueillies par P. Philiatre, ci-devant docteur de la ci-devant Université de Montpellier, ci-devant membre de plusieurs ci-devant académies, maintenant officier de Santé dûment patenté. — A Montpellier, chez G. Izar et A. Ricard.

PRUNELLE (C.V.-F.-Gabriel). — Eloge funèbre de Charles-Louis Dumas, prononcé dans l'assemblée publique de la Faculté de Médecine de Montpellier, le 14 décembre 1813. — Paris, chez Gabon et Cie, libraires, rue de l'Ecole-de-Médecine, et à Montpellier, chez les mêmes libraires, 1823.

— De l'état des gens de lettres et des hautes Ecoles sous le régime actuel de la Commission de l'Instruction publique. — Paris, chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 3, 22 août 1819.

— Du principe de la libre concurrence dans son application au choix des professeurs des Ecoles de Médecine. Prunelle, professeur réformé de la Faculté de Médecine de Montpellier. — De l'imprimerie de Feugueray, rue du Cloître-St-Benoit, n° 4.

PRUNELLE (C.-V.-F.-Gabriel). — Influence exercée par la Médecine sur la renaissance des Lettres, 20 novembre 1819. Deuxième discours à l'occasion de l'inauguration du buste de Napoléon le Grand, par M. Prunelle, professeur de Médecine légale et d'Histoire de la Médecine, médecin de la Maison centrale de Répression de Montpellier, commissaire du Gouvernement français pour les Sciences et les Beaux-Arts, ancien médecin de l'Hôpital militaire de Paris au Val-de-Grâce. — A Montpellier, chez Jean Martel aîné, imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'hôtel de la Préfecture, n° 32.

— Fragments pour servir l'histoire du progrès de la Médecine dans l'Université de Montpellier, par C.-F.-V.-G. Prunelle, de l'Isère, bibliothécaire adjoint de l'Ecole de Médecine de Montpellier. — A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel, an IX.

SENEAUX (J.), père. — Oppression et abus de pouvoir exercés par M. Chaptal, professeur honoraire à l'Ecole de Médecine de Montpellier, etc., etc..., envers M. Draparnaud, professeur et la famille Seneaux, etc... Exposition des faits et plaintes adressées à ce sujet à Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie par J. Seneaux père, professeur en Médecine, ancien professeur de l'Ecole de Médecine de Montpellier, etc... Année 1808.

SÉPET (Pierre). — Pierre Sépet, coiffeur pour femmes, à ses concitoyens patriotes de 1789, avec des notes ajoutées. 11 germinal, an II.

3° ŒUVRES POSTERIEURES A C.-L. DUMAS

JOURNAUX :

Album du *Crocodile*, journal médical publié à Lyon. Supplément au n° 6 de 1938, par Alice Joly. Supplément au n° 3 de 1939, par J.-J. Verzier.

, AUTEURS (par ordre alphabétique):

- AIMOND. — Cours d'histoire publié sous la direction de Jean Guiraud. Classe de première. Histoire contemporaine jusqu'au milieu du XIX^e siècle, par Charles Aimond. — J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassetta, Paris, 4^e édition, revue, 1921.
- ALQUIER (Alexis). — Récit de la doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier, 4^e édition, revue, considérablement augmentée et accompagnée de plusieurs dessins lithographiés par l'auteur. — Montpellier, chez les frères Ricard, imprimeurs-libraires et chez l'auteur, rue Puits-des-Esquilles, n^o 12, 1846.
- ARNAULT. — Bibliographie de Charles-Louis Dumas, par Arnault, Jay, Jouy, Norvins, etc... — Paris, « A la Librairie historique », rue Saint-Honoré, n^o 123, 1822.
- BOISSEAU. — Dictionnaire abrégé des Sciences médicales, par Boisseau F.-G. — Panckoucke, éditeur, rue des Poitevins, n^o 14, 1821.
- BOUISSON (E.-F.). — Œuvre complète de E.-F. Bouisson. Nouvelle édition publiée par le docteur Félix Chadenac, d'Aix, t. IX. — Paris, Masson et Cie, libraires-éditeurs, boulevard Saint-Germain, 120, 1903.
- Tableau des Progrès de l'Anatomie dans l'Ecole de Montpellier. — Montpellier, Louis Castel, libraire-éditeur, 32, Grand'Rue, 1838.
- DECHAMBRE (A.). — Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, 1^{re} série A-E, t. 30, par A. Dechambre; secrétaire de la rédaction: L. Hahn. — Paris, P. Asselin et Cie, libraire de la Faculté de Médecine, place de l'Ecole de Médecine et G. Masson, libraire de l'Académie de Médecine, boulevard Saint-Germain, en face l'Ecole de Médecine, 1884.
- DELMAS (Paul). — De l'ancienneté de la Faculté de Médecine de Montpellier à propos d'un centenaire.
- Comment s'est constituée l'ancienne Ecole de Médecine de Montpellier. Montpellier, Libraire de l'Université, Coulet et fils, éditeurs, 1913.

- DELMAS (Paul). — L'évolution de la Faculté de Médecine de Montpellier. Edition des fêtes du Centenaire (VII^e), 1921.
- Quelques dates de l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Paris, Masson et Cie, éditeurs-libraires de l'Académie de Médecine, 120, boulevard Saint-Germain, 1921.
 - Le cérémonial funèbre de la Faculté de Médecine de Montpellier. Extrait de la *Chronique médicale*, novembre 1921.
 - Quel est le costume universitaire des docteurs en Médecine. Extrait de la *Chronique médicale*, janvier 1923.
 - Une soutenance de thèse médicale à Montpellier.
 - Le patrimoine de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Editions des fêtes du VII^e Centenaire, 1921.
 - Diplômes de l'ancienne Faculté de Médecine de Montpellier. — V^e Congrès international d'histoire de la Médecine, tenu à Genève, du 20 au 25 juillet 1923, série H, n^o 59.
 - Les étapes de l'enseignement clinique à Montpellier. Extrait de *L'Informateur médical*, n^o 143, 26 septembre 1926.
 - Sept siècles d'Obstétrique à la Faculté de Médecine de Montpellier. — Librairie Coulet. Dubois-Poulain, successeurs, Montpellier, 1927.
 - La fortune singulière de Pierre Chirac, premier médecin du roi Louis XV, par MM. Paul Delmas et Jean Margarot. — Imprim. Tourangelle, 20-22, rue de la Préfecture, Tours.
 - L'Hippocratisme montpelliérain. Ses origines, rôle prépondérant des fils de l'Islam et des enfants d'Israël. — Montpellier, Imprimerie Roumégous et Déhan, 1923.
- DEZEIMERIS (J.-E.). — Dictionnaire de l'histoire de la Médecine ancienne et moderne, Biographie de Charles-Louis Dumas, t. II, 1^{re} partie, p. 152 à 157. — A Paris, Béchét jeune, libraire de la Faculté de Médecine, place de l'Ecole-de-Médecine, n^o 4, 1834.

- DEZEIMERIS (J.-E.). — Lettre sur l'Histoire de la Médecine et sur la nécessité de cette histoire, suivie de fragments historiques. — Paris, chez l'auteur, rue Hauteville, 3, 1938.
- DUNGLAS. — Notice historique sur le Lycée de Montpellier, par M. Dunglas, ancien proviseur du Lycée. — Montpellier, imprimerie de P. Grollier.
- DUVAL-JOUE. — Montpellier pendant la Révolution. Première période de 1789 à la République (21 septembre 1792), par Duval-Jouve. — Montpellier, C. Coulet, libraire-éditeur, Grand'Rue, 5.
- FABRE (Albert). — Histoire de la Commune de l'Hérault, par Albert Fabre, 1897. — Bergerac, Imprimerie générale (J. Castanet), 3, rue Saint-Esprit.
- FIRMIN-DIDOT frères. — Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter. Publiée par MM. Firmin-Didot frères, sous la direction de M. le docteur Hoefer, tome XV. — Paris, Firmin-Didot frères, éditeurs-imprimeurs-libraires de l'Institut de France, rue Jacob, 56, 1856.
- FOURNIER (Marcel). — Statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789. — Paris, 1890 et suiv., in-4°.
- GRASSET-MOREL. — Montpellier, ses sixains, ses îles et ses rues, ses faubourgs. — Montpellier, Librairie Louis Valat, 1908.
- GERMAIN (Alexandre-Charles). — Histoire de l'Université de Montpellier. — Montpellier, Ricard, 1890. Introduction au cartulaire de l'Université.
- Les anciennes Thèses de l'Ecole de Médecine de Montpellier. — Montpellier, Typographie et Lithographie Boehm et fils, 1886.
- GLEYS (Eugène). — Discours à l'occasion du VII^e Centenaire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Société des Sciences médicales et biologiques de Montpellier et du Languedoc méditerranéen. — Imprimerie Roumégous et Déhan.

- GLEYS (Eugène). — La véritable figure de la Faculté de Médecine de Montpellier.
- HÉDON (Emmanuel). — Cours inaugural, manuscrit obligeamment communiqué par M. le professeur Louis Hédon, professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Montpellier.
- JAUME (Anselme). — Etude pour servir à l'histoire de l'Ecole de Montpellier: Frédéric Bérard et son opposition à Barthez, par le professeur Jaumes. Extrait du *Montpellier médical*, journal mensuel de Médecine. — Montpellier, Boehm, imprimeur de l'Académie, place de l'Observatoire, 1858.
- LANNES. — A l'honneur du corps de Santé militaire. Cérémonies commémoratives à l'Ecole du Service de Santé de Strasbourg et de l'Ecole du Service de Santé de Lyon, 3 janvier 1928, 21 mai 1928. Discours de Lanne, médecin inspecteur, directeur de l'Ecole du Service de Santé de Lyon. — Charles Lavauzelle et Cie, Paris, Limoges, Nancy.
- MARTINS (Charles). — Le Jardin des Plantes de Montpellier. Essai historique et descriptif, par Ch. Martins, professeur de Botanique et d'Histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine de Montpellier et directeur de ce jardin. — Montpellier, chez Boehm, imprimeur-éditeur, place Croix-de-Fer, 1854.
- PAGÈS (Paul). — Cours de Pathologie générale professé par M. le professeur Pagès, de la Faculté de Médecine de Montpellier dans le grand amphithéâtre de cette Faculté, 1941.
- PANCKOUCKE (C.-L.-F.). — Dictionnaire des Sciences médicales. Biographies médicales, -t. III. — Paris, C.-L.-F. Panckoucke, éditeur, 1821.
- RENAUDIN. — Dictionnaire des Sciences médicales.
- ROUIS (J.-L.). — Histoire de l'Ecole impériale du Service de Santé militaire de Strasbourg, par J.-L. Rouis, D. M. P., médecin principal d'Armée en retraite, officier de la Légion d'honneur, sous-directeur de cette Ecole. — Berger-Levrault et Cie, éditeurs, Paris, 5, rue des Beaux-Arts, Nancy, 18, rue des Glacis, 1808.

- THOMAS (Eugène). — Montpellier, tableau historique et descriptif pour servir de guide à l'étranger dans cette ville et dans ses environs, par Eug. Thomas. — Montpellier, chez Félix Seguin, libraire, rue de l'Argenterie, 1837.
- THOMAS (Louis-J.). — La vie universitaire au XVIII^e siècle à Montpellier, par Louis-J. Thomas. Conférences de 1913. Extrait de l'Association des Amis de l'Université de Montpellier. — Imprimerie Roumégous et Déhan, 5, rue Vieille-Intendance, 1914.
- Conférences sur l'histoire de l'Université de Montpellier. Montpellier, Association des Amis de l'Université de Montpellier, 1912. — Imprimerie Roumégous et Déhan, 5, rue Vieille-Intendance.
- VIRES (Joseph). — La Pathologie générale à l'Ecole de Montpellier, 2^e série, t. II, n^o 3. Section de Médecine, Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier. — Montpellier, Société anonyme de l'Imprimerie du Midi, 1907.
- Sept siècles de Médecine à la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité. *Montpellier médical*.
- VII^e Centenaire de la Faculté de Montpellier, 1220-1920). — A Nîmes, chez R. Chastanier, 1928.
- Médecine pratique et doctrine médicale traditionnelle. — Montpellier, Imprimerie Roumégous et Déhan, 1923.
- L'Hippocratisme médical montpelliérain. Extrait du *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, sept.-oct. 1936. Par le docteur Vires, professeur de Clinique médicale à la Faculté de Montpellier. — Paris, chez le Secrétaire fédéral, 20, rue Thibaud, 14^e.
- WIDAL (Fernand). — Discours à l'occasion du VII^e Centenaire de la Faculté de Médecine de Montpellier. *Montpellier médical*. — Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité.
- La véritable figure de la Faculté de Médecine de Montpellier.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
--------------------	----

PREMIERE PARTIE

Montpellier à la fin du XVIII^e siècle

<i>Description générale</i>	15
<i>Son administration</i>	16
<i>Son Université de Médecine</i>	18
<i>Ses locaux</i>	19
<i>Ses Professeurs</i>	20
<i>Son Vitalisme</i>	21
<i>Son enseignement médical</i>	23
<i>A la Révolution</i>	28

DEUXIEME PARTIE

Charles-Louis DUMAS : Biographie

<i>Son enfance</i>	29
<i>Ses études médicales</i>	30
<i>Ses premiers travaux</i>	37
<i>Les Grands Concours</i>	38
<i>Vice-Professeur</i>	44
<i>Son séjour à Lyon</i>	45
<i>Sa vie aux Armées</i>	46
<i>Son activité politique</i>	48
<i>Professeur</i>	49
<i>Sa vie privée</i>	50
<i>Ses dernières années</i>	51

TROISIEME PARTIE

Charles-Louis DUMAS : Œuvre Médicale

<i>Vue générale</i>	53
-------------------------------	----

I. — SCIENCES MORPHOLOGIQUES:

<i>Anatomie</i>	54
<i>Anatomie microscopique</i>	59

II. — SCIENCES BIOLOGIQUES:

<i>Physiologie</i>	64
<i>Œuvres secondaires</i>	70

III. — PATHOLOGIE GENERALE:

<i>Maladies chroniques</i>	72
<i>Œuvres secondaires</i>	76

IV. — ETUDES CLINIQUES:

<i>Clinique des maladies chroniques</i>	80
<i>Publications secondaires</i>	85
<i>Conclusion de la Troisième Partie</i>	87

QUATRIEME PARTIE

Charles-Louis DUMAS :
Ses diverses activités professionnelles

<i>Introduction</i>	89
<i>Son Programme d'enseignement</i>	90
<i>Ses principaux discours:</i>	
1) Sur les progrès futurs de la Science de l'Homme	92

2) Eloges funèbres	93
3) Inauguration du buste de Napoléon le Grand	96
4) Réception de Jacques Lordat	98
5) Inauguration des Facultés des Sciences et des Lettres	99
6) Installation du nouveau Proviseur du Lycée	100
<i>Son administration</i>	102
<i>Ses essais historiques</i>	104
<i>Conclusion de la Quatrième Partie</i>	107

CINQUIÈME PARTIE

Essai de Jugement critique

<i>Son éducation</i>	109
<i>Ses idées politiques</i>	110
<i>Ses idées vitalistes en médecine</i>	112
<i>Ses idées sur la profession médicale</i>	117
<i>Ses relations avec ses collègues</i>	120
<i>Son talent d'écrivain</i>	121
<i>Son talent oratoire</i>	122
<i>Sa vie extra-médicale</i>	123
<i>Sa renommée</i>	124

Appendices

<i>Numéro I</i>	129
<i>Numéro II</i>	135
<i>Numéro III</i>	138
<i>Numéro IV</i>	143

Bibliographie

1° <i>Œuvres de Charles-Louis Dumas</i>	147
2° <i>Œuvres contemporaines de C.-L. Dumas</i>	150
Archives	150
Manuscrits privés	150
Journaux	151
Rapports	151
Auteurs par ordre alphabétique	152
3° <i>Œuvres postérieures à C.-L. Dumas</i>	155
Journaux	155
Auteurs par ordre alphabétique	155
TABLE DES MATIÈRES	161

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre:

Charles-Louis DUMAS
(1765-1794-1813)
par Louis DULIEU

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 26 septembre 1942

Le Professeur,

P. DELMAS.

Vu:

Montpellier, le 26 septembre 1942

Le Doyen:

G. GIRAUD.

Vu et permis d'imprimer:

Montpellier, le 28 septembre 1942

Pour le Recteur:

Augustin FLICHE

La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

